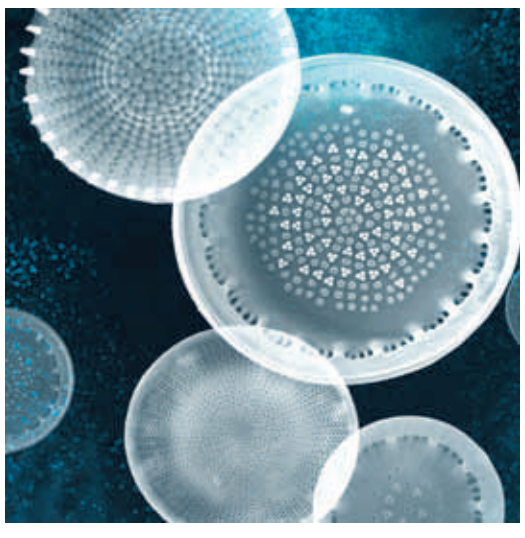
« Agnès a toujours eu peur de l'eau. L'eau qui stagne. Qui rouille. L'eau qui ronge. Les terres et les désespérés. L'eau qui s'infiltre dans les recoins de l'intime. » /page 13

# JOURNAL DES BAINS

Le journal de l'AUBP · Association d'usagères·ers·x des Bains des Pâquis · www.aubp.ch · numéro 27 · été 2022

Sous l'eau
/page 14



Tout ce qu'on avale !
/pages 18-19

Un engagement citoyen
/page 35

Les Aubes
/page 42

## ÉDITO

# La peur de l'eau

Qui peut dire ne jamais avoir eu peur de l'eau ? Elle si accueillante, si conciliante, si indispensable à la vie. On imagine un paisible bord de mer, une douche bienfaisante, une pluie fraîche et ses arcs-en-ciel qui s'accrochent à des lambeaux de nuages. On pense au ruisseau clair, à la margelle du puits, à ce pot de grès qui nous tend son anse sur une table de Provence à l'ombre d'un micocoulier. On se souvient du ventre maternel, longue immersion dans les limbes avant la renaissance, des pleurs versés sur le sein de sa mère, des cascades joyeuses de l'enfance ou des jeux de ricochets.

Mais on la connaît sous bien d'autres formes aussi. Un torrent déborde et la fontaine du village est emportée comme un fétu de paille, le fleuve gronde et monte en quelques minutes, noyant tout sur son passage, chevaux et hommes, ponts et bâtiments municipaux. Les voitures disparaissent sous les débris de la vie des gens, redevenus hurons sur les flots boueux, en quête de survie. La tempête fait rage et l'océan engloutit d'une seule vague cargaisons et équipages.

L'eau n'est jamais tout à fait innocente. On la sait contenir virus et bactéries, on la soupçonne de cacher de dangereux monstres en ses profondeurs. Profondeurs qui nous attirent irrémédiablement dans un vertige d'absolu, autant qu'elles mettent dans nos bouches des cris qui se noient dans la panique de cesser de respirer. Et nous-mêmes qui la saccageons, qui la polluons, pour des guerres ou du profit, moteur plus fort que la mort.

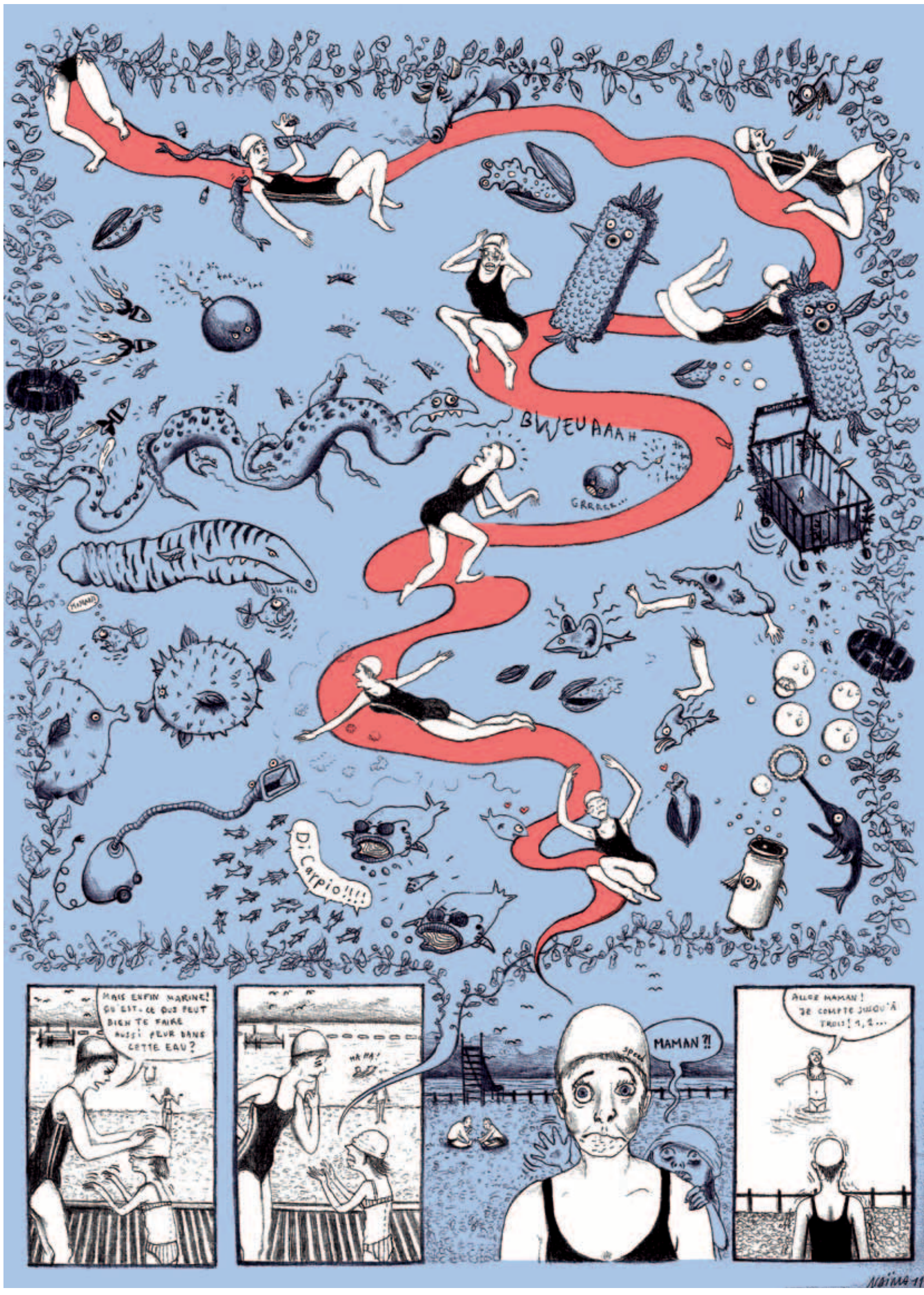
Elle en aura fait crier ou pleurer plus d'un lors du baptême. Cette brève aspersion lustrale qui suffit déjà à l'enfant de s'effrayer de quelques gouttes d'une eau qu'on dit bénite, venue des fonts baptismaux dans lesquels se baignent les moineaux et les mésanges.

Heureusement, l'eau, toujours, finit par redevenir calme et nous rendre à la vie, avant de recommencer son cercle.

Mais nous-mêmes, saurions-nous exister sans la peur, sans la violence, sans la passion et les excès, sans la raison, sans l'amour et la connaissance, celle des astres et de la finitude ?

L'eau est à notre image, selon les moments, notre meilleure amie comme notre pire ennemie.

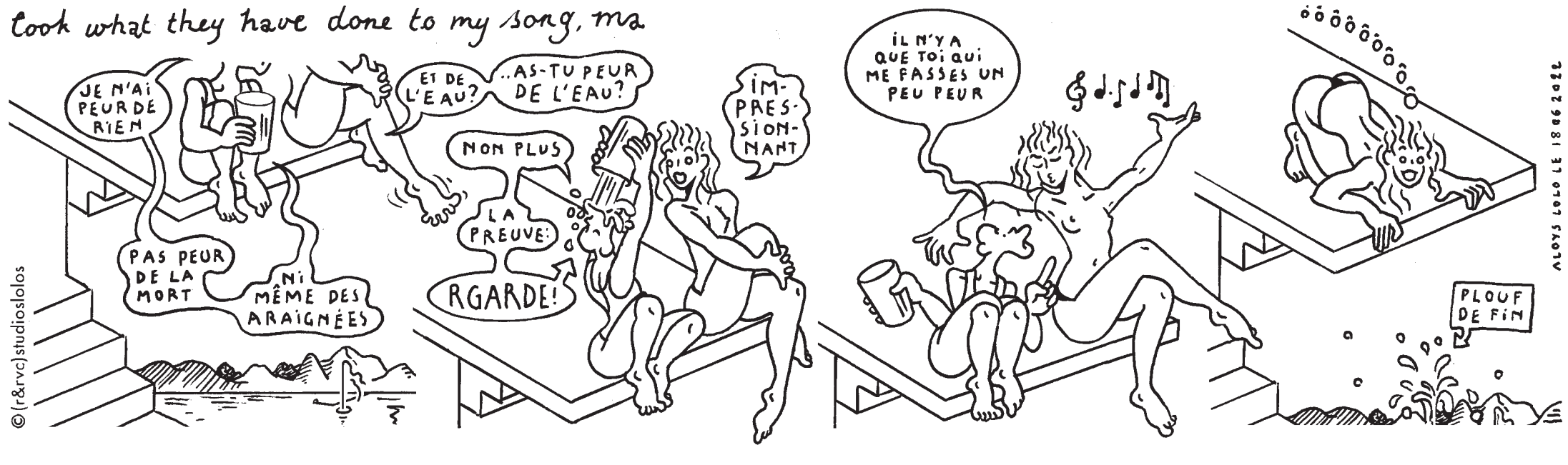
***La rédaction***




Ce dessin de Naïma Pasche, publié dans le numéro 6 du *Journal des Bains*, automne-hiver 2011-2012, sous le titre « Panique lacustre », nous a paru tout à fait de circonstance.

**NAÏMA PASCHE**

**Page une : dessin de Sylvie Wibaut**



# L'avoir ou pas

Il y a ce commencement, dans *Moby Dick*, où Melville parle des promeneurs qui, le dimanche, s'avancent au bout de la jetée de Coney Island ; comme s'il fallait qu'ils aillent tout au bout de la Terre ; à son extrémité, au seuil du monde liquide. Que chacun d'eux se penche sur l'eau pour regarder d'où il est issu. Cet appel qui nous aimante. Que l'on craint. Ou que l'on recherche comme une soif des origines.

**JOSEPH INCARDONA**

On l'a. Ou pas.

Et moi, je prétends que ça vient de loin, de quand on était encore des poissons et que certains d'entre nous auraient voulu le rester. Une théorie fumeuse qui dit que ça n'est pas culturel, que cela n'a rien à voir avec l'acquis, mais avec l'inné. J'ai tort et j'aime penser ainsi.

On l'a ou pas.

« L'appel de l'eau ». C'est quand :

J'ai 10 ans, et après onze mois d'attente et vingt-quatre heures de route on arrive enfin à la mer, en Sicile. Pas seulement la mer qu'on voit du ferry depuis Villa San Giovanni, mais celle qu'on peut toucher. Il manque encore un bon bout de route pour arriver chez mes grands-parents, mais dès qu'il le peut mon père gare la Fiat 124 sur le bas-côté pour un premier bain ; je me suis déjà déshabillé dans la voiture – je porte mon maillot de bain sous le short depuis le matin –, ouvre la portière et me précipite au-dehors. Je cours vers ce bout de plage. Ma mère crie dans mon dos de faire attention, en réalité, je n'entends plus rien, je suis déjà *dedans*.

C'est quand :

J'ai 13 ans, une autre plage, d'autres vacances. On a terminé de manger nos sandwichs et ma mère me dit d'attendre deux heures avant de pouvoir me baigner. Ma mère a peur de l'eau, moi pas. Moi, je l'ai. Mais je dois attendre. Deux heures. Les autres gosses mangent d'énormes tranches de jambon, s'empiffrent de pain, et filent dans l'eau. Aucun d'eux n'a jamais fait d'indigestion, en tout cas pas devant les yeux de ma mère. Mais rien n'y fait : deux heures. Je vais et viens le long de la berge, trempe les pieds, les mains, j'attends. À un certain moment, je *tombe* dans l'eau, ah, ah. Ma mère ne rit pas et ajoute une demi-heure au supplice. Je l'ai, maman, laisse-moi y aller.

C'est quand :

J'ai 24 ans, au parc national de Kakadu, Australie. C'est le milieu de la nuit et il y a une rivière près de l'endroit où l'on a planté nos tentes. Nous sommes une dizaine d'humains perdus dans l'immensité préhistorique du continent. Le gazouillement de la cascade proche est un chant de sirènes. Avec une fille aux cheveux noirs, on décide de s'y baigner. Nous sommes nus, *Call of the Wild*, dirait Jack London. De drôles de bruits autour de nous, le froufrou d'ailes des centaines de chauves-souris, la Voie lactée quand on fait la planche et la surdité au monde comme une immersion. L'eau est douce, crémeuse de boue. On se prend la main, elle et moi, la fille et moi, l'eau émoi. Mais la lumière violente d'une lampe torche nous ramène au bruit et à la fureur ; des éclats de rubis brillent autour de nous, et le guide nous traite de fous et nous fait sortir de là. Les petits yeux rouges sous les reflets sont ceux des alligators.

C'est quand :

J'ai 39 ans et que, seul avec mon fils encore bébé dans les bras, je le baptise sans église ni curé ni personne, à genoux dans un ruisseau sauvage, et je pleure avec lui.

C'est quand :

J'ai 47 ans, c'est l'été, je traverse un col des Grisons sur ma moto. Sous le cuir, il y a la peau, alors bien sûr, ce petit lac de montagne me fait les yeux doux. Le ciel est traversé de nuages blancs et massifs, mais dans le chatoiement d'un soleil qui dure, je pose ma bécane sur sa béquille et me déleste du poids des bottes et du reste sous l'attention curieuse d'un chamois. C'est l'eau bleu ciel, inquiétante de transparence, meurtrière et revigorante. Le reste du trajet sur le col sera un claquement de dents au rythme des soupapes. Il me faudra le versant italien et l'arrivée en plaine pour retrouver mes 36 et quelques degrés de température habituelle.

C'est quand :

J'ai 52 ans, et que je me retrouve sur ma planche de surf à quelques mètres de ce même fils, devenu un petit homme, au milieu des vagues et sous la pluie. La mer devient scélérate, les déferlantes grossissent sous la tempête qui approche, et il n'y a rien d'autre à faire que de ramer et de se dépêcher de rentrer ; et dans les creux de cette mer qui se démonte, ballotés sur nos planches, on se met à rire. Un rire féroce, de joie pure et animale. L'océan comprend et laisse nos bras nous ramener à la rive.

C'est quand :

J'ai tous les âges, passés et quelques-uns encore à venir, c'est toutes les fois où, toutes les fois quand, chaque fois qu'il n'y a pas eu ni de si ni de mais ; où l'instinct a décidé, où l'élan et l'envie et le désir et la fringale ont pris le dessus, se sont emparés du pour et du contre, des intentions et du raisonnable ; ce sera toutes les fois où, chaque fois que, et même que pourtant je le referai, ne pas dire surtout : *J'aurais dû et je ne l'ai pas fait*.

C'est quand :

J'ai 17 ans, sur une corniche de l'île d'Hydra, en Grèce. J'ai fait l'erreur de monter jusqu'ici avec des gamins du village qui plongent depuis une quinzaine de mètres. Je suis plus âgé qu'eux, ils se lancent et je suis le dernier à rester comme un idiot, bloqué sur ce morceau de roche en aplomb. Il y a ma peur du vide, cette instabilité, cette crainte que je ressens chaque fois que je prends les airs. Cet élément qui me transmet une sourde angoisse, qui m'est étranger. J'ai beau être du Verseau, l'air n'est pas mon élément. Mais en bas. En bas, il y a l'eau turquoise et translucide que font rejaillir la roche et le sable blanc de quartz et de micas. Il y a les poissons lents, les étoiles de mer, la promesse de fraîcheur, la fluidité, l'impact, le corps à corps de l'eau qui résiste et puis accueille.

Deux éléments en confrontation, la peur de l'air et l'amour de l'eau. Au final, lequel l'a emporté, selon vous ?

Je l'ai, je vous dis.

**DESSIN GION CAPEDER**

# Notes sur la peur et l'apprivoisement de l'eau

Les philosophes grecs de l'Antiquité distinguaient quatre éléments dans la formation du monde : l'air, le feu, la terre, et l'eau. Chaque élément étant indispensable à la vie de l'homme, tous ont un lien profond avec la mort, l'angoisse et la peur, comme avec la volupté, les plaisirs et la joie.

ARMAND BRULHART

« Une fois les mots brûlés dans les airs
J'ajoute de l'eau au vivier des noms »
Valère Novarina
*Le Vivier des noms*, P.O.L, 2015

Le manque d'air suscite une panique prolongée, mais la respiration de l'air marin et du bon air de la montagne favorise la santé, tandis que l'air vicié conduit plus rapidement à la maladie et au tombeau. Je connais des gens qui ne prennent jamais l'avion !

La terreur du feu et de l'incendie varie entre l'immédiateté de la brûlure et le lent réchauffement climatique et son cortège de catastrophes. Le feu de cheminée réchauffe et apaise. Il faut avoir vu les avions Canadair arroser les incendies proches de Marseille, pour éprouver la peur du vent.

Quant à la terre qui, par ses tremblements, rappelle périodiquement à l'humanité sa fragilité, elle présente la plus grande quantité de pièges mortels, que l'homme lui-même s'ingénie à augmenter par l'exercice incessant de la guerre et par la production croissante des armes de destruction massive, selon l'expression contemporaine. Déjà le monde des bêtes féroces, la peur du lion et du loup, celle des serpents et des insectes venimeux formaient un environnement hostile, qui pouvait redoubler à la tombée de la nuit. La littérature s'est chargée d'en faire le récit.

C'est pourtant l'eau qui prend la plus grande place dans les encyclopédies et dictionnaires de tout genre, une place écrasante dans le *Grand dictionnaire universel* Larousse du XIXe siècle avec plus de 110 colonnes contre 31 à la terre, 30 pour le feu et seulement 15 pour l'air ! Par comparaison, Dieu, grand vainqueur, en totalise 131 !

La peur de l'eau s'associe à celle du requin, terreur des baigneurs, exploitée jusqu'à la lie par le cinéma et la télévision.

Un rapide coup d'œil historique sur l'eau et ses rapports avec la peur peut dérouter et noyer le lecteur. Arrêtons-nous à Rome, où déjà, au Ier siècle de notre ère, Pline l'Ancien, après avoir énuméré les aqueducs de la cité du Tibre, écrivait : « Il n'y eut jamais entreprise plus grande ni plus admirable dans toute la terre ». C'était peut-être oublier les routes, éléments essentiels dans les conquêtes et la création de l'Empire. Mais les aqueducs, comme celui de l'Aqua Appia, construit en 312 av. J.-C., apparaissaient bien plus proches et spectaculaires, comme une réponse esthétique à la peur de l'eau croupie du fleuve et de ses affluents, pour devenir, grâce au transport de l'eau des sources, un gage de santé et l'assurance des bains, les plus raffinés de tous les temps.

Les vestiges de cette culture particulière de l'aqueduc accompagnent les territoires de l'Empire. Parmi les plus beaux exemples de ces constructions « admirables », en dehors de Rome, le spectaculaire pont du Gard a cessé de laisser passer l'eau de source en direction de Nîmes pour accueillir une foule de touristes « à faire peur ».

À Genève comme à Lutèce, il n'était plus question de boire de l'eau du lac ou du Rhône, de la Seine, eaux de toutes les intoxications. Il fallait puiser le précieux liquide à la source et, sur près de douze kilomètres, le conduire des pieds des Voirons à travers Moillesulaz et la plaine de Chêne-Bougeries avant de bifurquer sur les Tranchées de *Genava* et sur la villa romaine de la Grange.

La Ville de Paris, sans doute pour lutter contre la mauvaise réputation de son eau, a ressuscité la construction des aqueducs, principalement dans la seconde partie du XIXe siècle. Car les « filtres à charbon pour clarifier, purifier et rendre potable les eaux » ne suffisaient pas à supprimer leur qualité médiocre.

### Moyen Âge

La peur de l'eau au Moyen Âge se déplace et s'installe dans les lieux de justice. Ce n'est plus la peur de l'eau comme boisson périlleuse, mais l'eau comme moyen plus ou moins efficace de désigner un coupable. La question de l'eau ou la *question* par l'eau est en réalité un supplice susceptible d'amener le supplicié à dire la vérité et à dénoncer ses complices.

Dans *La Practique et enchiridion des causes criminelles*, publié à Louvain en 1555, Josse de Damhouder, jurisconsulte flamand, fournit avec la description détaillée des supplices, les gravures, dont celle de la *question* de l'eau. Car le rituel des supplices s'est raffiné dès le XIIe siècle.

La seule lecture du *Grand Dictionnaire universel* de Pierre Larousse donne des frissons. Le supplice de l'eau bouillante est réservé essentiellement aux faux-monnayeurs. Si ce premier supplice, limité à une heure et demie,

« La question par l'eau », fac-similé d'une gravure sur bois de 1555. Reproduit dans Paul Lacroix, *Mœurs, usages et costumes au Moyen Âge et à l'époque de la Renaissance*, 1877.

Gravure allégorique de Fernand de Magellan, 1592, à considérer sous l'œil de Jupiter. Coll. AB

ne suffit pas, il est prévu de passer au *brodequin*, qui ne laisse que peu de chance de survie :

« … Le plus souvent on enfermait les pieds, les jambes et les genoux entre quatre planches de chêne, deux en dedans et deux en dehors, que l'on attachait ensuite solidement avec plusieurs tours de corde. Cela fait on enfonçait à coups de maillet un certain nombre de coins entre les deux planches du milieu, un aux chevilles et les autres au niveau des genoux : il y avait quatre coins pour la question ordinaire et huit pour la question extraordinaire… la pression était si forte qu'elle broyait les chairs et faisait éclater les os. Quelquefois on enveloppait les jambes du patient avec une feuille de parchemin ou une peau fraîche, puis on les approchait d'un grand feu qui, en faisant dessécher ou contracter cette espèce de chaussure, occasionnait des douleurs atroces. »

En France, très peu de choses sont faites pour améliorer la situation, si ce n'est dans le supplice de l'eau où, « s'il fait trop froid, on fera chauffer l'eau ».

Longtemps, le Moyen Âge fut présenté comme une période d'ignorance et de brutalité, mais le supplice de l'eau s'est encore pratiqué au siècle de Voltaire, de Montesquieu et de Rousseau. Ce n'est qu'en 1780 qu'on abolit provisoirement la *question* de l'eau, et définitivement à la Révolution.

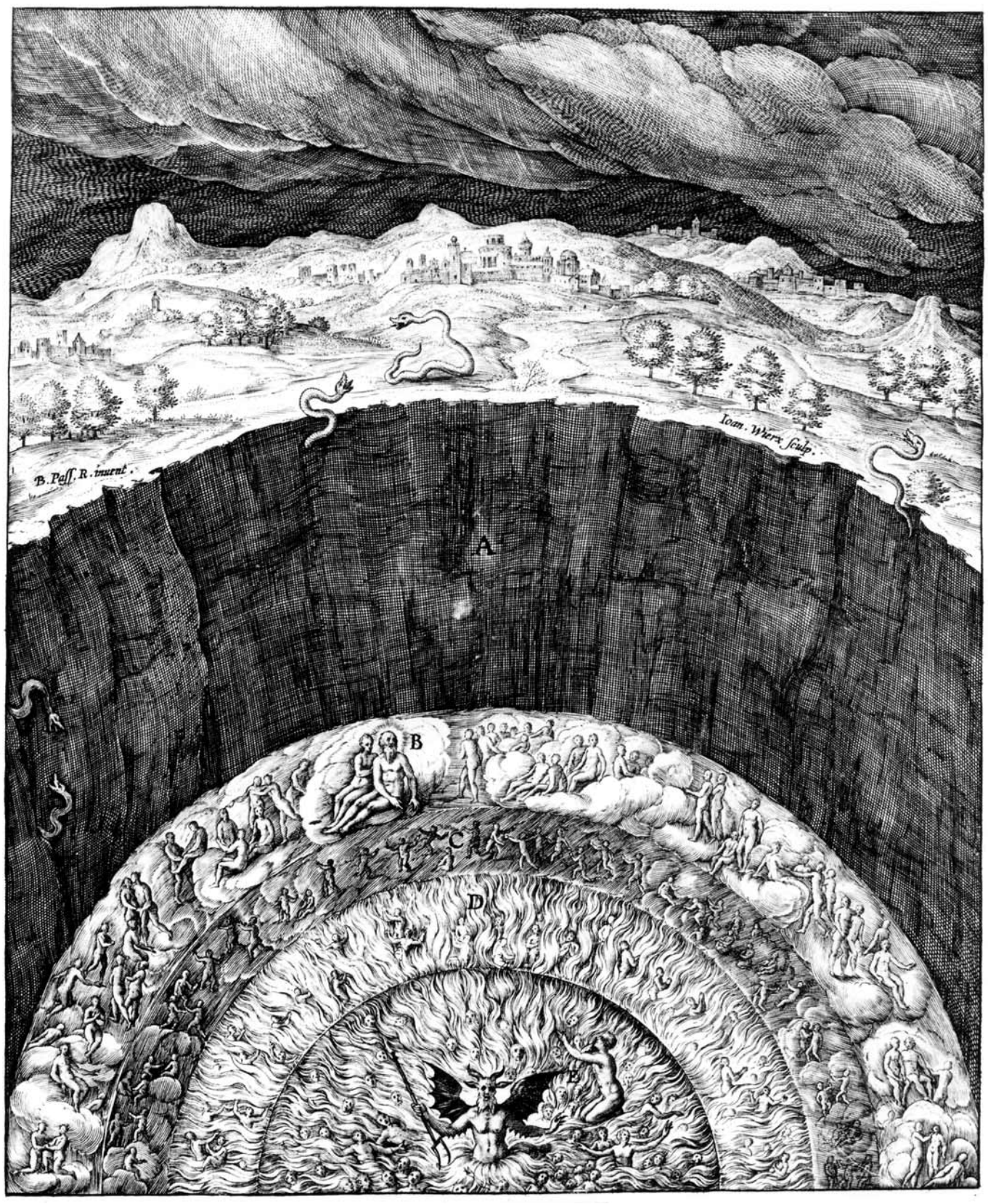
**Renaissance**

Dans un ouvrage fascinant, sobrement intitulé *La Mer* (1861), Jules Michelet (1798-1874) ouvre mille portes dans son chapitre sur « la découverte des trois océans ». Après Christophe Colomb et la découverte de l'Amérique, l'historien met en lumière le Portugais, devenu Espagnol, Fernand de Magellan et l'océan Pacifique, sans oublier le Basque Sebastián Elcano, seul capitaine survivant de l'expédition « ayant le premier fait le tour du monde ». Le lyrisme de Michelet se déploie : « Le globe était sûr désormais de sa sphéricité. Cette merveille physique de l'eau uniformément étendue sans s'écarter, ce miracle était démontré. […] Révélation d'immense portée, non matérielle seulement mais morale, qui centuplait l'audace de l'homme et le lançait dans un autre voyage sur le libre océan des sciences, dans l'effort (téméraire, fécond) de faire le tour de l'infini. » Les Grandes Découvertes coïncident avec l'audace et la témérité d'une victoire contre la peur de l'inconnu.

La fin de la Renaissance se place sous le signe de la reconquête religieuse après l'interminable Concile de Trente (1545-1563). Certains attribuent au « pape noir », Ignace de Loyola, fondateur des Jésuites, l'idée de fabriquer un livre d'images pour servir à l'enseignement de l'histoire religieuse. C'est en recherchant les images sur l'eau de cette période appelée le maniérisme que je pris connaissance d'un livre intitulé *Evangelicae Historiae Imagines*, publié à Anvers en 1593. Véritable bande dessinée réunissant de nombreux artistes, ce recueil de 153 gravures est dû à l'initiative du Majorquin Jérôme Nadal (1507-1580), dont un lointain descendant s'est illustré en ce mois de juin 2022 en gagnant le tournoi de Roland Garros. L'une des gravures les plus singulières ne comporte pas une goutte d'eau (mis à part les nuages dans le ciel) : c'est la représentation de l'Enfer, au centre de la Terre. On dit que le missionnaire italien Matteo Ricci (1552-1610) a emporté un exemplaire de l'ouvrage en Chine en 1573.

**XVIIIe siècle**

On considère le plus souvent que la naissance de la chimie date du XVIIIe siècle. Les dictionnaires français répugnent à considérer la date de 1781 comme une date historique, mais ils ne peuvent éviter de citer le nom de Henry Cavendish, né à Nice en 1731, mort à Londres en 1810 et qui, pour ses 50 ans, s'est offert la très célèbre formule de l'eau : $H_2O$ (deux volumes d'hydrogène et un volume d'oxygène). En 1766, il isole l'hydrogène, il fait en 1783 l'analyse précise de l'air et réalise l'année suivante la synthèse de l'eau. Dans les sources françaises, la formule de l'eau passe mal.



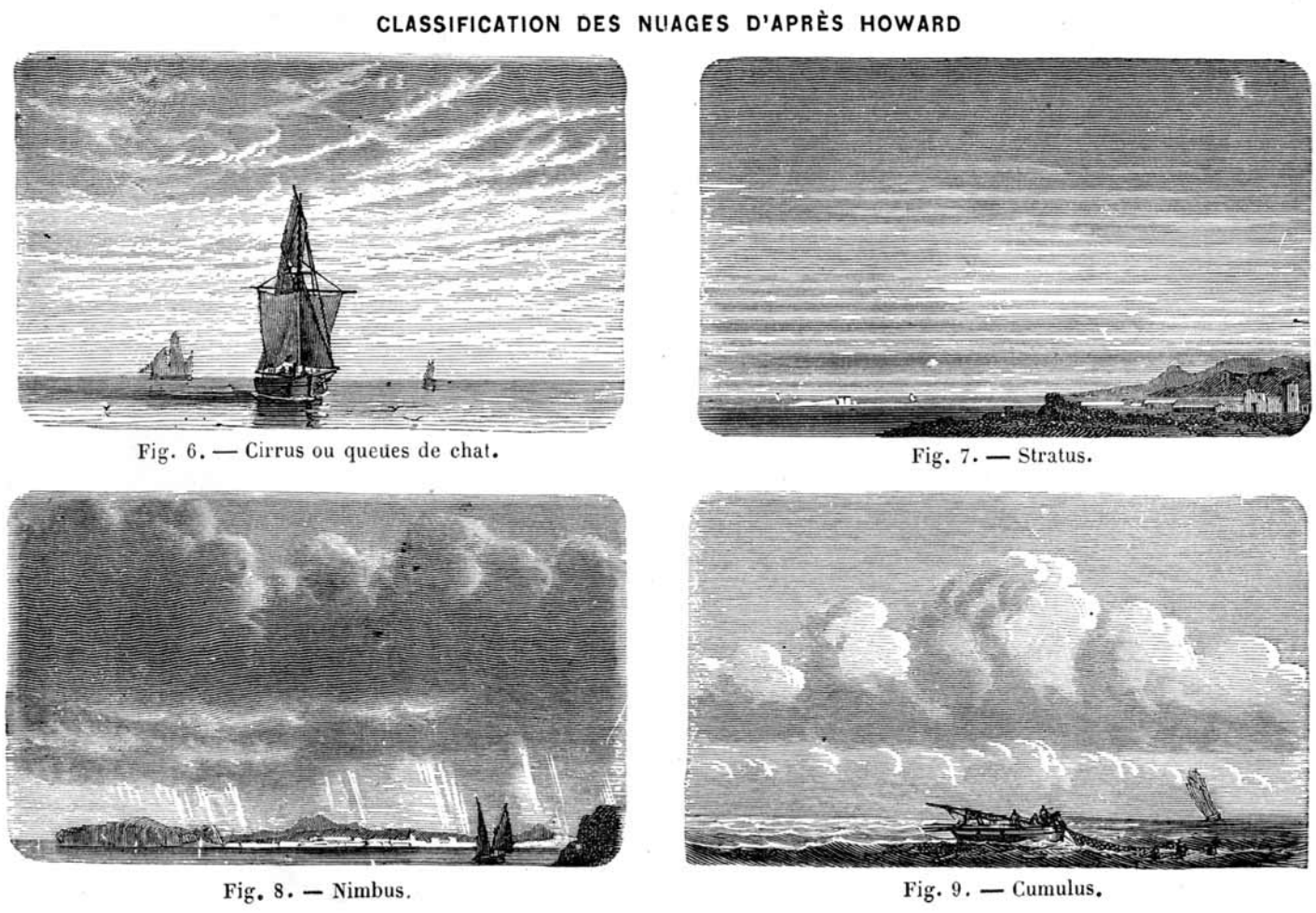

L'enfer avec les limbes (B) où sont Abraham et Lazare et les limbes des enfants non baptisés (C), plus bas le purgatoire (D), enfin de globe de l'enfer (E) où brûlent les damnés. Gravure publiée dans *Evangelicae Historiae Imagines*, Anvers, 1593.

**XIXe siècle**

Après l'enthousiasme progressiste de Jules Michelet, on sollicite le chimiste Gaston Tissandier (1843-1899) pour écrire une monographie de *L'eau*. Dans la seconde édition de 1869, il montrait à quel point il n'avait peur de rien : « Les voyages aériens que j'ai exécutés cette année (1868) m'ont enfin permis d'écrire quelques nouvelles pages sur le spectacle aérien des nuages… » (!)

Et le scientifique de coiffer Michelet à sa manière, sans le nommer : « Les fictions les plus ingénieuses du poète ou du romancier seront toujours impuissantes à retracer le spectacle aérien qui frappe la vue de l'aéronaute : les campagnes d'émeraude des *Mille et une nuits*, les nuages d'argent des contes féeriques ne donnent qu'une faible idée du tableau céleste qui se cache au-dessus des nuages. » Dans son chapitre sur l'« Eau solide », il cite John Tyndall (1820-1893) en exergue : « La glace est au verre ce qu'un oratorio de Haendel est aux cris du marché et de la rue. La glace est une musique, le verre est un bruit. La glace est l'ordre, le verre est la confusion. ». L'illustration d'un flocon de neige vu à la loupe apparaît convainquant.

Quelques années plus tard c'est la macro photographie qui va nous révéler l'intérieur d'une goutte d'eau.




« Classification des nuages d'après Howard », publiée dans Gaston Tissandier, *L'eau*, 2e édition, 1869.

# L'eau, de la crainte au respect

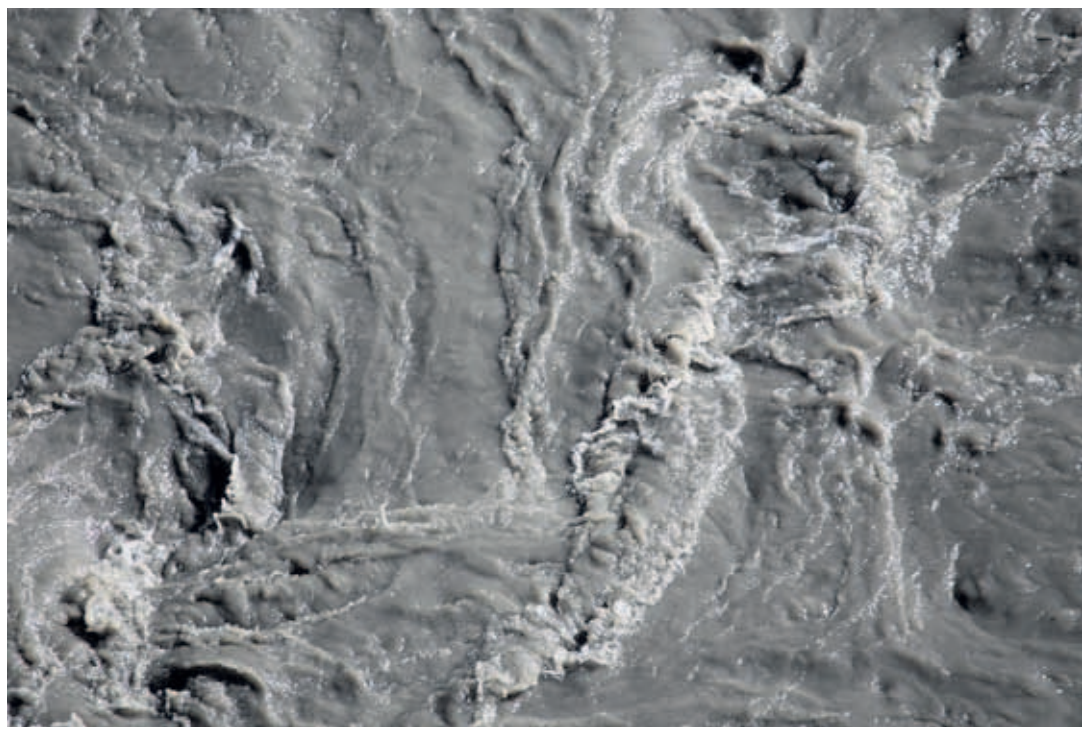
L'eau contient en elle plusieurs ambivalences notoires : elle est source de vie, mais aussi porteuse de mort ; elle nous désaltère, mais véhicule également des maladies. Oui, les dangers liés au milieu aquatique peuvent engendrer une issue trop banalement ou rapidement létale.

GILLES MULHAUSER*

Partis pour se ressourcer à la faveur d'une pratique sportive, il est possible de ne pas en revenir. Impliqué personnellement au sein des autorités en charge de cette thématique, et en me souvenant des propres risques que j'ai encourus dans l'eau et sur l'eau, ce n'est pas un thème que je peux me permettre d'aborder ici sous l'angle poétique, par respect pour les familles endeuillées et pour les sauveteurs qui ont engagé leur vie pour en sauver d'autres.

Un rapide détour dans notre mémoire culturelle collective nous rappelle toutefois combien les sociétés humaines ont toujours eu à transiger avec les forces naturelles. Si les océans et la mer ont toujours imposé le respect au plus profond de l'être humain, de par leur immensité et leur capacité de déchaînement contre les rivages, la situation des milieux d'eau douce semble plus ambiguë. Au-delà d'une vision romantique parfois binaire, résumant les lacs à des tempêtes ou à de parfaits miroirs d'huile, combien de mythologies, de rituels n'ont-ils pas été inspirés et pratiqués depuis des millénaires en rapport aux dégâts subis par les crues des rivières et autres débordements de plans d'eau ? Qui se souvient encore des Rogations mineures effectuées sur certains points des rives du Rhône, où l'Église et ses paroissiens faisaient le tour des points d'eau du village pour en demander les « faveurs », en retenir les calamités ?

Parmi les thèmes multiples qu'une politique publique de l'eau doit traiter, celui de la protection physique des personnes et des biens contre les dommages dit explicitement les risques que cet élément fait craindre et subir. Il sont de plusieurs types – inondations, ruissellement, coulées de terrain, tsunami, etc. Les autorités se doivent de les documenter (cartes de risques et de dangers), d'en prendre la mesure de façon la plus anticipée possible (veille hydrologique), de déployer des actions supprimant ou atténuant les dommages possibles (renaturation, protection de berges, conditions aux autorisations de construire). Cela est largement couvert en ce qui concerne notre canton. Pourtant, il faut être lucide et franc, le risque zéro est impossible à garantir.



Photographies Gilles Mulhauser

La mémoire est étonnamment courte ; pas chez ceux qui ont subi une perte grave, mais « chez les voisins », dans la population en général. Un passage de génération peut suffire à effacer le souvenir d'une très dure réalité. En effet, comment se souvenir d'événements qui remontent à vingt, cinquante ou cent ans. La plus grosse crue documentée de l'Arve de 2015 – qui n'a causé heureusement aucun dégât – est un événement sensé se produire une fois tous les quatre-vingts ou cent ans. Qui se souvient de l'événement de Lully de 2002, où une vague de ruissellement s'était engouffrée dans les sous-sols, risquant d'y noyer plusieurs personnes ? Cela a accéléré le projet de renaturation de l'Aire dont tout le monde se félicite aujourd'hui. Ce printemps, l'Aire a bien illustré le paradoxe auquel les riverains sont confrontés : c'est plutôt le manque d'eau qui pose actuellement problème en provoquant des « à sec » réguliers. Comment dès lors se figurer une rivière en crue ?

C'est une banalité que de le redire, mais le lit d'une rivière n'est pas fait que de « mouillé », d'eau permanente ! Les riverains connaissent au quotidien et fixent dans leur carte mentale en majorité des milieux secs. Pourtant, les milieux aquatiques et leurs berges ont besoin de place pour assurer leurs diverses fonctions dont celle de laisser l'eau s'écouler, surtout s'il y en a beaucoup. Les zones inconstructibles le long des cours d'eau genevois – établies légalement de façon très anticipée depuis une cinquantaine d'années – ne sont donc pas une invention loufoque, ni une simple encouble administrative. Elles donnent un nécessaire espace de respiration, de résilience, d'absorption du risque.

Un autre thème fondamental dans le rapport anxiogène entre l'eau et l'humanité est la santé. La célèbre phrase de Pasteur dit l'essentiel : « Nous buvons 90% de nos maladies ». Si les fortes variations concernant la quantité d'eau dues aux changements climatiques imposeront une vigilance sans cesse renouvelée, il ne faut pas imaginer que le combat est gagné en ce qui concerne sa qualité. S'il est bien démontré que l'assainissement des rejets permet de juguler une grande part des problèmes, de nombreux défis s'annoncent malgré tout. Sans pouvoir les développer ici par le menu, les questions de l'impact à long terme de certains polluants – pesticides, principe actif de certains remèdes, (nano)plastiques, etc. – sur la santé des écosystèmes, des espèces sauvages et de l'être humain doivent encore trouver des réponses. Il faut toutefois rappeler que les milieux aquatiques qui apportent fraîcheur et émerveillement offrent un effet de ressourcement notoire. Il faut donc se réjouir que Genève en soit particulièrement bien dotée.

Si la force publique – canton, communes, services de surveillance, d'intervention, gestionnaires de cours ou de plan d'eau, etc. – doit certes anticiper et mettre en place les éléments de protection en amont, une conscience avisée et une relation individuelle à l'eau reste selon moi le meilleur investissement que chacun puisse faire. Aussi est-il important de se faire accompagner par des personnes expérimentées lors de la découverte d'un nouveau site naturel ou de la pratique d'un nouvel usage aquatique. Interroger les anciens reste utile, même si l'avenir nous confrontera à des situations inédites. C'est dans cette disposition de respect pour l'*élément ressource* qu'est l'eau que pourront être absorbées bon nombre de craintes.

Crue de l'Arve, 2 mai 2015.

* Directeur général de l'Office cantonal de l'eau.

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

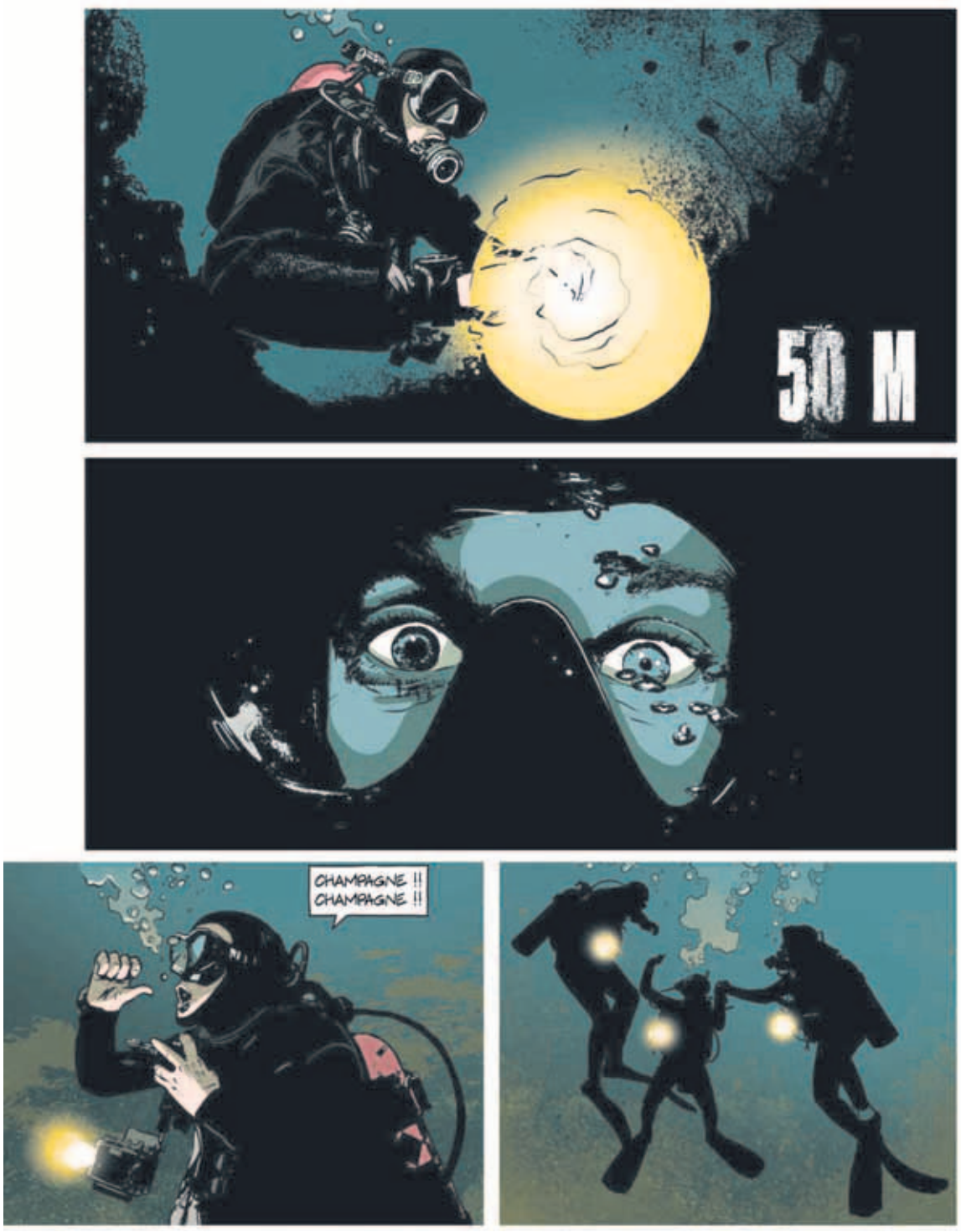
# Lucifer nous jouerait-il des tours ?

Etymologiquement parlant, Lucifer est « celui qui porte la lumière ». On se serait plutôt attendu à ce que Dieu joue ce rôle. Et plus encore à Genève, le Dieu de Calvin, qui aura légué à l'ensemble de la Réforme et en particulier à sa cité d'adoption cette devise heureuse : *Post tenebras lux*, tirée du Livre de Job dans la traduction latine de la Vulgate. Exit donc le bon vieux barbu. On devine déjà tous les antagonismes qui naissent de cette confrontation. Le bien, le mal, la peur, la sérénité, le jour, la nuit, et toute la litanie d'une vision manichéiste du monde.

Il ne faudrait cependant pas tirer trop vite sur l'éclairagiste. Il fait son job. Il met en lumière le récit d'un paysage qui révèle nos sentiments. Sortis de l'éclairage public, de celui des usines, des théâtres ou de notre chez-nous, c'est bien la nature qui dicte notre lecture du paysage et y infuse nos émotions.

On ne visite pas les cimetières de nuit comme on le ferait de jour. La terreur de nos fantasmes s'instille vite dans nos pensées. On pourrait s'asseoir mille ans sur un rocher sans que rien de concret ne change autour de soi, et pourtant, l'immuable sera toujours différent, à chaque heure, à chaque minute. Miracle et drame du porteur de la lumière, qui fait de l'éternité un instant sans cesse renouvelé.

***Ph. C.***




Extrait de *Odysseus 3.1, Les munitions du Léman*

# Sous la surface : le beau ou la bombe ?

Tu enfiles ta combinaison noire et luisante en te tortillant, à la limite du froissement d'omoplate. Tu sais que tu dois souffrir pour nager vers ces lieux que tu ignores, et où tu espères découvrir des merveilles… Tu as préparé tes bouteilles. Tu as tout vérifié plusieurs fois – la pression du bloc, le détendeur et le reste. Tu as chaussé tes palmes, tu rabats ton masque devant ta figure, tu bascules dans l'élément aquatique. Tes copains d'Odysseus 3.1 sont déjà en train de barboter.

YVES PACCALET

Lorsque tu décides de plonger, tu rêves de spectacles où se combinent deux acteurs majeurs de la planète ; l'eau et la vie. Ces deux-là créent le beau… Tu te régales par avance des lumières étranges de ce fluide maternel qui t'enveloppe, de ses transparences, de ses moirures. Tu te laisses emporter dans un songe paradoxal, à la fois apaisant et excitant.

En eau douce, tu t'attends à observer des roseaux entre lesquels giclent des larves d'insectes ou des batraciens. Tu espères apercevoir des écrevisses, de grosses moules Unionidae, de petits poissons comme les goujons ou les vairons, et de plus grandes espèces, telles les brèmes, les truites ou les carpes. Pourquoi pas un brochet ? Peut-être même (dans les profondeurs obscures) un monstre de la famille des poissons-chats, un silure glane long de deux mètres…

Les plongeurs de l'association *Odysseus 3.1* cherchent et trouvent de telles splendeurs dans des cours d'eau de toutes dimensions, et évidemment dans de grands fleuves comme le Rhône. Ils ne se privent d'aucun milieu, d'aucune espèce, d'aucun site où ils pourraient palmer. Ils se risquent jusque sous la glace des lacs de montagne, ou dans le mystère de vastes systèmes aquatiques comme le Léman. Après le Rhône à Lyon, ils veulent explorer le Rhône en Camargue, puis cette Méditerranée tant rêvée, dans laquelle le puissant fleuve se déverse et offre à la biosphère sa masse liquide, fournie par des dizaines de torrents, de rivières et de lacs…

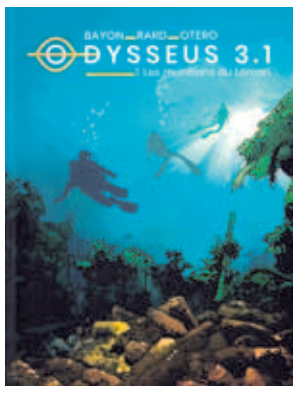
Mais les humains sont ainsi faits qu'ils abîment ce qu'ils s'approprient et qu'ils salissent tout ce qu'ils touchent. Dans le Rhône, ce jour-là, tu ne t'immerges pas dans un paradis de nature protégée, mais dans ce qui ressemble à une décharge publique… Malgré les recommandations, les interdictions, les panneaux d'avertissement et les éventuelles amendes que le pollueur devra payer, cette honte continue. Ce ne sont ni des crustacés, ni des mollusques, ni des tritons, ni des poissons que tu croises : ce sont de vieux vélos, des trottinettes, des appareils ménagers, des tôles, des plastiques, des appareils électroniques, des jouets, un inventaire à la Prévert d'objets jetés dans l'élément liquide parce que – loin des yeux, loin du cœur – ceux qui s'en défont ainsi vont au plus facile et au moins cher…

L'équipe d'*Odysseus 3.1* enquête sur toutes sortes de pollutions – et certaines sont particulièrement inquiétantes… Dans le Léman, à une encâblure de la ville de Genève, elle a trouvé, dans les sédiments du fond, ce qu'on peut qualifier de « bombe à retardement » : des explosifs guerriers. De nombreuses caisses de munitions immergées par l'armée suisse après la Seconde Guerre mondiale… Certains de ces conteneurs commencent de fuir et de lâcher dans l'environnement leurs métaux lourds et leurs autres composants toxiques pour la chaîne alimentaire – jusqu'à l'homme qui consomme les poissons du lac. Le renflouement de ces objets menaçants devient une urgence.

Sous la surface de la mer, des lacs et des rivières, on ne rencontre pas que les merveilles de la vie. On n'y trouve pas que le beau. L'homme y ajoute des déchets de toutes sortes, dont bon nombre constituent un péril sanitaire à moyen ou à long terme – et qui attendent patiemment le moment de commettre leurs forfaits physiques ou chimiques…

Le beau ou la bombe ?

Nous avons le choix. Ou plutôt, non : nous n'avons qu'un devoir à remplir. Nettoyer et réparer… Restituer à la nature ce que nous lui avons volé – et qu'elle voudra bien, soyons-en sûrs car elle est généreuse, nous prêter à nouveau lorsque tout sera redevenu propre, ordonné et désirable, et qu'elle désirera nous remercier d'avoir enfin été sages.




**Joris Bayon, Lionel Rard, Nicolas Otéro**
***Odysseus 3.1***
***Les munitions du Léman***
PerspectivesArt9 Éditions, 2022

# « Vous ne les trouverez jamais ! »

Telle avait été la prophétie de mon père, alors que je lui décrivais ma prochaine expédition. « Et pour cause, Lionel, le lac de Genève est immense ! » À dessein ou non, il me prodiguait là ses encouragements les plus motivants.

LIONEL RARD

Je connais bien le Léman. Et lui aussi. C'est dans ses eaux que j'ai décidé de devenir plongeur. Des centaines de plongées. Savoyard, issu d'une famille originaire du Valais, j'ai tissé avec lui une relation quasi maternelle. Et une mère, il arrive un jour où c'est l'enfant qui la protège.

Genève, 3 septembre 2019.

Alors que l'automne cherche sa place entre le Jura et les Alpes, l'été semble bien accroché au lac cette année. Les badauds déambulent le long des berges, les terrasses des cafés sont chargées et les journalistes ont annoncé « des températures exceptionnelles en cette période ». Seule l'activité nautique a considérablement baissé en intensité.

« Hum… si nous sommes seuls sur le lac, on aura vite fait de nous repérer. »

J'étais convaincu que les autorités connaissaient certains endroits pollués par les caisses de munitions et qu'elles avaient mis en place une surveillance renforcée. Aussi, quand notre bateau est arrivé sur la zone que nous avions envisagée, nous n'avons pas traîné pour nous mettre à l'eau. En quelques minutes, nous avons basculé. Enfin… la quête débutait !

L'idée d'écrire une bande dessinée est née à ce moment-là, alors que nous nous enfoncions dans le lac avec mes compagnons. Les images des découvertes de Cousteau qui avaient bercé mon enfance s'entrechoquaient dans ma tête et le scénario que nous vivions depuis des mois n'avait rien à leur envier ; tous les ingrédients étaient réunis : secrets militaires, intrigue politique, menaces de pollution, vestiges des guerres passées…

Quelques semaines plus tard, j'ai repris contact avec un ami d'enfance, Nicolas Otéro. Alors que nous avions écumé ensemble les bancs du lycée, nos chemins s'étaient séparés à l'obtention du baccalauréat. Il était devenu un dessinateur de BD réputé et reconnu par ses pairs en France.

Au bout de quelques minutes, alors que j'achevais mon récit, il me coupa : « Tu racontes toujours aussi bien, dis donc ! » Il ne manquait plus que celui qui allait mettre en forme mon écriture pour la préparer aux dessins de Nicolas. Et c'est un autre ami, Joris Bayon, complice de combat écologique et pilote du bateau au moment de la découverte, qui s'y employa avec passion.

Une bande dessinée, c'est un objet idéal de transmission, l'outil parfait pour faire passer des messages. Elle passe de mains en mains et touche toutes les générations. On la laisse sur une table basse, elle se compulse, on l'offre. On peut la lire et la relire. À tout moment. Elle est là, elle attend, elle vit !

Dans *Les munitions du Léman*, tout est vrai, tout a été vécu. Des dessins aux textes, en passant par les dialogues. Rien n'a été romancé, cette aventure l'est par essence.

Alors papa, elle te plaît notre BD ?

# C'est la goutte d'eau qui met le feu aux poudres

Depuis 2020, plus de deux cents cas de conflits liés à l'eau ont été recensés dans le monde. 2,2 milliards de personnes n'ont pas accès à l'eau potable, ce qui les rend plus vulnérables. Quand il y a un manque, tout le monde essaie de prendre l'eau de quelqu'un d'autre. Les signes de nos peurs sont manifestes. La réalité des réfugiés climatiques à nos portes représente – pour certains – une réelle menace. Exposée aux opérations militaires, la soif peut se révéler plus meurtrière que les armes.

**BERTRAND THEUBET**

**PHOTOGRAPHIE GUY SCHIBLER**

L'abondance de l'eau qui nous entoure ne doit pas faire illusion. Les pénuries sont à nos portes. L'accès équitable à l'eau potable en suffisance pour la consommation, l'agriculture et l'industrie est une évidence en Suisse, mais devient une source de conflits dans d'autres régions du globe. L'eau douce représente 3% de l'eau contenue sur la Terre. Au-delà du stock d'eau, avec la pollution croissante des ressources, le réchauffement climatique, les catastrophes naturelles, les guerres provoquent des convoitises entre États. En 2035, on estime que la moitié des réserves d'eau douce de la planète auront disparu.

Bains des Pâquis, un jour à midi. Les baigneurs semblent insouciants. On annonce une canicule à plus de 30° (à l'ombre). J'ai rendez-vous avec un géologue/hydrogéologue de retour d'Ukraine. Beaucoup de questions à lui poser, j'ai préparé mes fiches.

La Suisse s'efforce, par sa diplomatie de l'eau, de désamorcer d'éventuels conflits à titre préventif, mais également sur le terrain des affrontements. Lorsque, dans une guerre, les civils n'ont pas accès à l'eau potable, les maladies, l'exil et la mort guettent. Dans sa politique extérieure, la Suisse promeut le respect du droit international humanitaire et s'emploie à renforcer ce dernier dans le cadre multilatéral. Ainsi, le rôle de médiation des services de la Confédération activé au niveau des gouvernements permet au processus d'aide d'entrer en action.

L'Ukraine est un pays prioritaire de la coopération internationale. Après l'annexion de la Crimée en 2014, l'engagement de la Suisse a été considérablement renforcé. Dans l'est de l'Ukraine, deux installations permettant d'alimenter la population en eau potable ont été acheminées dans les villes de Donetsk et Makeevka, et doivent permettre de produire de manière décentralisée de l'hypochlorite de calcium, un sel servant au traitement de l'eau. Elles alimenteront 900 000 personnes en eau potable dans ces régions situées dans des zones qui ne sont pas contrôlées par le gouvernement central.

Mon interlocuteur exprime son devoir de réserve. Son rôle de médiateur l'oblige à une certaine discrétion. Nous le nommerons Monsieur O.

La Confédération est le seul acteur étatique à fournir une aide humanitaire directe des deux côtés des lignes ennemies. Dès lors comment cela fonctionne-t-il ?

*Monsieur O.* – « Sur le plan opérationnel, plusieurs missions dans les zones de conflit sont mises sur pied par différents organismes œuvrant en particulier à partir de Genève. Pour les ingénieurs et autres experts – une fois sur place – l'enjeu consiste à entrer en contact avec les belligérants et les réunir.

Souvent les gouvernements ne comprennent pas pourquoi on agit de la sorte, nous suspectant de vouloir aider leur ennemi ! Aux porteurs d'armes, peu informés en la matière, nous passons beaucoup de temps à expliquer le droit international (Charte des Nations unies, art. 33 ; Accords de Genève, gestion de l'eau en zones de conflits) et le rôle des organisations humanitaires.

Chaque camp étant dépendant des mêmes ressources en eau, les chefs de guerre finissent par accepter que nos équipes procèdent à des évaluations sur les conséquences des destructions d'infrastructures et des pollutions engendrées par les combats, en priorité pour épargner les populations civiles… Pour agir, il faut en outre démontrer que nous sommes neutres, et la question qui revient souvent est : comment peut-on être neutre ?

Dans le Donbass, des réunions très confidentielles entre Ukrainiens et Russes nous permettent de préparer un plan d'action pour la reconstruction et l'entretien des installations hydrauliques détruites. En l'absence de conventions transfrontalières, les négociations et le respect des accords peuvent s'avérer difficiles. L'exemple de Mariupol assiégée où des populations se sont réfugiées dans les tunnels d'une usine désaffectée pose la question de la survie : maintenir les gens séquestrés, ou négocier des couloirs humanitaires afin de leur permettre de quitter cette zone où ils seraient à terme condamnés ? »

L'orage menace sur les Bains. Je tente une dernière question concernant les reconstructions et les réaménagements des ouvrages réalisés pour la distribution de l'eau.

*Monsieur O.* – « Dans tous les projets humanitaires liés à l'eau, ce n'est pas l'infrastructure qui est la partie la plus difficile de l'équation – nos connaissances, nos expériences, notre technologie, en gros nos moyens nous le permettent. Le plus difficile, c'est de gérer les gens, comprendre quels sont les besoins et les enjeux : qui va assurer la maintenance des ouvrages, les réparations de routine, le remplacement de pièces détachées plus coûteuses, combien on va payer pour assurer la distribution, qui va garantir l'accès équitable, etc. Et si tu fais mal ton travail, tu peux créer un nouveau conflit à ton tour. »

Il ne m'en fallait pas plus pour ramener ces problématiques au niveau des pénuries annoncées dans notre pays. Avec la canicule et les sécheresses en cours, allons-nous être confrontés à notre tour à la peur d'une « guerre de l'eau » ?

« C'est vraiment la goutte d'eau qui met le feu aux poudres. » D'après Frédéric Dard, dans *Galantine de volaille pour dames frivoles* (Fleuve Noir, 1987).

PHOTOGRAPHIE TONATIUH AMBROSETTI

Lac de Mauvoisin, Valais, 2003

eau de genève

# Chaque jour au cœur de votre engagement.

Utile pour vous, solidaire, durable et écologique.

parentidesign.com

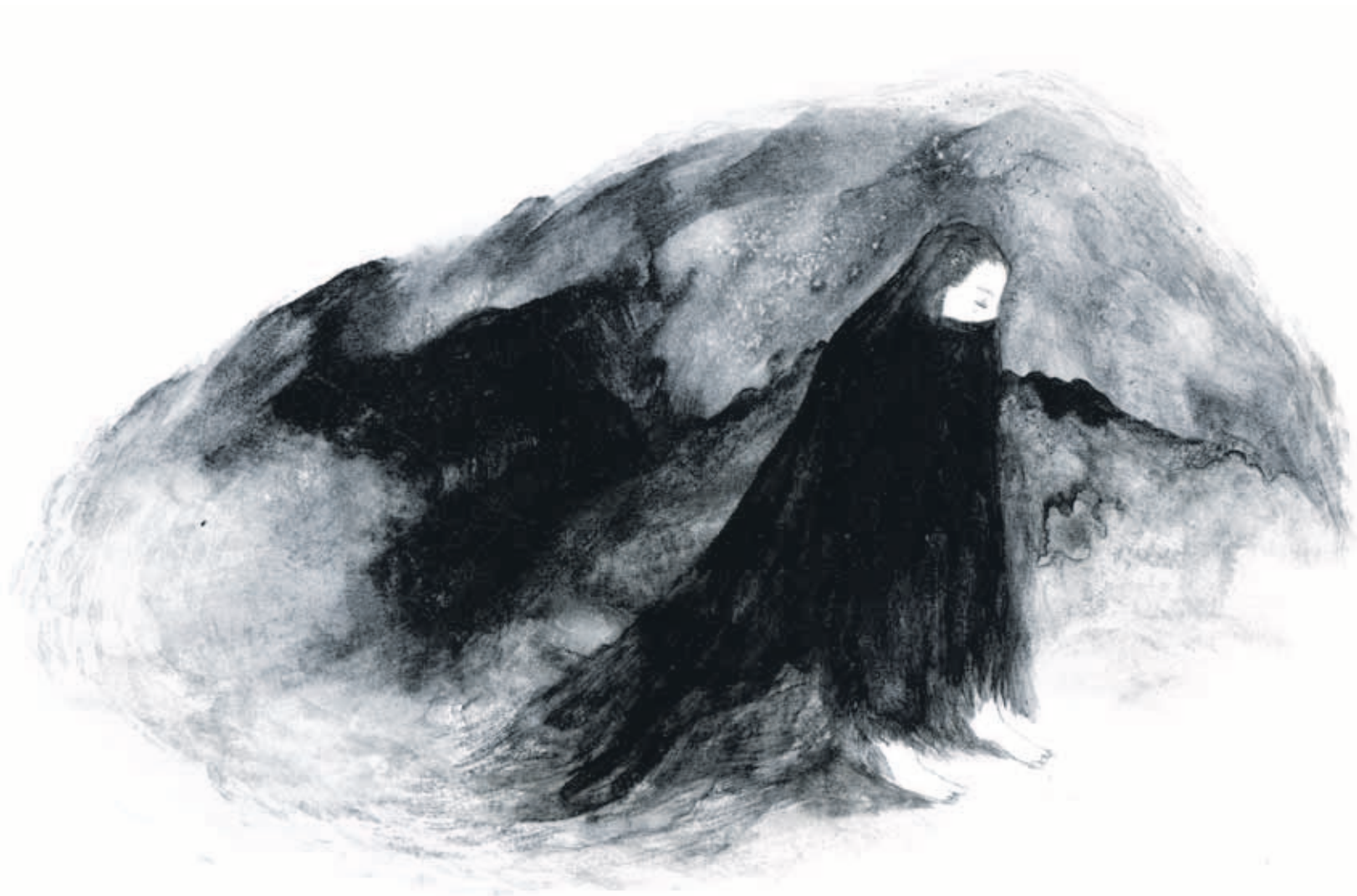
Commande en ligne

bit.ly/sig-carafes

SIG

**Carafe ou gourde inox en vente au prix de CHF 20.-**

100% des bénéfices reversés à une association humanitaire genevoise et à l'Association pour la Sauvegarde du Léman.



DESSIN FLORANCE PLOJOUX

# Je suis de la montagne

Agnès frotte sa chair. Les poils en barbelés qui lui poussent le long des jambes la dégoûtent. Elle aurait dû s'épiler à la cire mais le rasoir la rassure. Un geste de surface. Elle frotte avec le gant de crin. Énergiquement. Sans savon. Pour enlever les peaux mortes. Pour lui rendre la vie.

MANUELLA MAURY

Agnès frotte. Ne ressent rien.

**Agnès :** *« Je suis de la montagne. L'eau sort de mon ventre. J'ai couru les bisses, remonté les rivières. Je me suis baignée dans les torrents et les lacs d'altitude. J'avais le pas léger et la peau dorée. On disait que je marchais comme une chèvre, avec fougue, insouciance et appétit. »*

Agnès a le derme irrité. L'épiderme boursoufflé. Elle frotte en vain. Elle se veut aussi pure que l'eau qui l'a baptisée. Aussi pure que l'eau de pluie qu'elle collecte de son toit pour abreuver sa seule et unique plante verte qu'elle a baptisé Hector et qui la suit depuis son 15e anniversaire : un calathéa, cadeau de sa marraine qu'elle n'a plus revue depuis des lunes. Une plante d'intérieur qu'elle ne nourrit qu'à base d'eau venue directement du ciel : pluie de cheneau, neige fondue, arrosoir rempli au torrent. Hector est comme elle : très ornemental. Ses motifs sont variables, passant du vert clair au vert foncé, avec des reflets crème, rose ou brun, selon les saisons, une coquetterie de langage. Hector a grandi très lentement. Comme s'il se méfiait. Une ou deux nouvelles feuilles chaque année. Pas davantage.

À 15 ans, Agnès était devenue adulte en un instant, parce qu'elle ne s'était pas méfiée. Depuis ce soir étrange, au contact de cet humain qui lui était familier, mais qui fit des choses étranges, les quatorze années qui avaient précédé furent noyées. Hector était la plante qu'il lui fallait. Une mobilité végétale, silencieuse et rassurante. Jamais de lumière directe. Parfois elle le nourrissait à la seringue, laissant fondre avec patience la gouttelette dans le terreau. Hector boit sans excès.

**Agnès :** *« Comment ne pas piétiner quand on vient au monde sous domination. Naître et grandir au pied de l'être massif, impassible, indestructible. Rien à voir avec mon père ! Mon père est mort. Il dort au pied de la montagne. Piétiner, avancer peu, ne faire aucun progrès. Si j'avais été une vraie chèvre on aurait fini par m'abattre. Je suis née à la montagne et je piétine depuis mes 15 ans. Jusqu'à la mort de mon père, il y avait encore ses épaules pour me hisser, sa poigne pour me soutenir. Depuis le jour de son enterrement, tout n'est que vase et marécage. Mon père est mort sans savoir qu'Hector était devenu mon unique confident. Sans ne rien savoir de cette nuit de mes 15 ans. S'il l'avait su, il l'aurait tué. De cela j'en suis convaincue. »*

Agnès saigne. Le coude gauche n'a pas résisté à son insistance. Elle se sent sale. Elle s'en agace. Voir le sang sur la faïence. L'épaisseur qui l'emporte sur la fluidité. Observer. Le sang d'une autre. D'un animal sacrifié peut-être. « Je suis de la montagne » répète-t-elle sans cesser de frotter. La montagne qui traverse les saisons. Qui vit son usure avec indifférence pour les géologues et les randonneurs. Elle est une fille de la montagne. Elle se sent petite et écrasée. Puissante et conquérante. Aimante. Agnès aimerait pouvoir aimer.

**Agnès :** *« J'ai grandi à la montagne. Celle qui exige l'effort en échange de la beauté. La beauté contre la vie. »*

La salle de bain est belle. Du carrelage aux émaux bleu nuit. Agnès frotte. La faïencerie exposée à la lumière de fin du jour donne du relief à la pièce et à ses griffures. Elle vit provisoirement en ville. Avec Hector et ses dix feuilles supplémentaires. Elle lui a changé quatre fois son pot. Cinq fois sa terre. Il a grandi. Elle veille sur lui.

**Agnès :** *« En partant, j'ai longé la montagne. J'ai contemplé ses contours à contre-jour. Il y en avait partout. Des montagnes. Autour. Devant. Derrière. Une casbah minérale. Une forteresse. Une prison. Elle m'a regardée fuir. Plantée. Immobile. Maternelle. Éternelle. Me savait-elle perdue ? »*

Agnès a toujours eu peur de l'eau. L'eau qui stagne. Qui rouille. L'eau qui ronge. Les terres et les désespérés. L'eau qui s'infiltre dans les recoins de l'intime. L'eau qui ravive. Qui dérive. Ses assauts des vergers. De la vigne. Sa fourberie d'un jour d'été. Son baiser de gel.

Le même que ce soir-là. Elle avait 15 ans.

**Agnès :** *« Quand je retourne à la montagne, j'ai le mal de mer. L'envie de vomir des poissons. Ma souffrance est intacte. Mais elle ne coule plus. La nuit je rêve de flux, de flots, de fou de Bassan. Jamais de capitaine. Le jour, je reste sèche. J'arrose Hector, et je parle aux étoiles. »*

# *Die Angst vor dem Wasser*

Bon c'est compris – les eaux montent, pas une bonne période pour en avoir peur.

JENS KOOPMANN

Mes phobies personnelles se fondent sur deux événements de mon enfance. Le fait d'avoir été confronté à la sortie du blockbuster *Jaws* et une excursion peu réfléchie sur le toboggan aux Bains des Pâquis. J'avais 4 ou 5 ans. Depuis, une fois le corps immergé, mon esprit est submergé par un vaste et profond vert bleu angoissant, peu éclairci par les rayons de lumière qui se reflètent dans le plancton comme des toiles d'araignées tendues vers les profondeurs, des rideaux translucides animés par le courant. Un espace vide, sombre et trompeur, sans repères. Sauf un : les yeux noirs et la mâchoire du requin. Je ne souffre pas précisément d'aquaphobie mais de la combinaison de la thalassophobie et de la sélachophobie. Je me souviens très bien de mes crises d'hystérie aquatique. Au début même dans la baignoire de l'appartement : un petit garçon qui se demandait ce qui se trouve sous la mousse, dans les profondeurs. Ne pouvant cerner les frontières du récipient dont il était l'unique contenu, il éprouvait la véritable « peur blanche »… Aujourd'hui je nage, je plonge et j'en tire aussi du plaisir. Mais des fois je l'aperçois encore, la dorsale, et je reste tendu.

De toute façon la détente est un concept dépassé, semble-t-il. Sur le navire, *oceanliner* de luxe, je laboure une mer enragée, perdu dans la brume. Aveuglé par l'évaporation constante d'un bourbier d'informations, j'ignore le cap. Vraie, fausse, de la propagande évidente à côté de vérités non vérifiables, du kitch et du glauque, la guerre et du cul, le banal accompagné du bestial. La frustration est combattue avec les nombreuses animations proposées par le *management*. La plupart d'entre nous gardent leur confiance aux capitaines et à la sécurité du bateau. De plus, on a tous le droit d'être là ! On bosse dur tous les jours dans les entrailles de ce Béhémoth pour le garder en état.

L'attitude de choisir de temps en temps un transat sur le pont supérieur est normale. Bain de soleil, vodka tonic, Sunshine Reggae… j'ai besoin de repos face à ces réalités. Mais peu importe, même avec les écouteurs et un Spritz Extra, je n'arrive plus à dissimuler les bruits de fond et j'ouvre les yeux. Les dernières vibrations venant de la coque me rappellent une fois de plus les gros trous sous la surface, les compartiments déjà submergés. Malgré nos efforts autour des pompes, j'en suis conscient, ce navire va couler un jour et il n'y a pas assez de radeaux de sauvetage. De toute façon, qui pour nous sauver ? Il faudra être vigilant avant de monter à bord d'autres superstructures apparaissant à l'horizon. Aussi séduisantes et prometteuses qu'elles soient, on n'aura pas droit au pont supérieur.

Quelle que soit l'imagerie employée, eaux montantes ou naufrage, mes monstres, devenus clairs et réels comme le regard dans un miroir, m'attendent sous la surface. *Tief luftholen !*

P.S. : Une phobie de caractère plus léger est l'anatidaephobie, dont les souffrants sont rarement aperçus aux Bains. Ils craignent d'être observés par les canards !

L'été au Jardin
11.06 — 11.09
Activités culturelles
& botaniques tout public
→ Jardin botanique alpin
de Meyrin
meyrinculture.ch

Lauréat des Prix Wakker 2022 et Schulthess 2019

MEYRIN BOTANICA

PRÈS DE CHEZ VOUS
LA CULTURE PREND
SES QUARTIERS D'ÉTÉ

VERNIER
DU 25.06.22 AU 27.08.22
WWW.VERNIER.CH/LACONTRESAISON

VERNIER culture

VERNIER
Une Ville pas Commune

Culture et communication
022 306 07 80 • scc@vernier.ch
www.vernier.ch/lacontresaison

Ville de Vernier

GRAPHISME : ATELIERXL.COM

DESSIN CÉCILE KOEPFLI

# Sous l'eau

J'ai peur de l'eau. C'est ce que j'ai répondu sans hésitation à la rédaction du *Journal des Bains* qui me posait la question. Je me suis noyée à 19 ans, à Genève-Plage, par un beau matin de juillet.

ERICA DEUBER ZIEGLER

Je venais de passer mon dernier oral de maturité, mon amie Sylvie et moi jouissions de ce moment à la plage. Sa famille habitant une propriété du bord du lac à Versoix, elle nageait comme un poisson. Je l'ai témérairement suivie jusqu'à un radeau en croisillon flottant au-delà du grand plongeoir. Elle s'est éloignée vers le large. Un gars est arrivé, m'a baratinée et je l'ai dégagé, sans doute, sans aménité. Il a alors bousculé le croisillon, je suis tombée, j'ai pris un coup sur la tête et me suis mise à couler… avalant de l'eau, me disant que c'était foutu, que j'allais me noyer, mourir, j'ai pensé au désespoir de mes parents. Sur le fond limoneux j'ai essayé d'avancer à quatre pattes, je ne ressentais plus rien que le doux contact du lit du lac.

Miracle : une fille a sauté du haut du plongeoir, a aperçu la tache orange de mon maillot de bain, a cherché du secours. Mon sauveteur était à la plage avec sa fiancée. Il a plongé et m'a tirée de là. Un cardiologue était à la plage avec sa famille. Il a répondu à un appel de l'infirmerie. Mon cœur, semble-t-il, s'était arrêté. Je suis revenue à moi le soir, vers 19 h, entourée de gens en maillots de bain. J'ai demandé « je suis morte ? ». Puis je me suis réévanouie. Plus tard, Sylvie m'a raccompagnée chez moi en ambulance. Je lui ai demandé de dire à mes parents que j'avais eu une insolation. Toute la nuit, j'ai vomi de l'eau verte.

Le matin, en partant travailler, mon père tombe sur une manchette de *La Suisse* : « Sauvée in extremis à Genève-Plage ». Il revient à la maison bouleversé et furieux. Puis le téléphone sonne. La Radio suisse romande l'informe qu'à midi mon sauveteur, journaliste en charge d'une rubrique sous le nom de Bernard Laurent, va me dédier un message. Ce fut « Lettre ouverte à une noyée », une sorte de gauloiserie sur le thème d'une rencontre avec une sirène. À mon tour d'être confuse et furieuse. J'ai écrit une lettre de remerciements, sur du papier rose, paraît-il. Mon père, horticulteur, a apporté des fleurs.

Trente ans ont passé. Je n'ai plus revu Laurent Marti devenu délégué au CICR. Il ne s'est pourtant pas passé un jour sans que je pense à lui, comme à une sorte de deuxième père, le suivant à la trace. Laurent Marti a été l'initiateur du Musée international de la Croix-Rouge et du Croissant-Rouge, qui s'est ouvert sous sa direction en 1988 grâce à des capitaux privés et des aides publiques.

Et voilà que, dans les années 1990, l'État de Genève est sollicité pour renflouer l'institution. Le crédit est soumis au vote du Grand Conseil, où je siège comme députée dans les rangs de l'Alliance de gauche. La conseillère d'État libérale en charge de la culture s'oppose au crédit. Je sais ce que je dois faire : rallier des voix en faveur du crédit, en usant de ma qualité d'historienne de l'art et de défenderesse des institutions culturelles. La veille de la séance, Laurent Marti me téléphone. Je pense il a la tête sous l'eau, je lui dis abruptement « Ne te fais pas de souci, j'ai fait ce qu'il fallait » et je raccroche. Le lendemain, le crédit est voté. Quelque temps plus tard, Laurent Marti invite les députés à visiter son musée. Pour moi, l'heure de vérité est arrivée, je vais forcément le rencontrer. Au cours de la visite, une députée libérale me dit : « Le directeur te cherche ». J'ai beau m'être préparée, lorsqu'il s'avance dans la salle où je me trouve, je recule, cherche un appui contre le mur, le vois et me mets à avaler de l'eau. Il me tapote la joue : « Erica, ça va, ça va ? ».

Nous sommes devenus amis, lui, Monique, sa fiancée devenue sa femme, mon mari et moi. Il est mort avec son épouse en 2021. Lors de nos débats, il a parfois dit regretter, lui, un libéral, d'avoir sauvé la vie d'une gauchiste. Pour ma part, je n'ai plus jamais mis ma tête sous l'eau et je nage toujours prudemment, sans trop de plaisir, en m'assurant d'avoir toujours mon fond.

# Tomber de haut

Main serrée sur la rambarde métallique, Julie garde les yeux fixés sur l'eau qui s'éloigne à chaque marche. C'est là que commence le vertige, alors qu'elle n'est même pas arrivée en haut.

ANNE PITTELOUD

Aspirée par le tourbillon de béton, elle ralentit devant le plateau des cinq mètres, hésite à s'arrêter. Les autres sont assis sur la plateforme de bois en contrebas. Derrière eux, les platanes de la jetée et, plus loin, le phare blanc qui marque l'accès à la rade. Elle voit leurs visages levés, mangés par les lunettes de soleil. Il lui semble que le vent lui amène par moments la musique qui sort de leur enceinte, à moins que ce ne soit celle des forains installés sur les quais. Guillaume est parmi eux, il regarde vers elle. À côté de lui, il y a Isaline. Ses cheveux très blonds ont pris la lumière de cet été aveuglant. Cinq mètres, tout le monde peut le faire, c'est des dix mètres qu'elle doit sauter.

Julie reprend son ascension sous le soleil, le béton lui brûle les pieds, elle ne sent plus sa paume droite. L'eau au moins sera fraîche. Le lac s'éloigne encore. Au dernier virage, ses jambes se mettent à trembler. Il a dit qu'il aimait les filles courageuses, ça veut dire quoi, courageuse. La plateforme semble posée dans le bleu, tout en haut de rien. Monte, monte encore, tu vas t'envoler et lui tombera amoureux, plus tu vas haut et plus il tombera fort, et Julie arrive dans le ciel, sous les lettres « poésie », avec elle découpée sur le bleu, sur le vide, ça doit faire une belle image, mais ses mains moites glissent sur la balustrade et elle n'ose plus regarder en bas.

Au-dessus de la ville, les mouettes dessinent des cercles reliant les élégants bâtiments bordant la rade. Elle en suit une des yeux, qui plonge vers les quais. La grande roue tourne lentement, majestueuse. Les manèges clignotent, rouges et jaunes, bruyants entre les stands de barbe à papa ; les mâts des bateaux amarrés oscillent doucement dans l'eau verte miroitante ; en dessous d'elle, les tables de métal bleu alignées sous les toits de roseau tressé, les éclats de lumière lancés par les verres entre les stries d'ombre, le cliquetis des couverts comme un rêve.

« Ju-lie, Ju-lie ! » Ils scandent à présent en chœur son prénom et d'autres têtes se tournent vers elle. Elle avance lentement vers le bord de la plateforme, sans lâcher le garde-corps. Quand elle était enfant, sa mère les avait emmenées sur les montagnes magiques et la vitesse, l'accélération, ouvraient des abîmes. Elle avait vu des fourmis devant ses yeux et serré de toutes ses forces la barrière de métal pour ne pas se laisser engloutir. Ça s'était arrêté juste à temps. Et si elle s'évanouissait en sautant ? Elle aurait le temps, dix mètres c'est long. Elle coulerait comme une pierre entre les longues algues et se noierait. Il fait sombre là en bas, c'est un puits glacé tapissé de pierres gluantes où grouillent les escargots. Son ventre se noue, aspiré par le vide.

Un regard en bas. Aussitôt l'eau bondit à sa rencontre comme une gueule béante prête à l'avaler. « Saute, vas-y ! » entend-elle hurler. « Ju-lie, Ju-lie ! » puis c'est un bourdonnement dans ses oreilles, le rugissement du fauve. Elle secoue la tête et la gueule noire recule. Julie essuie ses mains sur ses cuisses et tente de faire cesser le tremblement de ses jambes. Peine perdue. Que fait-elle là-haut ? Impossible à présent de redescendre à pied. Elle est foutue. Ses jambes ne la portent plus. Face à elle, le jet d'eau voile les quais d'en face de milliers de gouttelettes scintillantes. C'est sa dernière vision, se dit-elle en imaginant la brume fraîche. Elle laisse échapper un soupir et il lui semble qu'elle retient son souffle depuis des heures. Quand elle ose regarder sous elle, la bête bondit encore, sa respiration obscure balaie ses cheveux comme un vent violent et Julie vacille, brindille impuissante. Dans ses oreilles se met à résonner le tambour de son cœur, un chant guerrier pour faire fuir le monstre. Elle ne voit plus le soleil, le bleu du ciel aussi a disparu, et les mouettes, et les nuages d'orage ; il n'y a plus qu'un voile sombre, l'ombre de l'abîme qui lui souffle au visage une haleine brûlante. Elle va mourir et serre les paupières.

En bas, ses amis se sont tus. Avalée par le gouffre alors qu'elle n'a même pas sauté. Ses phalanges blanchissent sur la balustrade. Mais bouge-toi, bouge-toi sinon Isaline, ouvre les yeux sinon Isaline et Julie se force et aperçoit alors en bas, sur la plateforme de bois, Isaline au prénom prétentieux, Isaline en maillot rouge se lever et s'étirer. Les mèches blondes dansent sur ses épaules. Guillaume allume une cigarette. La tache sombre de ses cheveux, son torse hâlé, le tatouage sur l'épaule droite, sa gourmette argentée. Il lève la tête vers Isaline puis se tourne vers elle, Julie.

Le choc de l'eau. La fraîcheur qui claque comme un réveil triomphal. Ses tympans se serrent, elle se bouche le nez pour soulager la douleur et continue sa lente descente entre les algues auréolées de bulles lumineuses. Elle traverse un seuil glacé. Le soleil caresse le dos d'un banc de petites perches qui se glissent entre les tiges souples. Elle expire et bat des pieds, remonte doucement, les bulles éclaboussées de soleil l'accompagnent, elles caressent les verts et les bruns, passent entre les couches d'eau, puis Julie retrouve la strate tiède, le soleil est juste là, derrière la surface qui monte à sa rencontre, elle la perce enfin, ses poumons explosent, elle l'a fait, elle est vivante, elle avale une immense gorgée d'air. Sur la plateforme, Guillaume a disparu. Ses yeux affolés le cherchent parmi les baigneurs, sur la plage de galets, près des cabines, sous les platanes plus loin. Non. Il est juste là. Il marche en direction de la foule qui fait la queue devant la buvette. À côté de lui, Isaline l'écoute et hoche la tête en souriant.

DESSIN MERYL SCHMALZ

# AMR GENÈVE

Jazz & musiques improvisées depuis 1973

Venez découvrir
300 soirées musicales
2 festivals annuels
des ateliers, jams & des stages

L'AMR est Prix spécial 2022 des Prix suisses de Musique
décerné par l'Office fédéral de la culture

AMR www.amr-geneve.ch - rue des Alpes 10, Genève (Pâquis)

fsmo.ch
Secours aux orphelins et aux enfants d'invalides

DESSIN GUY MÉRAT

# Dans la peau d'Archibald

D'aussi loin que Sir Archibald Springfellow s'en souvint, seul le climat anglais lui convenait. Il n'aimait rien tant qu'un petit crachin hivernal ou une bruine automnale à vous glacer les os. Jamais il ne se serait aventuré hors de chez lui sans son parapluie, avec le secret espoir qu'il pourrait en faire usage. Le moindre nuage à l'horizon, annonciateur d'une possible averse, le mettait en joie.

PHILIPPE CONSTANTIN

L'été, pour ne pas suffoquer, Sir Springfellow se glissait quotidiennement dans sa salle de bain. Revêtu de son seul peignoir, chapeau melon vissé sur le crâne et parapluie largement ouvert sous le pommeau de la douche. Il jouissait voluptueusement de la fraîcheur de ces instants et du bruit régulier de l'eau qui tambourinait sur la toile du parapluie, le conduisant à un assoupissement bienheureux.

Mais ses étranges rapports à l'eau ne s'arrêtaient pas à cette excentricité. En bon Anglais qu'il était, avec encore au fond de lui les relents d'une théorie hygiéniste révolue, Archibald, aussi nu qu'un ver, s'octroyait chaque jour une longue baignade dans la Tamise. Dire qu'il nageait serait exagéré. Non, il y flottait mollement, y infusait comme un sachet d'Earl Grey aussi longtemps qu'il pouvait, avant que les morsures du froid ne l'obligent à sortir de l'eau.

Bien qu'il détestât les produits de la mer et n'en achetât jamais, Sir Springfellow aimait à flâner dans les halles aux poissons, où il retrouvait l'humidité qui lui faisait constamment défaut. Depuis longtemps, tous les poissonniers de la capitale et des environs le considéraient comme un inoffensif loufoque et, supposant que ce gentleman était peut-être marié, ricanaient bêtement sur les étranges rapports qu'il devait entretenir avec sa femme.

De fait, Sir Springfellow avait bien été marié autrefois. Une union qui cependant avait vite tourné au cauchemar et s'était soldée par une rupture définitive. Lady Springfellow ne rêvant en effet que de paysages méditerranéens et de soleil éternel.

Aussi, la vie sentimentale et sexuelle d'Archibald se résumait-elle désormais à une rencontre hebdomadaire avec une esthéticienne pour chien, mariée, sans enfant, mais mère tout de même de deux petits pétulants yorkshires enturbannés comme le Grand Turc. Elle prenait plaisir, autant que lui, à leurs ébats sous la douche et adorait le shampouiner d'une lotion Dirty Dog (ce qu'il ne sut jamais), qu'elle vendait dans son commerce.

À part ces petites manies, la vie de Sir Archibald Springfellow était d'une banalité réglée au millimètre. Travail du lundi au vendredi dans une banque de la banlieue londonienne, baignade dans la Tamise, courses au supermarché, télévision, autant pour les séries historiques que pour la météo qu'il suivait assidûment, ainsi qu'un quiz une fois par mois au pub le soir avec de rares amis.

Sauf que, tout cela lui semblait appartenir à un autre temps. Une autre vie. À l'heure présente, il se désespérait dans une bourgade saharienne écrasée par la chaleur et la sécheresse, desquamant comme un lépreux. Il scrutait le ciel avec l'espoir inverse maintenant, qu'aucun nuage ne pointe à l'horizon. Il avait troqué son chapeau melon contre une improbable casquette coloniale et n'usait de son parapluie que pour se protéger du soleil.

En vérité, Archibald ne pouvait plus voir une goutte d'eau. Il s'en méfiait comme de la peste, fuyait les fontaines publiques, les arrosages automatiques, les canalisations mal entretenues et suintantes. Chaque semaine, il allait poste restante chercher son colis de lingettes de voyage à l'aloe vera, qu'il utilisait pour sa toilette. Il se lavait les dents avec du bois de réglisse et les cheveux avec du bicarbonate de soude. L'idée même d'une simple douche l'horrifiait. Sa peur était telle qu'il n'utilisait pour se nourrir et boire que des objets jetables, afin de ne pas avoir à les laver. Si, au début, il avait préféré la fréquentation des restaurants, il s'en était vite éloigné après qu'un serveur, trébuchant dans ses babouches, lui a renversé un verre d'eau dessus. Sans compter que tout mouvement, sitôt qu'il mettait les pieds dehors, l'affligeait de sudations mortifères. Aussi, pour pallier tout problème, se calfeutrait-il à l'ombre de son air conditionné.

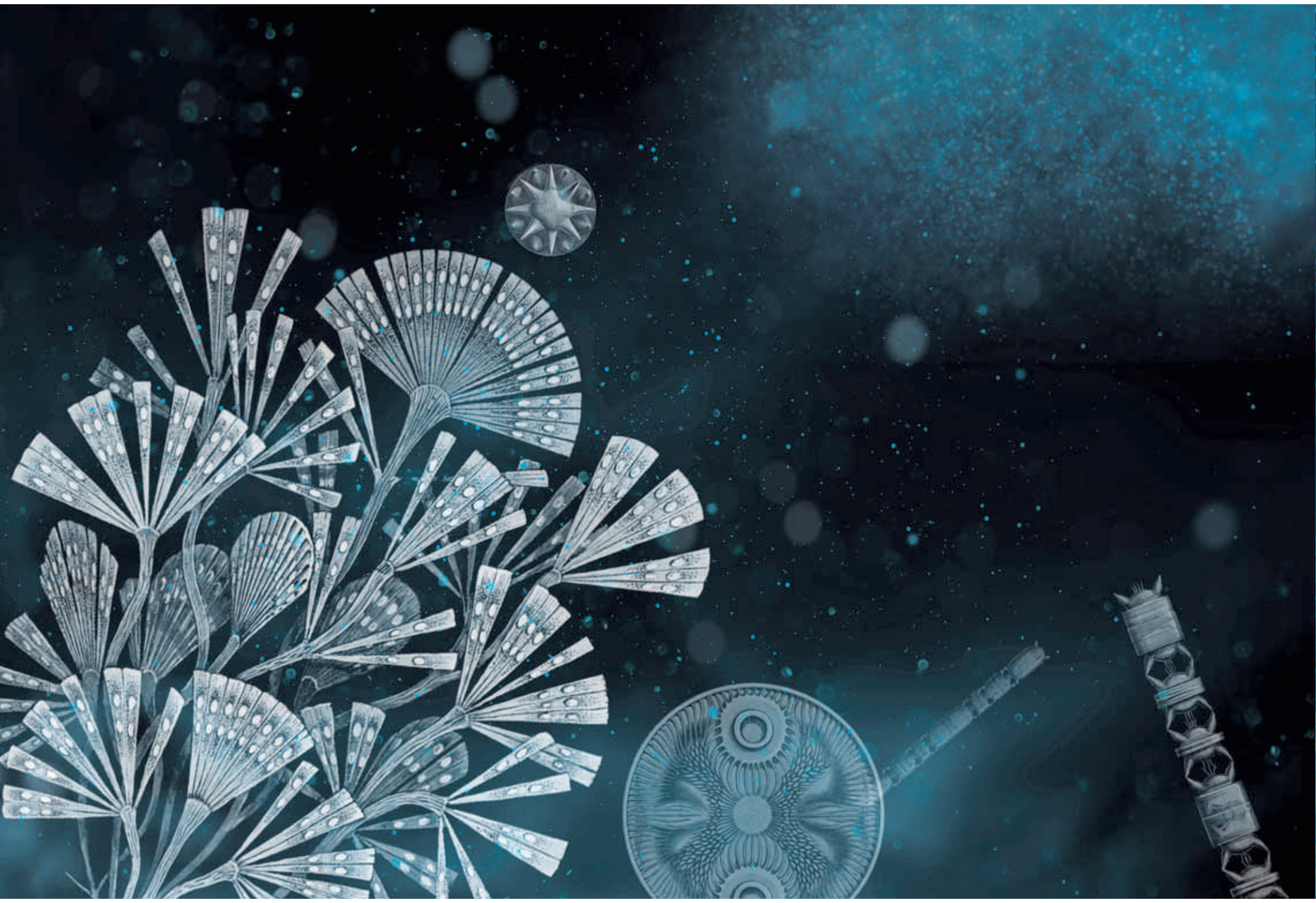
Quelques mois auparavant, sortant de la douche avec sa maîtresse, les démangeaisons avaient commencé. Un prurit insupportable courait sur toute sa peau, suivi de plaques rouges et de lésions.

La situation n'avait fait qu'empirer, scellant la rupture d'Archibald avec son amante, faute de ne savoir faire autre chose que se gratter comme un chien.

Le dermatologue de Sir Springfellow s'arrachait quant à lui le peu de cheveux qu'il lui restait, incapable de trouver la source de telles démangeaisons.

Jusqu'à ce que, Dieu soit loué, ses anges et le déluge, il découvre enfin cette singulière et rarissime maladie, dont la faculté n'a recensé que moins de cent cas en quelques centaines d'années. Une urticaire aquagénique ! De quoi faire de Sir Archibald Springfellow un animal de foire. Condamné à cette infâme fuite, loin de toute source d'eau, il s'était résolu, dans un sursaut de survie, à se réfugier dans la fournaise aride de ce coin de désert.

Archibald se souvenait amèrement de sa vie en Angleterre. De la fenêtre de son bungalow, il regardait avec haine cette mer de sable qui se perdait à l'infini. Las, il ouvrit le robinet de la douche et se glissa sous le jet, jusqu'à ce que son corps brûlant de douleur ne finisse par se dissoudre sous l'eau bienfaisante et qu'il disparût dans la canalisation d'une fosse septique perdue dans le désert, à quelques pas de sa maison.



**Diatomées marines.** Ernst Haeckel, *Kunstformen von der Natur*, Leipzig und Wien, Bibliographisches Institut, 1904. Planche 84 (détail).

# Tout ce qu'on avale !

Boire la tasse lors d'une baignade dans le Léman, c'est avaler une myriade de créatures que notre œil ne peut percevoir. Indispensables à la vie lacustre, elles sont minuscules et d'un esthétisme saisissant.

HERVÉ GROSCARRET, ANDRÉ PIUZ

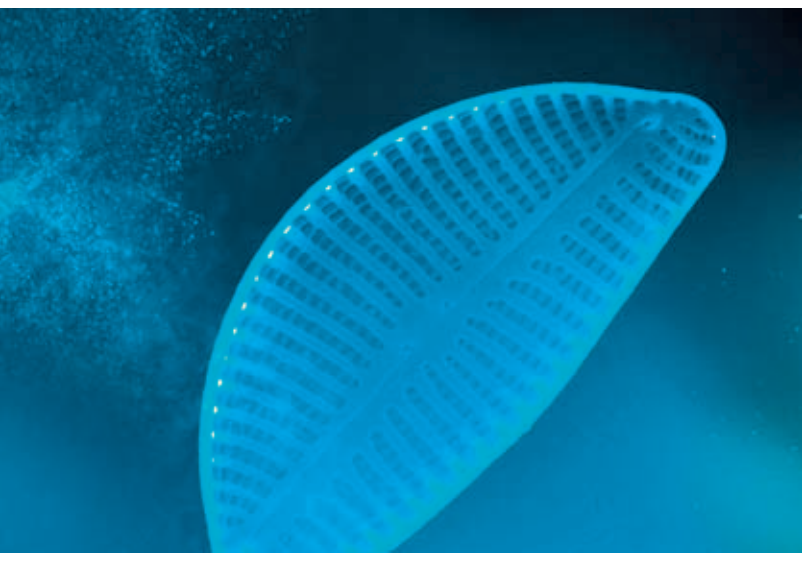
Une goutte d'eau du Léman agrandie au microscope révèle une vie intense et souvent d'une incroyable beauté ! On y trouve des diatomées, de minuscules algues unicellulaires aux formes étonnantes qui vivent en suspension dans l'eau. Présentes dans tous les milieux aquatiques, elles existent soit en colonie, soit de manière isolée. Le Léman en compte plus de 500 espèces différentes. Ainsi, lorsqu'on « boit la tasse » par inadvertance lors d'une baignade, c'est peut-être « un monde entier » qu'on avale !

Les diatomées appartiennent au phytoplancton et sont à la base d'une longue chaîne alimentaire. Par photosynthèse, elles utilisent le dioxyde de carbone et des substances minérales pour fabriquer leur coquille, produire de la matière organique, ainsi que de l'oxygène. Les diatomées lacustres et marines fournissent près du quart de l'oxygène que nous respirons. Elles sont également sensibles à la pollution de l'eau et au contact de polluants tels que les pesticides. Les formes résistantes prolifèrent tandis que celles qui sont sensibles s'effondrent.

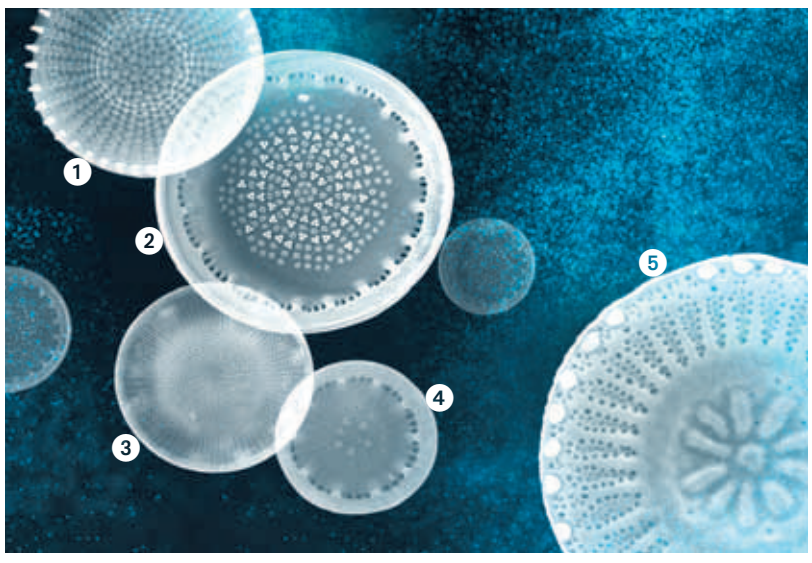
C'est en 1703 que le Hollandais **Anton Van Leuwenhoeck** (1632-1723) observe pour la première fois au microscope une structure cristalline étrange, qui sera identifiée a posteriori comme étant l'une de ces mystérieuses diatomées.

Plus d'un siècle plus tard, **Charles Darwin** (1809-1882) relate qu'il y a peu d'objets plus admirables que leurs délicates enveloppes siliceuses. Ces minuscules boîtes de verre, d'une transparence et d'une finesse extraordinaires, sont souvent finement ornementées de trous, de stries et de dentelles qui leur confèrent une esthétique incomparable.

Enfin en 1904, l'Allemand **Ernst Haeckel** (1834-1919) publie quelques planches de diatomées dans son célèbre ouvrage *Kunstformen von der Natur* et dévoile ainsi l'impressionnante beauté de ce monde biologique et l'admirable symétrie de ces organismes.



**Diatomée** *Encyonema caespitosa.*




1 **Diatomée** *Stephanodiscus alpinus.*
2 **Diatomée** *Lindavia bodanica.*
3 **Diatomée** *cf. Stephanodiscus sp.*
4 **Diatomée** *Lindavia cf. radiosa.*
5 **Diatomée** *Discotella stelligera.*

## Boire la tasse…

**Dans l'équivalent d'un grand verre d'eau (25 cl) du Léman on rencontre, en fonction des saisons, des quantités de l'ordre de :**

- **1 animal du zooplancton (ex. *Cyclops*)**
- **3700 cellules d'algues cryptomonades**
- **4000 cellules de dinoflagellés (ex. *Ceratium*)**
- **40 000 cellules de chlorophycées (algues vertes, ex. *Spirogyra*)**
- **100 000 diatomées (ex. *Fragillaria*)**
- **100 000 cellules de champignons**
- **150 000 cellules de chrysophycées (algues brun-jaune, ex. *Dinobryon*)**
- **260 000 cellules de cyanobactéries (algues bleues)**
- **1,2 milliards de bactéries**
- **12 milliards de virus**

**À votre santé !**

**Diatomée** *Fragillaria crotonensis.* **Diatomée** *Aulacoseira islandica.* **Cyanobactérie.**

**Chaque diatomée** est constituée d'une cellule unique enveloppée dans une coquille siliceuse appelée frustule et qui comprend deux valves. Les échanges entre la cellule et le milieu ambiant s'effectuent au travers de nombreux orifices, très fins, dessinant des structures complexes qui traversent la coquille. Ces derniers dessinent des lignes droites, des courbes ou encore des motifs qui sont propres à chaque espèce.

Actuelles ou fossiles, elles exhibent une extrême diversité de formes, à partir de deux configurations de base à symétrie soit radiale, soit bilatérale. Dans le premier cas, elles ont la forme soit d'une boîte circulaire, soit d'un tube. Dans le second cas, elles sont plus ou moins allongées, mais les variations sont si marquées qu'elles masquent parfois la morphologie de base. Elles prennent alors des formes de croissant, de baguette, de S, de vrille ou encore se resserrent en leur milieu.

Lorsque les conditions sont favorables, les diatomées se reproduisent par bipartition. La cellule mère se divise pour donner deux cellules filles. Ainsi, la cellule grandit en même temps que se forment deux nouvelles valves opposées dos à dos. Ensuite, les deux frustules se séparent et le cycle peut recommencer. La reproduction par bipartition entraîne progressivement une diminution de la taille des cellules et des coquilles. Lorsqu'une taille minimale est atteinte, une reproduction sexuée permet de générer des individus trois à dix fois plus grands… qui se reproduiront par bipartition jusqu'au recommencement du cycle.

**En plus des diatomées,** une goutte d'eau du Léman révèle profusion d'autres organismes :

– **de nombreuses microalgues** comme les chrysophycées (algues brun-rouge) ou les chlorophycées (algues vertes), qui peuvent être très prolifiques lorsque les conditions leur sont favorables. Très riches en protéines végétales, vitamines et sels minéraux, certaines d'entre elles sont un aliment de choix pour le maillon suivant de la chaîne alimentaire, le zooplancton.

– **des bactéries** (0,5 à 5 µm) en très grand nombre. On en compte 1,2 milliard dans un verre d'eau du Léman. Primordiales au bon fonctionnement des systèmes aquatiques, elles consomment les déchets organiques (excrétions, animaux ou végétaux morts) avant de servir de nourriture au maillon suivant de la chaîne alimentaire.

– **des virus** (10-400 nanomètres) dont la concentration est de l'ordre de 12 milliards dans un verre d'eau. Ils régulent la production bactérienne ainsi que celle de nombreux microorganismes planctoniques.

– **des vers parasites trématodes** comme le célèbre *Trichobillharzia* (jusqu'à 700 µm). En période estivale, il provoque piqûres et démangeaisons alors qu'il pénètre sous la peau du baigneur avant d'y mourir faute de pouvoir aller plus loin dans son organisme.

– **des grains de pollen** (10-60 µm) qui s'accumulent dès la belle saison à la surface de l'eau. Leurs formes et leurs structures sont aussi variées qu'esthétiques, chaque plante ayant des pollens aux caractéristiques morphologiques propres.

– **des amibes,** dont certaines, inoffensives, s'entourent d'une esthétique coquille appelée test ou thèque. Cette dernière est parfois constituée de l'agglutination soigneuse de coquilles d'autres organismes (diatomées) avec lesquelles elles partagent leur lieu de vie.

**Quant au zooplancton,** il renferme :

– **des copépodes,** minuscules crustacés, capables de sélectionner leur repas de manière très précise afin d'en améliorer l'apport énergétique. Certains d'entre eux ont été nommés « cyclops » à cause de leur œil unique qui les guide vers la lumière, là où pullule le plancton végétal.

– **des rotifères,** dotés de deux couronnes de cils qui entourent leur bouche et leur permettent de se nourrir des minuscules végétaux du phytoplancton. Ils profitent ainsi des valeurs nutritives exceptionnelles de ces derniers, avant de se faire manger, à leur tour, par des petits poissons.

**Copépode** *Cyclops.*

**Algue verte charophyte** *Staurastrum.*

**Extraits de l'exposition *Invisibles*, montrée aux Bains des Pâquis en mars-avril 2022.**
**Photographies : André Piuz**
**Montages photographiques : Cedric Marendaz**

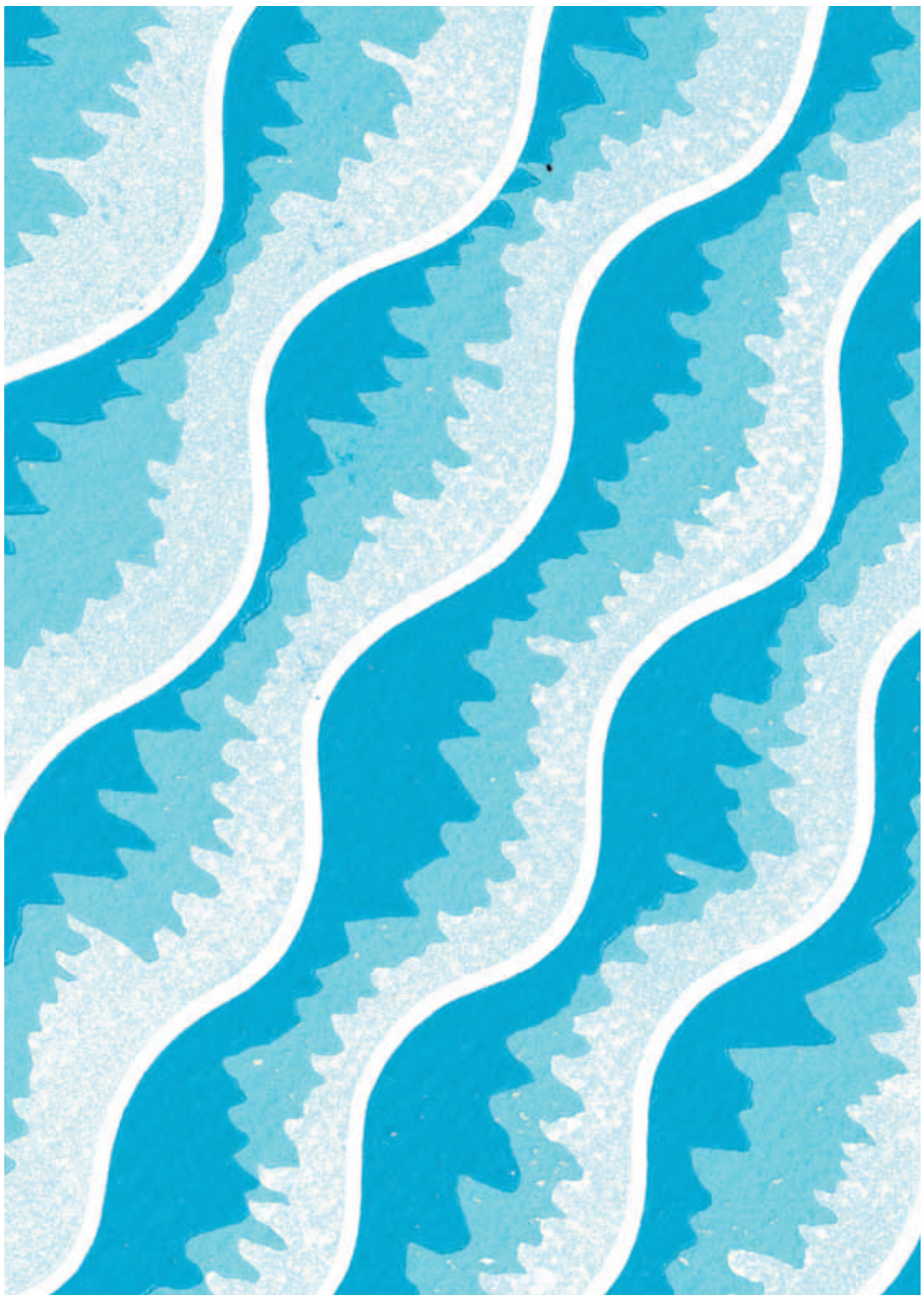
# Bruyantes eaux

Le goût du café encore en bouche, il sort du bistrot et s'engage parmi les piétons se disputant l'étroit trottoir ; quel calme soudain !

**ANTÓN DE MACEDO**

Seul le bourdonnement de Plainpalais lui arrive aux oreilles, un bruit de fond habituel, comme les avions pour un habitant du Grand-Saconnex – on fait avec (mon œil ouais). Le brouhaha du restaurant était devenu intolérable sans même qu'il s'en aperçoive. Croyant pouvoir se reposer du bruit passé, il s'arrête devant le feu rouge d'un passage piéton. Face à lui se trouve le boulevard du Pont-d'Arve. La circulation y est infernale. Ça pue, c'est bruyant et tout est bouché ; le trafic est à la ville ce que le rectum est au corps : essentiel, mais peu reluisant. Ça joue de la pédale et ça klaxonne. Le bruit est assourdissant. Ils accélèrent pour freiner juste derrière, tandis que les deux-roues s'enfilent dans les moindres interstices. Le bruit vient de toutes parts et l'agresse comme si on l'avait jeté nu sous la grêle. Il doit partir. Quitter cet endroit au plus vite – s'échapper. Il commence même à paniquer, étouffé par ce bruit, cette masse sonore informe qui lui donne l'impression de lui maintenir la tête sous l'eau – il a besoin d'air ! Les yeux rivés sur le feu de signalisation, il part au quart de tour dès l'apparition du bonhomme vert. Bousculant les gens, il s'élance à pleines jambes sur le passage clouté. Le boulevard du Pont-d'Arve derrière lui, il continue malgré tout sa course. Détalant sur la rue de Carouge, il se dirige en direction de la cité sarde. Le bruit est partout et l'oppresse ; le roulement du tramway, son gong annonçant départs et arrivées, d'autres voitures, encore des deux-roues, un type qui hurle, un bébé en pleurs, puis l'ambulance et sa sirène ; ses tympans saturent. Il ne court plus à vrai dire, il fuit, il s'échappe vers un lieu plus calme, un endroit de répit dans lequel il pourra peut-être recouvrer ses esprits.

Hors d'haleine, il atteint un chemin au bord de l'Arve. Un chemin menant au Bout-du-Monde – voilà ce dont il a besoin : le bout du monde, un endroit peinard, isolé. Entre forêt et rivière, il pourra enfin souffler. Penser. Ne plus se sentir molesté par la furie urbaine. Arrivé sur le chemin, il calme sa course ; c'est le printemps, remarque-t-il soudain honteux, si préoccupé par la frénésie de son quotidien qu'il en oublie d'observer l'évolution de la nature jour après jour ; une évolution autrement plus passionnante que ses histoires professionnelles et autres ragots du samedi soir, concède-t-il, touché par une étrange lucidité. Comme si le calme, allié à la



**Antón de Macedo, *Eaux bruyantes***, impression typographique en trois passages sur plaque perdue, 2022.
www.dousomssine.ch · www.collectifaristide.ch

végétation en pleine éclosion, lui avait dépoussiéré les méninges.

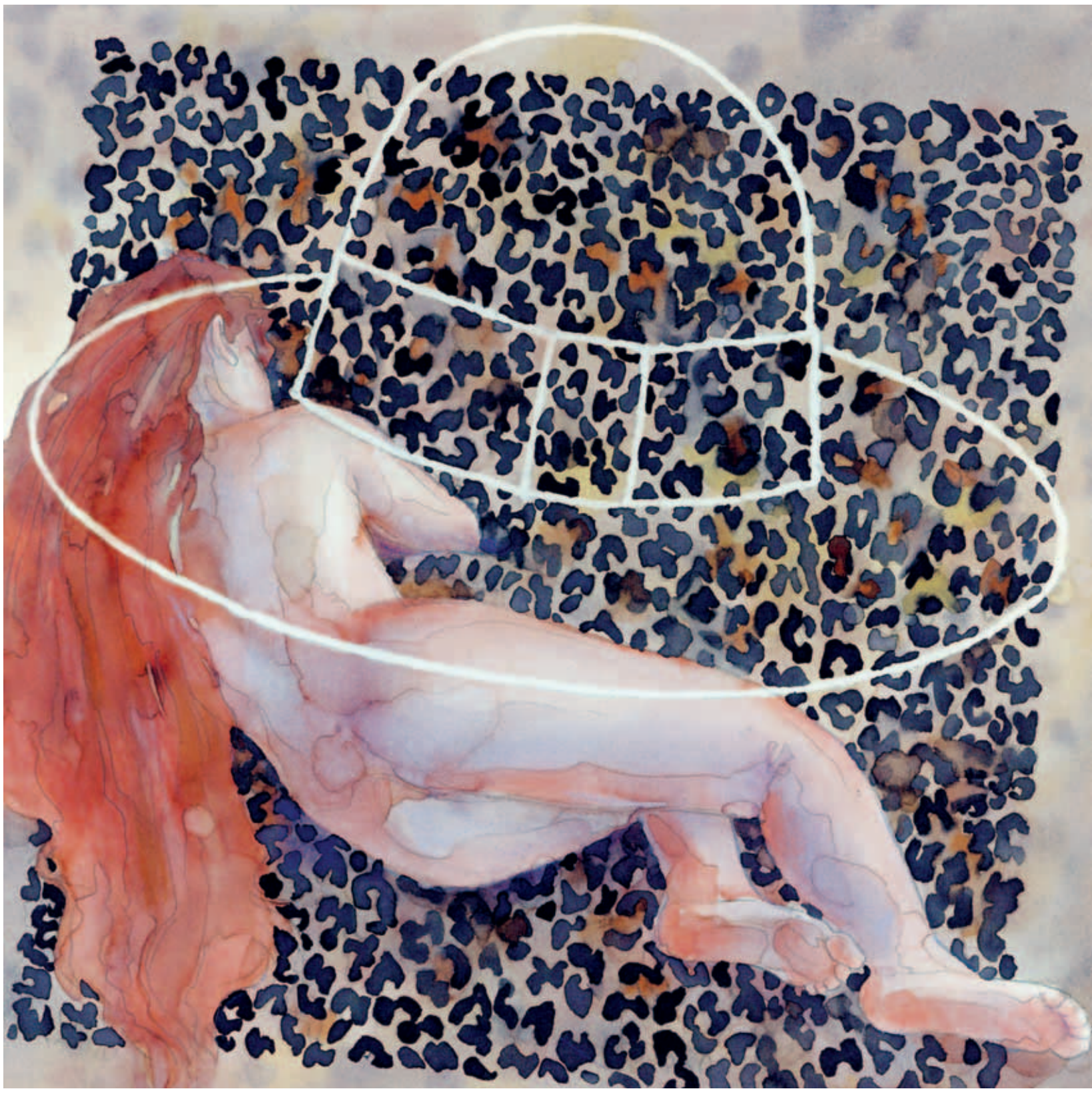
L'esprit absent, il observe la rivière. Gonflée par la fonte des neiges, l'Arve a un ton caramel. Elle défile à toute vitesse dans un agréable glougloutement. Cette agitation des flots dénuée de pollution sonore le fascine et le réconforte dans ce déséquilibre propre à la vie, ce déséquilibre source de mouvement dans la recherche d'une stabilité satisfaisante. Les fluides glissent, légers, contrastant avec cette masse imposante de liquide, une masse potentiellement dangereuse, dévastatrice. Soudain un bruit se fait entendre. Un bruit sourd. Un grondement, pour être plus précis. À l'instant même où il le perçoit, son corps se braque, meurtri par des stigmates récents laissés par la circulation. Mais la curiosité l'emporte, il doit aller voir. Découvrir l'origine de ce bruit. Peu de foulées lui sont d'ailleurs nécessaires pour résoudre l'énigme. Il s'agit d'une barrière de rochers formant un léger rapide. Connaissant évidemment ce phénomène, il n'en demeure pas moins subjugué par le bruit qui en émerge ; un bruit toujours plus fort, plus sourd, un bruit blanc recouvrant tous les sons alentour. Une curieuse attraction s'exerce sur lui et l'attire en direction de la source sonore. Ses oreilles, son être sensible s'y refuse, englouti une nouvelle fois par un bruit oppressant ; mais son être intérieur, un être dont il ne connaît que très vaguement les contours, sorte de voyageur stellaire antédiluvien, cet être, lui, l'y mène plein de conviction.

Devant les rapides, le tumulte est à son comble et il doit se retenir de plaquer ses mains sur ses oreilles ; pourquoi s'obstine-t-il à demeurer ici, planté devant cette section de rivière si bruyante ? Car un chamboulement s'opère. À l'intérieur. Une transformation s'effectue, là, en dedans, dans un lieu où aucun scalpel n'a accès ; personne en fait n'y a accès, de quelque manière que ce soit, si ce n'est nous-mêmes malgré notre ignorance ou notre désintérêt pour la chose. Une réaction en chaîne. Car il observe – la rivière. Ces eaux freinées par les rochers. Les voies empruntées par toutes ces particules d'eau. Désordonnées et pourtant diablement efficaces. Les eaux rugissent au-dessus des pierres, deviennent blanches, formant une légère aura nébuleuse de liquide pulvérisé par le choc, puis elles plongent ; et replongent et ne s'arrêtent jamais. L'eau avale l'eau. Des images surgissent, subliminales, à l'opposé des formes apparaissant avec douceur dans les nuages. Là ce sont des flashs, dans le bruit, la vitesse, se répétant toujours semblables sans être vraiment identiques. Puis sans prévenir, le bruit soudain n'écharpe plus ses oreilles. Il ne l'entend même plus à vrai dire ; il est dans le bruit, il fait corps avec lui, comme dans le ventre de sa mère. Hypnotisé, il redevient enfin lui-même, lesté de toutes les tensions précédentes. Il respire. Il avait oublié ça : qu'il respirait ! C'est con, mais ça fait un bien fou de le remarquer. De s'arrêter quelques instants sur les allers-retours de sa cage thoracique. Eh merde ! Être là, béat, regarder une rivière en écoutant sa respiration tout en oubliant l'abstraction du monde. Les bourgeons éclosent bon sang, il n'aimerait pas en manquer une miette – qui sait combien de temps nous pourrons encore profiter de ça ?

# Murmures de la chair

Qu'est-ce qui distingue les craintes que nous éprouvons en présence des éléments dans lesquels nous vivons et par lesquels nous sommes symboliquement constitués : signes d'eau, de feu, d'air et de terre ?

SERGE ARNAULD



DESSIN GUY MÉRAT

La peur de l'eau ne se différencie pas, au premier abord, des peurs que les autres éléments provoquent en nous. La peur est liée en effet à un attrait, à l'inconnue que cette attraction livre et voile à la fois. En ce sens, cette appréhension (au double sens du mot) peut être comparée à une pulsion d'amour volontaire et à la perception incertaine d'être aimé. Cette attirance est donc tout à fait comparable à la fascination qu'exercent sur nos regards les flammes de la cheminée en même temps qu'elles évoquent le danger du feu ; comparable au plaisir de l'amateur de deltaplane qui ne peut s'empêcher de penser en plein ciel au mouvement qui pourra le déporter et qui provoquera sa chute ; comparable sous le même angle aux passions dont les vulcanologues et les spéléologues sont animés, tandis qu'il verront peut-être devant eux la bouche accueillante de la terre se refermer tout à coup derrière eux.

La peur de l'eau est-elle plus prégnante parce que nous sommes des porteurs d'eau intérieurs, tant ce qui nous constitue est principalement liquide ? Est-ce que la peur est liée à ce « ce quelque chose d'inquiétant » que nous ne savons voir en nous-mêmes et que nous pouvons connaître à l'extérieur de nous-mêmes ? L'imprévisible désordre que la maladie révélerait en nous et sa représentation symbolique pressentie, puis perçue à la vue de l'eau lorsque nous nous approchons de cet élément en vue d'y pénétrer ou de se désaltérer.

La peur de l'eau aurait-elle ceci de particulier : apparemment dominée, elle ne cesse d'agir en nous pour « nous éduquer de l'intérieur ». Pourquoi ? Peut-être parce que cette peur garde le souvenir des bruits et des sensations du fœtus vivant dans un monde liquide, un être en devenir dont l'extériorité est également un environnement principalement aqueux, le corps de la mère.

Celui qui ignore la natation pourra être rebuté par des algues urticantes, craindra l'approche de petits poissons qui le frôleront, redoutera de s'aventurer au loin, inquiet d'un retour périlleux. Voilà ce que cet individu pensera, debout au bord de l'eau. Et qui sait nager pratiquera un petit jeu mesuré avec la mort, avec sa probabilité. Nous en avons tous fait l'expérience : la vague imprévue qui nous retourne et nous désoriente ; cette joie de jouer avec et dans les grands rouleaux qui disparaissent aussitôt qu'ils atteindront le rivage ; cette anxiété d'être entraîné au loin lorsque l'on est aspiré par la baïne, cette ruse aquatique tentatrice, tel un sourire fatal d'une *Lorelei* océanique qui nous prend et ne nous ramènera pas d'où nous venons.

Sortir d'un ventre, entrer dans l'eau : naître et flotter, une aventure connue… à vivre et à revivre.

Je me suis intéressé autrefois aux écrits d'un philosophe français resté dans l'obscurité et porté à la lumière par Charles Renouvier : Jules Lequier (1814-1862). Il vivait si intensément la tension entre la volonté souveraine de Dieu et le libre arbitre sans limite de l'homme qu'il alla en faire l'épreuve et se livra aux flots vers Saint-Brieuc. Il mit ainsi fin à ses jours. C'est le récit colporté et que nul ne peut tenir pour conforme à la vérité ; toutefois, il suffit de comparer la seule réalité d'un tel récit à la profondeur d'esprit du philosophe pour admettre une telle manière de vouloir disparaître *sur terre* et apparaître *au ciel* à la fois. Le sceptique Pyrrhon, dans une perspective semblable, aurait conseillé à un quidam en train de périr en mer : « Laisse-toi couler, cela vaut mieux pour toi ! » Légende de l'Antiquité, preuve apportée après coup pour caractériser un courant de pensée… Peu importe ! La peur de l'eau est alors bien plus puissante qu'un petit jeu avec la mort. C'est un rendez-vous unique avec soi-même, la rencontre la plus exigeante, le point le plus extrême, là où se conjuguent l'absence de raison de vivre et la volonté d'exalter la force de vie dont nous sommes dotés par un pouvoir suprême. Ce n'est plus la peur de *sa* mort en son inépuisable « non-explication » mais le goût de *la* mort que la vie renferme et cultive au cœur du mortel. Ainsi se conçoit et se justifie ce suicide en mer, le retournement de la peur en un courage, appelé à devenir un dépassement allant à la source de l'inconnue fondatrice. D'où s'explique assurément l'admiration des stoïciens pour la mort volontaire d'Hercule au bûcher sur le mont Oeta.

Délaissons la mer et gagnons les eaux sur terre. L'eau courante, l'eau stagnante, tout phénomène extérieur agissant sur l'imagination pourra susciter une anxiété, la mare comme le torrent, les peintres l'ont montré[1]. Les psychologues l'ont démontré : Freud, dans sa *Première leçon sur la psychanalyse*, rapporte le cas d'une malade qui, sous hypnose, avait raconté avoir vu le chien de sa gouvernante boire dans un verre. Elle n'aimait ni la femme ni son animal. Le praticien cite un exemple de la peur de l'eau en ces mots : « Il y avait eu, cet été-là, une période de très grande chaleur, et la malade avait beaucoup souffert de la soif, car, sans pouvoir en donner la raison, il lui avait été brusquement impossible de boire. Elle pouvait saisir le verre d'eau, mais aussitôt qu'il touchait ses lèvres, elle le repoussait comme une hydrophobe. » (…) Puis, « la malade but une grande quantité d'eau et se réveilla de l'hypnose, le verre aux lèvres. Le trouble avait disparu pour toujours. »[2]

L'une des peurs les plus saisissantes et les plus dissimulées est associée sans doute aux eaux intestines que nous secrétons. Non point seulement la peur de faire pipi au lit ou dans sa culotte, non point celle de fondre en larmes en public, ou celle, suscitée par l'annonce de douleurs que la perte des eaux va produire sur la femme enceinte. Le flux féminin dû aux glandes de Skène se cache délicieusement – en spiritualisant le plaisir qu'il procure – dans les paroles d'une chanson sage que tout le monde a chantée dès l'école enfantine : « À la claire fontaine / M'en allant promener / J'ai trouvé l'eau si belle / Que je m'y suis baignée. / Il y a longtemps que je t'aime, / Jamais je ne t'oublierai. » Il n'est pas interdit de penser que cette claire fontaine et cet amour – qui n'a ni début ni fin – rendent hommage à l'écoulement féminin du contentement sexuel, comme l'ont manifesté, par d'autres paroles, les airs à double sens chantés à la Renaissance, selon un appui musical tant sacré que profane, appelé par le clergé à ne plus être confondu.

Dans le même registre de raffinement sensible, à l'instant où s'abandonne une âme romanesque, est tirée par Anaïs Nin une observation de contrastes[3]. Il s'agit de la rencontre rêvée par une amoureuse impatiente, exposée aux affres d'un baiser insalivé. « Et ces hantises qui la paralysaient, cette peur de l'amour, peur des relations trop intimes (blessures qu'inflige l'intimité), de l'envahissement. Son trac et sa tension devant l'amour… Son premier baiser qui devait l'enivrer, la faire fondre, la transporter au paradis, l'unique paradis sur terre… elle avait eu si peur de ce premier baiser, qu'au moment du miracle, la panique et l'énervement avaient fait monter de son ventre au modelé si délicat de sombres grondements, comme ceux d'un volcan qui s'éveille après un long sommeil. »

Où se retouvent la terre qui fume et les lèvres humides.

Quand la demoiselle est en chute libre.

[1] Serge Arnauld, « De l'Amour au Mékong » : à propos de l'*Ophelia* de John Everett Millais (vers 1851), *Journal des Bains* n° 15.

[2] Sigmund Freud, *Cinq leçons sur la psychanalyse*, Petite Bibliothèque Payot, 2020, pp. 34-35.

[3] Anaïs Nin, *Un hiver d'artifice*, Des femmes, 1976, p. 6.

AMÉLIE STROBINO www.ameliestrobino.ch

JOURNAL DES BAINS
numéro 27 · été 2022

Photographie Eden Levi Am

# Ceux de la balle

Le cirque est un monde au millimètre. Minutieux, parcimonieux, têtu je l'étais aussi. Depuis le temps que, la faim au ventre, je suivais la caravane, les forains finiraient bien par s'apercevoir de ma présence. Je dormais sous les roulottes. Je rendais des services. Un chien savant à nœud pap me prit en amitié et m'abandonna un bout de sa niche. Un nain, rayon garçonnets, voulut bien me prêter des fringues et faire mon éducation. Il me trouvait doué. Naguère, à l'école, j'étais bon à la gymnastique. Cela dit sans forfanterie. Et je peux jouer de l'accordéon.

JEAN-LUC BABEL

Sur la route des cigognes, la caravane arrive un soir en pays inconnu. À la frontière, le directeur du cirque juge le moment propice et ordonne de recenser la troupe, les bêtes et le matériel. Grand nettoyage. Chacun s'active. Le bourgmestre, homme affable, heureux de voir se dissiper la grisaille des jours, nous loge provisoirement dans la maison de ville. Nous disposons de plusieurs locaux. Le nain me fait signe de rester à l'écart, de me taire et d'ouvrir les yeux.

Il saisit une chaise à bras-le-corps et la déplace. On le sait grandiloquent. Je pense qu'il va monter dessus (debout s'entend). Non, il l'incline pour caler la porte qui n'a pas de loquet, puis, un index barrant sa bouche, il s'approche.

Je consens à m'asseoir sur le plancher, le dos contre le mur. Marque de déférence. Chacun doit y mettre du sien. Le nain n'a pas de cravate et le bouton de son col a sauté. Son visage est celui d'un vieil enfant, s'il existe des enfants vieux autrement que par extrapolation.

Il se raconte.

Des errants l'ont kidnappé devant l'épicerie du village comme sa nounou avait amarré le landau à l'anneau réservé aux chiens. Ils l'ont vendu à un cirque ambulant. « Combien est-ce que je vaux, à ton avis ? » Le petit homme m'ennuie, de plus, il ment mal. Nous sommes en plein mélo. L'hercule est un peu là (deux mètres quarante). D'un coup d'épaule il casse la porte.

« Il est temps d'aller souper » dit-il en épinglant le nain entre deux doigts. Il le soulève comme une plume. Il n'a pas un regard pour moi à qui pourtant ces mots semblent s'adresser car le nain, lui, est brutalement sommé de retourner à la sciure.

Me voici dans les rues. Au doigt mouillé la girouette.

J'hésite entre le temple, le musée régional, l'allée aux stèles, ou stelles, sous les tilleuls. La nuit ne me laissa pas le choix. Ce fut l'auberge.

*

L'alcool, s'il est bon pour éclaircir les gorges, dalle pour dalle est bon pour récurer les sols. Le bois dont est faite la grande table réclame, plus gras et sucré, le rhum qui nourrira chacune de ses veines – et c'est de bon cœur, parce que la table commune, brune et rouge est un radeau en perdition. L'aubergiste chassa les pochetrons d'un revers de manche. Il m'apporta un plat, je devrais dire palette, de volailles multicolores. Les plumes, séparées de l'animal, avaient été remises en place – pour l'œil.

Il me prenait pour ce que j'étais : l'arrivé de la onzième heure, l'étranger qu'on choie par superstition. Il ajouta le pain et le vin rouge. Autour de moi les tables restaient couvertes de reliefs du souper. Des mégots de cigarettes étaient plantés dans la purée.

Je fis le tour de la maison pour prendre l'air. C'est une belle et forte maison, douze fenêtres en façade.

*

Il ne faut pas déplacer trop l'objet trouvé, au cas où son légitime propriétaire ferait demi-tour. Ces souliers m'allaient mais je n'osais pas mettre un pied devant l'autre. Je remarquai que les empeignes avaient été mordillées par de petites dents et assouplies, au détriment de l'élégance. Sans doute fallait-il y voir la raison de l'abandon de ces chaussures devant l'auberge. Un client mécontent les avait jetées, sans colère excessive, sous la fenêtre de sa chambre. On pardonne tout aux chiens, petits. Ils mordent sans faire mal. Aux petits on passe tout. J'adoptai ces souliers. Le groom me donna une veste à brandebourgs qu'il ne mettait plus, il avait pris du poids. On me dénicha une casquette rigide, non sans me faire remarquer que j'avais une grosse tête.

On me colle à la billetterie. C'est une grande confiance qu'on me fait, en attendant mieux. Par le rideau entrouvert je peux apercevoir la piste ronde et blonde.

Patience.

Un jour on me permettra d'entrer. On me le promet de mois en mois. Je suis plein d'avenir. J'ai une vraie bille de clown, à en croire le directeur. Les autres se marrent. Je ris avec eux.

La caravane va.

Il y a des lieux écartés appelés Paradies, Paradiso, Le Paradis – anciens dépotoirs à lépreux en partance vers le Ciel. En été les mobilhomes stationnent en ces endroits jugés idylliques par les aoûtiens en chemise à fleurs.

L'amazone s'est montrée très gentille avec moi, dans ses hautes bottes à revers.

Elle n'est pas heureuse. Elle se rêvait fiancée de pirate mais la vie en a décidé autrement. Elle se pousse sur la banquette pour me faire une place. Nous buvons différentes espèces d'herbes. Elle aime les enfants et les animaux, le soleil et la pluie, à condition qu'ils restent dehors.

« Range ta roulotte, le monde est petit », me dit-elle pour me rappeler à l'ordre.

Le nain est entré. Il tient un sac. Il nous propose une omelette. Il a acheté une bonne bouteille. Ce matin, à la ménagerie, la tigresse a eu un petit. Le directeur est en joie, il tient son alibi : la Nature a enfin compris que bouder n'avance à rien. On peut naître en captivité. Il faut fêter ça.

L'omelette est délicieusement baveuse.

– Tu ne manges pas, dit le nain à l'amazone.

– Je n'aime pas les œufs, dit l'amazone.

– L'omelette c'est pas des œufs, dit le nain. Tu ne m'aimes plus.

– Il y a amour et amour, dit l'amazone en allumant un cigarillo.

– La prochaine fois je te ferai souffrir, dit le nain.

– Je me réjouis déjà, dit l'amazone.

En hiver il n'y a personne que nous. J'ai adopté tous les langages, les us, toutes les superstitions de ce monde d'acrobates, de dresseuses, de toutous bichonnés, d'avaleurs de baïonnettes et de cracheurs de flammes.

On m'a confié la comptabilité. Je tiens le Livre.

Le soir je garde un bol de soupe au chaud pour le retour du nain, j'éteins ensuite sur la plateforme de la roulotte. Je sortirai la poubelle juste avant le coq, à cause des chiens errants. Tout autour, l'herbe est écrasée, salie, anéantie par les flaques de mazout.

J'ai la télévision. Je regarde le sport. Aux paralympiques je vois que de souples minces lames de métal vous métamorphosent un cul-de-jatte en sauterelle. Les membres fantômes suivent, dociles.

Je me couche tôt. Il faut dormir. Demain je dresse le bilan de toute une année. Le mot exact est exercice.

C'est long et fastidieux. Jusqu'à mon avancement.

# Cinq mois dans les glaces !

## Carnet de bord de l'expédition polaire – 3e épisode : février-juin 2022

CÉDRIC LEGENDRE

De février à juin 2022, le *Mauritius*, goélette en acier de 30 mètres battant pavillon suisse, a passé son premier hiver prisonnier des glaces au-dessus du 60e parallèle Nord. Retour sur une première expérience hivernale au Groenland pas comme les autres.

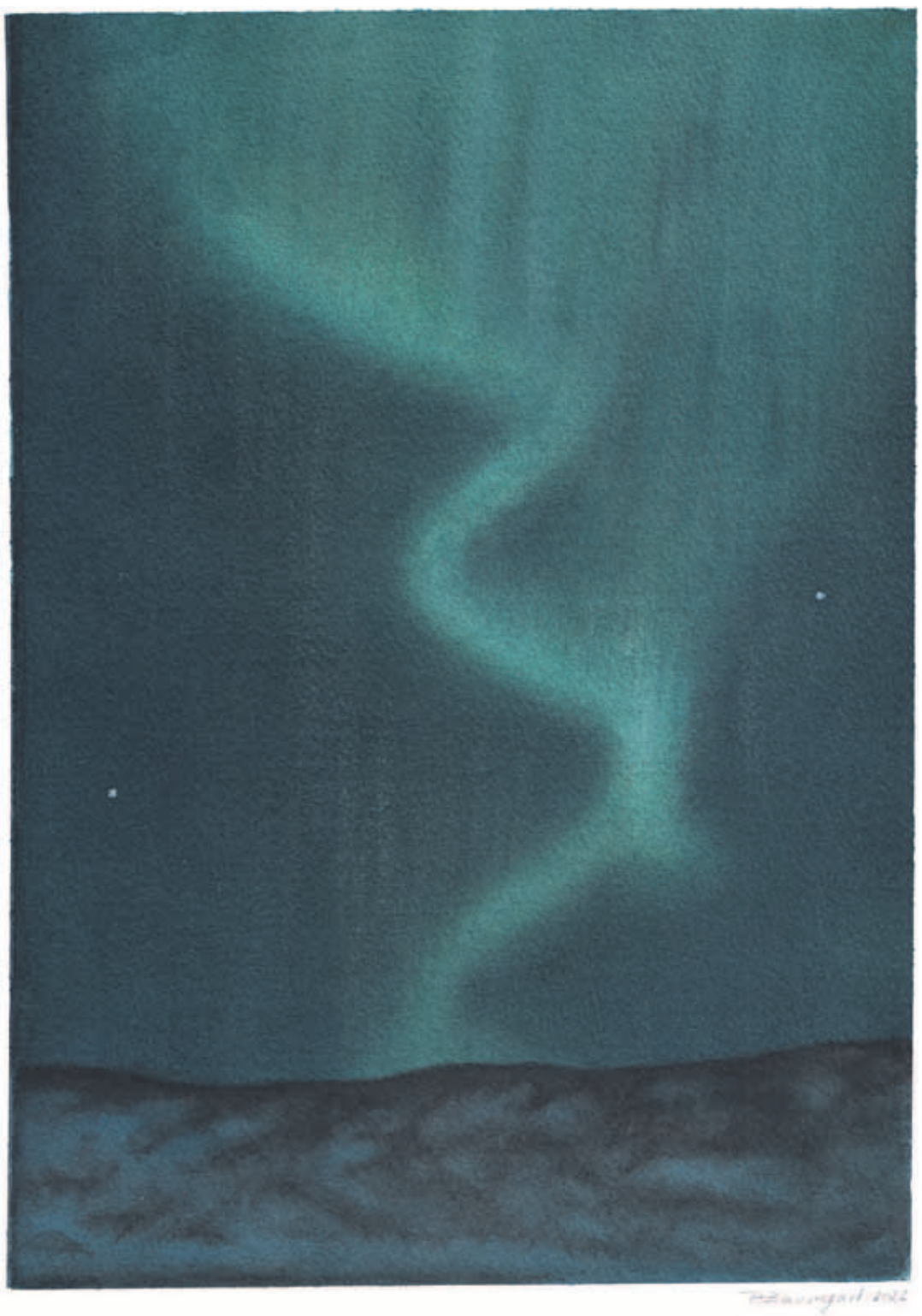
Plongé dans la pénombre de la nuit polaire, l'équipage, réduit à deux personnes, commence cette nouvelle année avec un manque en sérotonine. Seul le ballet des aurores boréales vient animer le ciel étoilé de Qeqertarsuaq.

L'embâcle, ou prise du bateau dans les glaces pour les moins initiés d'entre nous, tarde à venir. C'est pourtant un passage clé délicat. Les mouvements de glace peuvent faire décrocher l'ancre à tout moment, avec le risque que le voilier dérive dangereusement près des côtes. Il aura fallu attendre, quel paradoxe, le retour des rayons du soleil de février pour pouvoir fouler la banquise. Qui pouvait alors prévoir qu'un mois plus tard la baie de Disko serait entièrement gelée, événement rarissime, preuve des dérèglements climatiques que connaît l'Arctique ? À bord du *Mauritius*, les appareils scientifiques du programme « Arctic Change » enregistrent une montée significative des valeurs de $CH_4$ (méthane) parallèlement aux chutes de température. Des données particulièrement intéressantes pour le Dr Daniel McGinnis de l'Université de Genève et son équipe.

Intrigués par la présence d'un voilier suisse dans la baie, les Inuits commencent à tisser des liens avec les occupants du bateau. Les *kaffemik* – tradition groenlandaise qui consiste à inviter tout le monde chez soi pour fêter un heureux événement – s'enchaînent : concerts au café du coin, courses de chiens de traîneaux… tout un monde s'ouvre sur les traditions de cette petite communauté groenlandaise. L'un des projets inédits menés cette année est la venue de l'artiste genevois Pierre Baumgart pour dispenser des ateliers de dessin aux plus jeunes. Mais laissons-le user de sa plume pour raconter son expérience.

En ce début juin, le voilier *Mauritius* vient tout juste de retrouver les eaux libres et la compagnie des géants de glace. La navigation reprend jusqu'au retour inéluctable de la banquise.

# Mon séjour à Qeqertarsuaq



DESSINS PIERRE BAUMGART

PIERRE BAUMGART

Dans un vacarme assourdissant à peine atténué par le port du casque que m'a tendu le pilote, je me suis envolé pour le village de Qeqertarsuaq sur l'île de Disko, dernière étape de ce long voyage pour le Groenland. Lors de ce baptême en hélicoptère au-dessus de la banquise, je suis resté rivé à mon hublot, admirant les motifs géométriques que les courants et les vents ont sculpté sur la glace, encore persistante en ces derniers jours de mars. La féérie n'a duré que peu de temps car déjà nous nous posions dans des tourbillons de neige soufflée par les pales du rotor. Après avoir traversé le village aux maisons colorées, j'ai découvert notre somptueux voilier pris dans les glaces du port.

L'environnement m'a pourtant paru familier. La glace, les roches et les montagnes enneigées que j'apercevais à l'horizon m'évoquaient étrangement des paysages alpins connus. C'était d'ailleurs un peu la raison de ma présence ici : j'ai apporté avec moi un projet pédagogique visant à tisser un lien entre l'école de ce village inuit et celle d'une commune montagnarde de Suisse, en insistant sur les nombreuses ressemblances géographiques, floristiques ou faunistiques de ces deux régions éloignées.

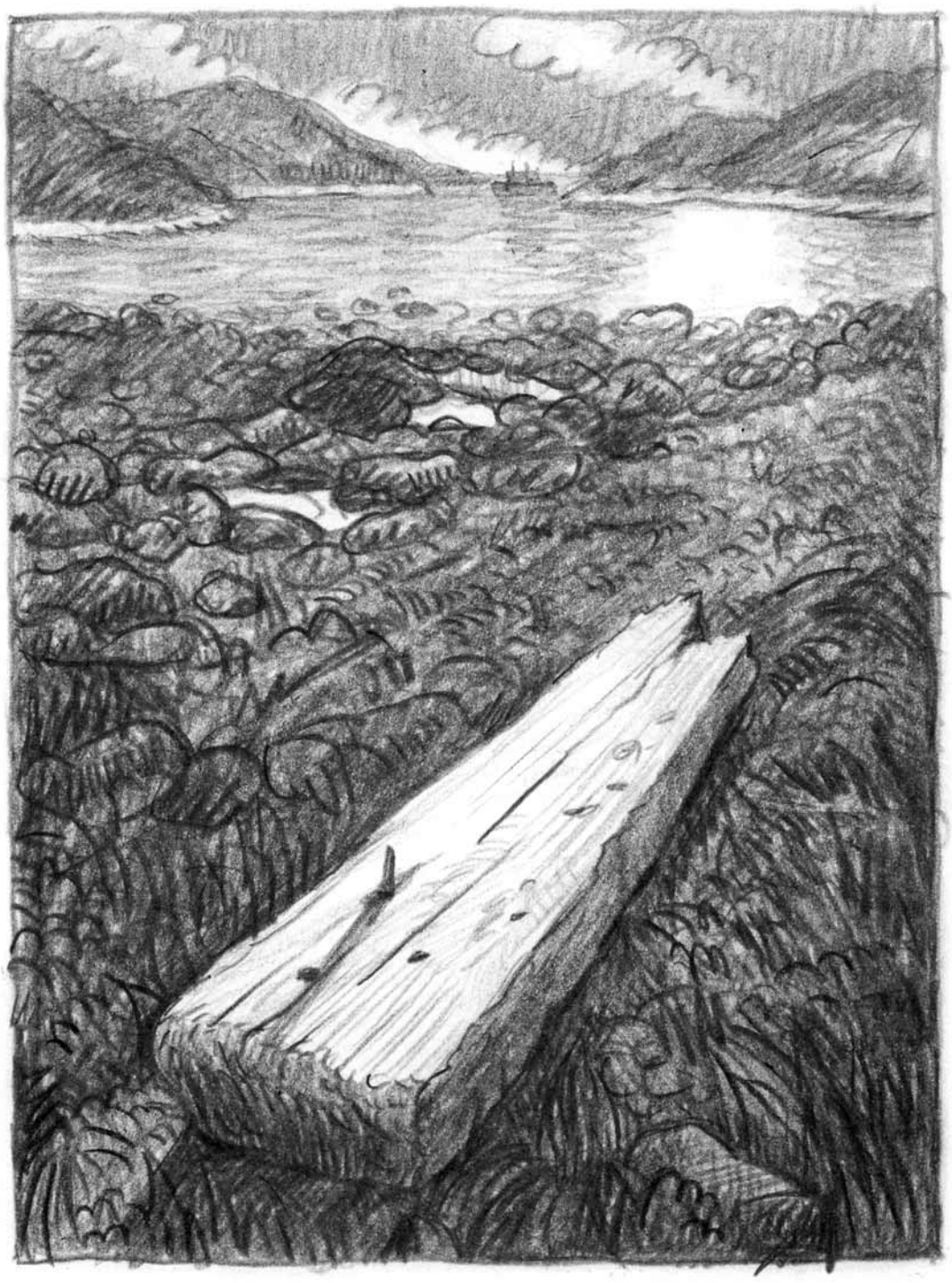
J'ai eu l'occasion de rencontrer des enfants lors de plusieurs interventions à l'école, ainsi qu'au Blue Café, le lieu culturel et identitaire du village. À l'aide de mes dessins et grâce au concours d'une mère d'élève parlant anglais, je leur ai raconté notre expédition arctique, leur ai parlé de la Suisse et des Alpes, tout en privilégiant une démarche créative par le biais du dessin d'observation qui est, à mes yeux, un fabuleux outil de connaissance et d'émerveillement. Tout en dessinant avec eux, je leur ai posé des questions sur leur manière de vivre, sur leur école, leurs préférences alimentaires ou ce qu'ils aimeraient faire plus tard. J'ai consigné ces précieuses informations que je transmettrai un jour à des élèves Suisses.

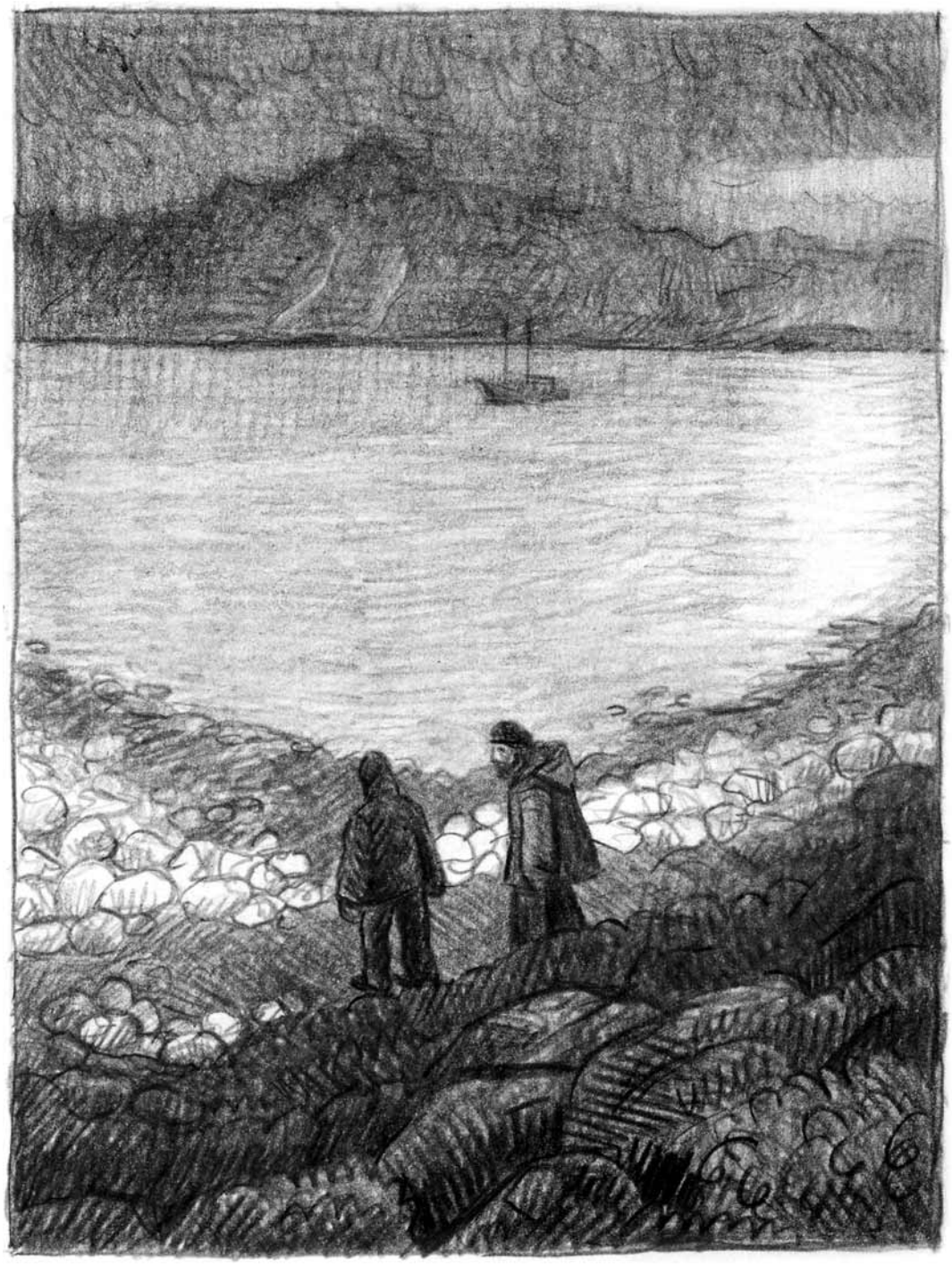
Comme ces rencontres avaient lieu les après-midis, j'ai profité d'aller me promener tous les matins près de la banquise, aux confins du village. Dans ce paysage figé par le froid, j'ai observé et dessiné les baleines du Groenland qui viennent respirer dans les rares zones libres de glace. J'ai éveillé la curiosité des chasseurs qui viennent ici, dès l'aube, pour guetter les narvals et pu avoir quelques échanges très enrichissants avec eux sans toutefois, à mon grand dam, partager de langue commune.

À la faveur de circonstances particulières ou moyennant du temps, on arrive à créer de bons contacts avec les locaux. Ainsi, j'ai eu la grande chance d'être invité un jour à faire une virée en traîneau ! La promenade a duré plusieurs heures et m'a permis de m'éloigner du village, dans les montagnes. Nous ne pouvions pas vraiment discuter avec mon « *musher* » qui ne parle que le kalaallisut. Des sourires entendus nous ont suffi et je crois qu'il a apprécié que je dessine ses chiens depuis le traîneau, alors que nous glissions sur la neige. En rentrant au village, un ours blanc, maigre et affamé, qui convoitait sans doute les restes de phoques abandonnés sur la glace, a été poursuivi et abattu par des chasseurs. Je l'ai dessiné, gisant au pied d'une foule de villageois en liesse.

Parmi les moment forts de ce séjour, j'évoquerais encore ce concert au Blue Café le samedi soir, avec de surprenants rock et reggae groenlandais ! Puis la surprise, en quittant les lieux aux petites heures pour rejoindre le bateau, de se trouver sous les voiles ondulantes d'une aurore boréale dans la nuit polaire…

Après avoir passé une dizaine de jours dans ce lieu à la fois exotique et familier, le moment du retour est arrivé beaucoup trop tôt et me voilà déjà débarqué à l'aéroport de Genève par une chaude journée de printemps, habillé comme un Inuit !





DESSINS FRÉDÉRIC BOTT

# Loin du quai

Dans le ronflement du moteur, os et cartilages se mettent en branle. Les amarres claquent et nos liens terriens se détendent.

PROSPER THON

L'ombilic qui tenait les tonnes d'acier du *Mauritius* effleure l'eau quelques secondes. Son gros ventre se bidonne. Le voilà lâché. Horizon blême et galvanisé. Il y a sur le quai quelques petites figurines de plomb, et la mosaïque des vitres du grand opéra qui reflètent la mer comme une tôle ondulée.

À peine sommes-nous sortis du goulet que la pluie nous mitraille de ses petites perles froides. Des aiguilles d'argent. De la limaille de fer. Nous serons onze petits marins à l'épreuve de la rouille.

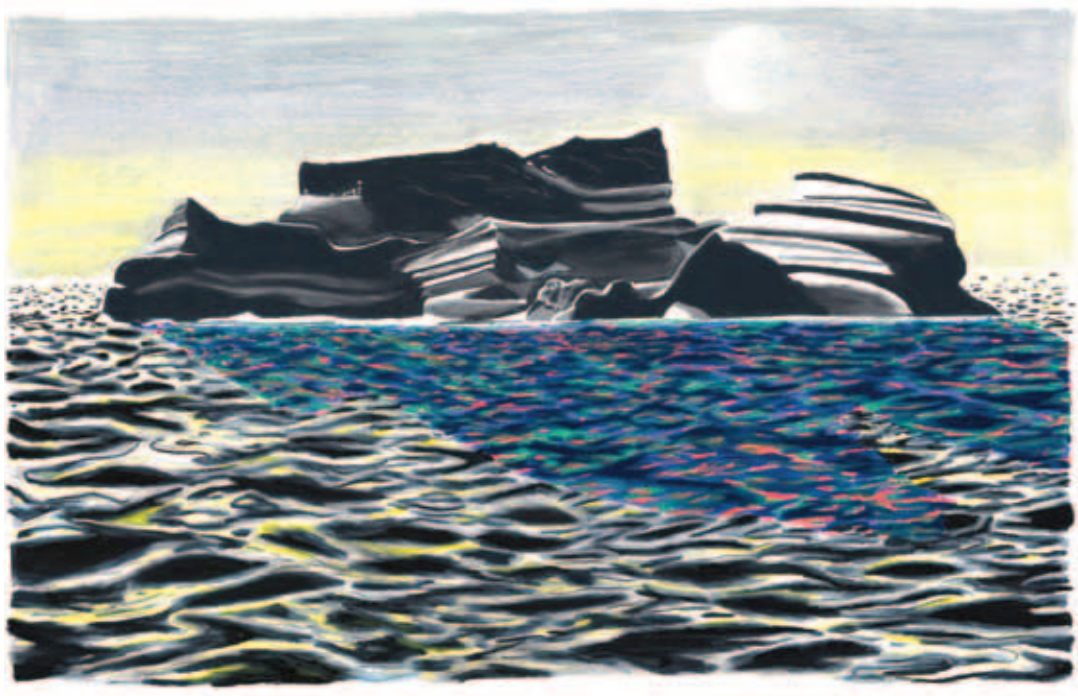
Le moteur s'est endormi. Le *Mauritius* a enfilé son costume. Il gonfle son manteau et déboule sur les flots. Il nous a pris sur son épaule. Il nous fait voir du pays, en longeant les côtes, lascivement.

C'est la saison où les fins cheveux blancs des glaciers poussent sur le bord des falaises et s'agitent comme des mèches dans le chemin tortueux des rochers. Quand la pente est trop raide ils se jettent en gerbe dans la mer.

Les oiseaux s'emboucanent et piaulent. Ils sont tous venus se masser dans le fond du fjord. C'est là que nous avons mouillé, nous aussi. Il y a de l'agitation, c'est l'alerte. Et pas seulement car nous allons mettre nos lignes de pêche à l'eau. Il y a de l'électricité dans l'air, comme une pression qui s'installe. La nuit sera cruelle pour certains, qui ne verront pas le matin. Les plus téméraires tentent de prendre des forces en se disputant les entrailles des cabillauds que nous avons déjà remontés sur le pont et que nous avons vidés.

Pendant cette tâche les motifs circulaires difformes qui se révèlent sur leurs peaux m'hypnotisent. J'y cherche le décodage des isoplèthes d'une carte mystérieuse.

Le chemin que l'on prend
C'est le chemin que l'on emprunte
Le temps lui, ne se rend
Et l'empreinte défunte…
Longue attente longs couteaux
Lacèrent le fil de l'eau
Infiniment



DESSIN JESSICA DECORVET

**Pacifique fêtera ses 20 ans fin août aux Bains. Table ronde avec les artistes de *Sillages*, poésie sonore, *live painting*, musique, projection de films et séance de dédicaces.**

**Vingt ans de rêves, de projets, de rencontres, de partages, d'aventures et de découvertes portés par une communauté extraordinaire. Pour soutenir Pacifique, n'hésitez pas à visiter son site www.pacifique.ch et à faire un don.**

## *Sillages* 2 en vue

**La publication annuelle poétique et dessinée qui retrace les expéditions de Pacifique revient! Un volume de 144 pages avec des images de Matthieu Berthod, Frédéric Bott, Jessica Decorvet, Ambroise Héritier, Katharina Kreil et Emmanuel Mottu, des textes de Guillaume Magnenat (alias Prosper Thon), Victor M. Sarto, Christine Pfammatter et Sandrine Pierrefeu.**

**Vernissage, expositions et dédicaces:**
**jeudi 29 septembre 2022**
**Librairie Papiers Gras, Genève**

## *Fleur de passion*

**L'année 2021 devait être celle de l'aboutissement pour Pacifique: les deux voiliers étaient engagés dans leurs expéditions océanographiques respectives. Le *Mauritius* avait pris le chemin de l'Arctique, *Fleur de passion* celui de la mer Rouge pour une expédition consacrée à l'étude des coraux. C'était sans compter l'incident du 21 juillet 2021. À 4h30 du matin, le ketch aurique suisse de 30 m, transporté par une vague, est venu se déposer sur un récif corallien. Par chance, aucune personne n'a été blessée à bord.**

**Ce tragique événement a non seulement immobilisé le voilier une partie de l'année mais a également mis en péril le programme «Jeunes en mer». Il était prévu d'embarquer plusieurs jeunes en rupture durant le dernier trimestre 2021. L'équipe opérationnelle basée à Genève s'est mobilisée pour trouver un voilier de substitution afin d'assurer le programme pour la fin de l'année. Après de multiples péripéties, *Fleur de passion* est arrivé à Portimão au Portugal le 31 décembre 2021 pour un chantier de restauration et une énième renaissance.**

Caves Ouvertes, c'est samedi!
De nombreux domaines vous accueillent tous les samedis dans leur cave pour un moment unique de partage.
Marc Ramu
Clos des Pins, Dardagny
Liste et horaires des caves sur www.geneveterroir.ch
SWISS WINE | SANS HÉSITER
GENÈVE
Suisse. Naturellement.
À consommer avec modération
© Photo : Richard Martinez
BURNLUNIC

DESSIN JEHAN KHODEL

# Le temps s'écoule plus mollement sous l'eau

*La découverte scientifique ne peut pas être meilleure que le sexe, mais la satisfaction dure plus longtemps.* Stephen Hawking (1942-2018)

MICHEL-FÉLIX DE VIDAS

Peu avant Pâques 1900, deux caïques de pêcheurs d'éponges grecs en route vers l'Afrique du Nord font escale en mer Égée. Ils s'abritent d'une tempête sur la côte nord-est de l'île d'Anticythère. Profitant d'une accalmie, l'un des plongeurs remonte à la surface et raconte qu'il a vu des hommes nus et des chevaux : il vient de découvrir par hasard l'épave d'un navire de charge romain, gisant à plus de 45 mètres de fond. Les pêcheurs ne modifient pas leurs plans pour autant et ce n'est qu'à leur retour, à l'automne, qu'ils avertissent les autorités grecques. Les opérations de renflouement de l'épave durent jusqu'en septembre 1901. Le 17 mai 1902, l'archéologue grec Valérios Stáis remarque qu'un fragment rapporté du site d'Anticythère recèle de nombreuses inscriptions grecques et des engrenages incrustés.

De quoi s'agit-il ? C'est la question que je pose au professeur Lorenz E. Baumer de l'Unité d'archéologie classique de l'Université de Genève : « Il s'agit d'un objet unique qui témoigne matériellement du savoir et des achèvements technologiques qui étaient possibles à l'époque hellénistique et que nous connaissons autrement que par les sources littéraires. L'intérêt repose dans le fait que le mécanisme combine le savoir technologique avec le savoir astronomique, ce qui a résulté dans un véritable calculateur ».

Le « mécanisme d'Anticythère » a été pour la première fois utilisé en –205. Toutefois l'identité du concepteur est débattue : Archimède de Syracuse (–287 à –212), père de la mécanique statique, Hipparque de Nicée (–190 à –120), fondateur de la trigonométrie, ou Posidonios de Rhodes (–135 à –51). Le lieu de conception pourrait avoir été soit Rhodes, car cette île était un centre intellectuel très important à l'époque, notamment dans le domaine astronomique, soit Syracuse, car c'est là que vivait Archimède. Pour en savoir plus, je sollicite l'avis du professeur Michel Grenon, du Département d'astronomie de l'Université de Genève : « On a ici une fusion entre savoir technologique romain et connaissances astronomiques grecques arrivées au stade de celle d'Hipparque (catalogue stellaire vers –128), donc bien antérieures à celle de Ptolémée (*Almageste*, +145). Les hypothèses qu'elle ait pu être construite à Syracuse sont peu crédibles – la ville d'Archimède a été détruite en –212 alors que le naufrage a eu lieu vers –87 – et exclut qu'il s'agisse d'une réalisation due au génie grec seul. On penche vers une construction en Italie, quelque part dans le Latium. »

Jacques-Yves Cousteau s'est mis en 1953 à la recherche du site, sur lequel il organisa une expédition en 1976 avec son navire, la *Calypso*. Entre autres objets, ils découvrent 36 pièces d'argent et quelques pièces de bronze frappées à Éphèse et Pergame, qui ont permis de préciser la date du naufrage et la provenance probable du navire : en –86, l'armée romaine reconquiert la Grèce et met la ville de Pergame à sac. Le navire, à destination de Rome, aurait sombré lors d'une tempête. On retrouve également dans l'épave des amphores provenant de Rhodes et de l'île de Kos qui ont pu être datées de la même époque que celle des pièces, ainsi que des verreries et de nombreuses sculptures de bronze et pierre, évoquant un butin. En 2005, le professeur d'astrophysique Mike Edmunds, de l'Université de Cardiff, rassemble une équipe pluridisciplinaire associant des astronomes, des physiciens, des mathématiciens et des paléographes.

En 2006, Xénophon Moussas, professeur de physique spatiale de l'Université d'Athènes, réussit à déchiffrer 2000 nouveaux caractères. Ces écrits sont à la fois un mode d'emploi de l'appareil et un traité d'astronomie. Il est désormais certain qu'il s'agissait d'un calculateur analogique qui décrivait les mouvements solaires, lunaires et des planètes visibles à l'œil nu et capable de prévoir les éclipses.

En 2014, de nouvelles expéditions sont entreprises associant les services archéologiques grecs et la Woods Hole Oceanographic Institution (WHOI) du Massachusetts. En 2015, l'exposition *Der versunkene Schatz* à l'Antikenmuseum de Bâle a permis au public suisse de découvrir une partie des nombreuses œuvres d'art en marbre et en bronze que le navire avait transportées au début du Ier siècle av. J.-C., alors qu'une exposition à l'Université de Genève en 2016 a placé au centre le fameux mécanisme astronomique qui, à ce jour, n'a toujours pas dévoilé tous ses secrets. En 2021, c'est une équipe de l'University College of London (UCL) qui s'est penchée sur la question.

Je demande à Georges Meylan, professeur émérite d'astrophysique et de cosmologie à l'École polytechnique fédérale de Lausanne (EPFL), pourquoi ce mécanisme fait toujours l'objet d'études. « Car tout n'est pas encore totalement compris. Je crois qu'il y a, parmi les 32 roues, certaines, une ou deux, dont on ne comprend pas totalement l'utilité. Des signes parmi les 2000 à 3000 lettres grecques répertoriés nécessitent encore des explications. Et certains textes anciens sont retraduits à la lumière de la connaissance de ce mécanisme. » Pour étudier un si petit objet de quelques centaines de grammes, il faut construire un scanner à rayons X pesant plus de huit tonnes. Car il doit être à la fois de très haute résolution et de 450 kilovolts pour que le faisceau puisse traverser l'objet dans le sens de la longueur. Comme le confirme l'astronome Michel Grenon, « il y a beaucoup de travaux très sophistiqués pour décrire la machine d'Anticythère car une partie des roues dentées sont soudées ensemble par la corrosion et seules des techniques de radiographie par tomographie couche par couche permettent le décompte exact des dents et la lecture des inscriptions en petites capitales grecques ». Le coût de ces recherches est considérable mais, comme le rappelle Albert Einstein (1879-1955) : « La vie est très chère, mais pour ce prix-là on a droit chaque année à un voyage gratuit autour du Soleil ».

POCHE/GVE

1948-2023 75ANS SAISON (RE)CYCLE

_L'éveil du printemps _Trigger Warning (lingua ignota)

_ //Une oreille nue à la patte de l'amour ou comment filer une puce malgré soi ! // titre de travail

_Noël/ORDURE titre de travail _Edmée

_Still Life (Monroe–Lamarr) _La putain respectueuse

THÉÂTRE/VIEILLE-VILLE +41.22.310.37.59 WWW.POCHE---GVE.CH

un journal d'auteurs
d'ici et d'ailleurs

offrez un abonnement
45 francs pour 8 numéros (2 ans)

sommaires sur www.lacouleurdesjours.ch

Une fois encore, Lionel Gauthier et Philippe Constantin croisent la plume pour vous narrer des vérités historiques, agrémentées, comme il se doit, de quelques sornettes.

**« Une vue de l'île des Deux-Bouleaux » (International News Photos, 1946).** Collection Musée du Léman

# La vraie histoire

**LIONEL GAUTHIER***

Diplomatie oblige, on s'active pour que tout soit parfait à Bursinel en ce mois d'août 1946. L'ancien et futur Premier ministre de Sa Majesté, le très honorable Winston Churchill, ne va pas tarder à débarquer pour un mois de vacances. Il logera à la Villa Choisi, une magnifique maison de maître les pieds dans l'eau, pourvue d'un port et même d'un îlot. Il y a fort à parier que ce minuscule bout de terre n'est pas pour rien dans la venue du grand homme. L'agence de presse *International News Photos* vient en effet d'annoncer que, pour « échapper aux curieux, l'ancien Premier ministre britannique ira faire la sieste dans l'îlot des Deux-Bouleaux ».

Les arbres de l'îlot, plus connu sous le nom d'île de Choisi, ont-ils réellement rafraîchi par leur ombre les roupillons du « Vieux Lion » ? L'histoire ne le dit pas, la faute au secret défense ou à la légendaire discrétion helvétique. Toujours est-il que toutes les précautions avaient été prises pour que l'hôte illustre puisse ronfler à son aise, la police vaudoise ayant prié les pêcheurs du coin d'user de leurs rames plutôt que de leur moteur pour faire avancer leur bateau. Une consigne appliquée à la lettre à en croire le mot de remerciement adressé par le chef de la police cantonale au président du syndicat des pêcheurs quelque temps plus tard.

Qu'il ait ou non posé le pied sur l'île, Winston Churchill l'a assurément scrutée, puisqu'il l'a peinte. En bon peintre du dimanche, il ne pouvait quitter Bursinel sans un souvenir à encadrer. Ce sera donc l'îlot à l'huile que ses amis et connaissances découvriront sur sa carte de vœux 1947.

*Conservateur du Musée du Léman.

# L'histoire vraie

**PHILIPPE CONSTANTIN**

La présence de Churchill à Bursinel n'est pas si anodine que l'Histoire voudrait nous laisser penser. Si la presse et les diplomates n'évoquent qu'un voyage d'agrément dans notre pays, la réalité est toute autre.

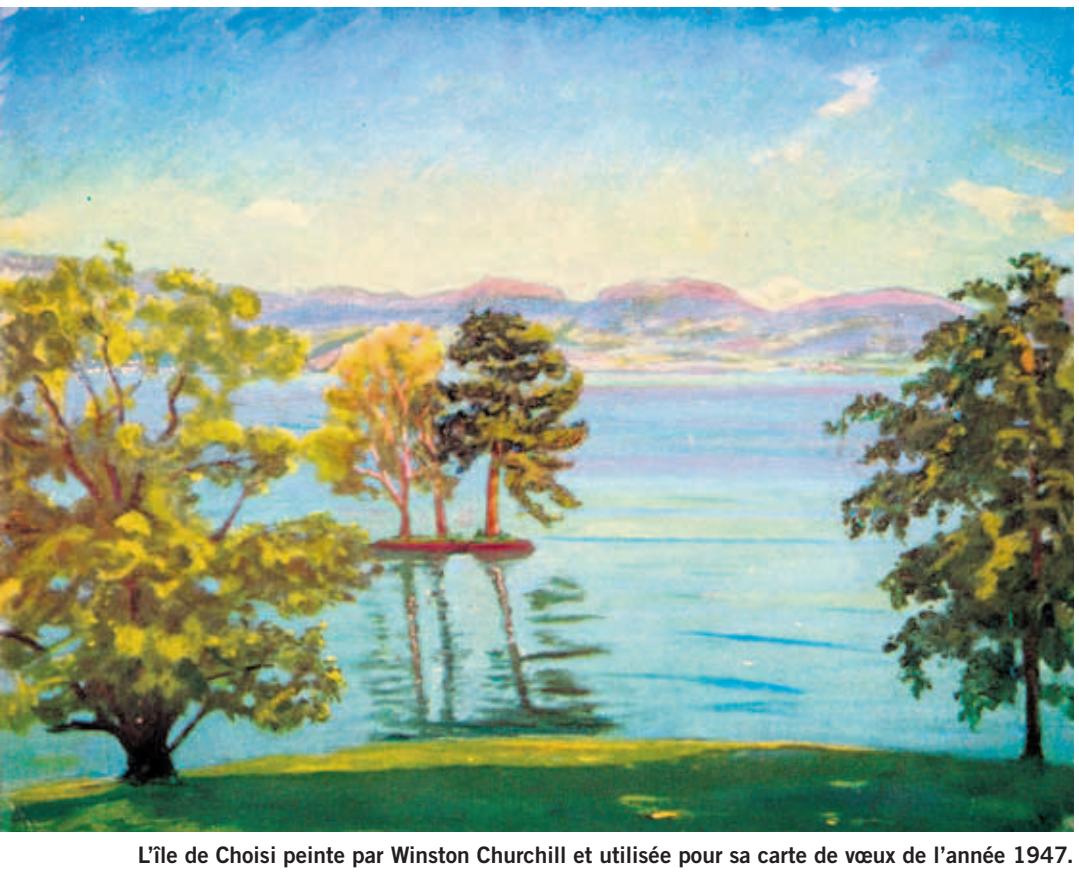
Le lac est d'huile et il ne faut pas faire de vagues à ce stade des négociations. C'est pourquoi Winston Churchill réside loin de l'objet de son désir, à la Villa Choisi, éloignée de septante kilomètres de Villeneuve. Sa présence sur place aurait éveillé de vieilles légendes, voire de l'animosité.

Des documents trouvés dans les archives de la Couronne lors de son premier ministère lui ont en effet révélé un événement qui a excité sa curiosité. Un îlot naturel à une encablure du port de Villeneuve et qui pourrait augmenter le territoire de Sa Majesté d'environ quatre-cents mètres carrés. Un confetti dans l'empire. Mais une enclave anglaise au cœur de l'Europe, si microscopique fût-elle, ne serait pas négligeable.

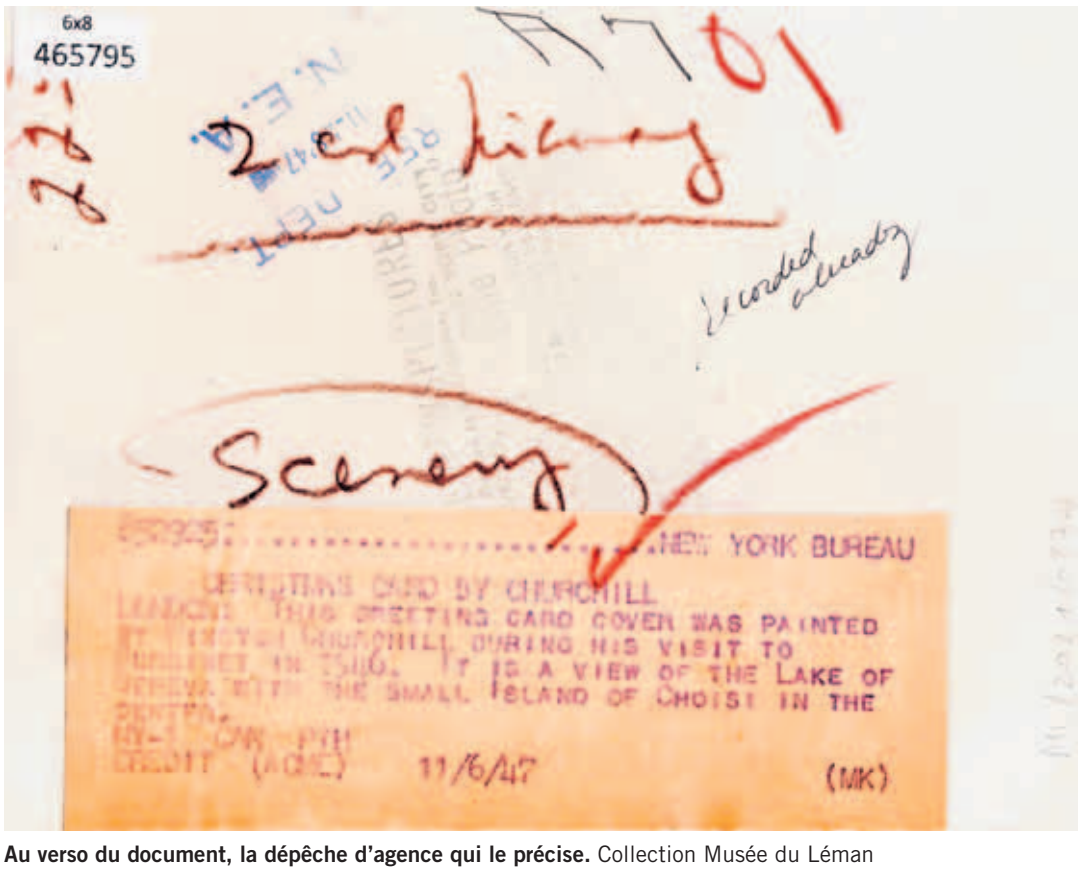
Les faits remontent à la seconde moitié du XIXe siècle. L'île de Peilz aurait alors été offerte par la Confédération à la reine Victoria. Aussi irréelle que l'anecdote puisse sembler, Churchill ne la prend pas à la légère.

Tandis qu'il peint dans le parc de sa villégiature à Bursinel, une cohorte de rats de bibliothèque écume au Royaume-Uni les Archives royales, une délégation de chapeaux melon arpente à Berne les couloirs du Palais fédéral et la salle des pas perdus, alors que de vrais touristes au service de Sa Majesté pêchent la truite à Villeneuve et achètent pour leur femme ou leur maîtresse des colliers de fausses perles en écailles d'ablettes.

Il faudra donc se contenter de la légende, puisque jusqu'ici personne n'a vu ni la reine Élisabeth ni la garde écossaise défiler sur ce caillou inhabité.



**L'île de Choisi peinte par Winston Churchill et utilisée pour sa carte de vœux de l'année 1947.**




**Au verso du document, la dépêche d'agence qui le précise.** Collection Musée du Léman

# Saison 22–23

Cabaret musical / Burlesque / Création
20.9—16.10.22
Boris Vian, Mozart et nous
Les Farceurs Lyriques

—

One man show / Humour / Création
15.11—11.12.22
Karim Slama fête ses 20 ans… avec un an de retard !

—

Les Lives de Mélanie Croubalian
Dimanche 27.11.22
Karim Slama

—

Théâtre / Comédie / Création
17.1—12.2.23
L'Envers du décor
Florian Zeller

—

Théâtre / Portrait d'une légende / Création
7.3—2.4.23
Sarah Bernhardt, monstre sacré !
Marie Probst, Pascale Vachoux

Les Lives de Mélanie Croubalian
Dimanche 26.3.23
Marie Probst et Pascale Vachoux / Spécial anniversaire

—

Spectacle musical / Chansons épicées / Création
2—28.5.23
La Fin des Haricots !
Les Muskatnuss

Les Lives de Mélanie Croubalian
Dimanche 14.5.23
Les Muskatnuss (Nadège Allaki, Isabel Maret et Sophie Solo)

—

Théâtre / Jeune Public / Accueil
7+10+11.6.23
L'Oiseau migrateur
Cie STT (Super Trop Top)

LE CRÈVE CŒUR

Chemin de Ruth 16 | Cologny | Genève
+41 22 786 86 00 | lecrevecoeur.ch

FELDSCHLÖSSCHEN

# Baignade à sec

C'était un dimanche. Comme tous les dimanches, été comme hiver, j'allais aux Bains.

FANNY BRIAND

Nous étions déjà en juillet, l'été était bien entamé. Ce dimanche, l'atmosphère était lourde, comme le plafond. Il faisait chaud, trop chaud. Une chape dense de nuages jaunes pesait sur la ville. Certainement encore un coup du Sahara qui semblait vouloir s'installer définitivement dans nos contrées. L'air, épais et poussiéreux, rechignait à oxygéner mon corps, je me sentais lourde. Vivement flotter, me soustraire à la chaleur et à la pesanteur !

En chemin, la tête penchée pour ne pas me cogner à la stratosphère, j'observais un spectacle de désolation. Il avait fait si chaud dernièrement que toute l'eau du lac s'était évaporée ; pfuit, envolée ! Restaient quelques flaques visqueuses, parsemées çà et là. Une ambiance plus qu'électrique régnait, des voix s'élevaient, des corps gesticulaient et s'entrechoquaient dans une hystérie générale ; les gens se battaient, en bikinis et caleçons de bain, pour avoir accès à une gouille où déposer une pointe d'orteil. L'illusion d'un brin de fraîcheur dans cet enfer. J'avais lu dans le journal de la veille qu'un caïman, récemment importé d'Amérique centrale par un particulier en tant qu'animal domestique (cette espèce s'était révélée particulièrement bien adaptée aux conditions climatiques), avait pris la poudre d'escampette. Il était activement recherché par les autorités qui le soupçonnaient d'avoir trouvé refuge dans la rade bourbeuse. Aucunement inquiétée, la population continuait pourtant à affluer de toute part comme des hordes d'animaux sauvages.

J'arrive aux Bains. À l'entrée, on m'annonce que des travaux ont été entrepris pour s'adapter aux modifications du climat. Pour pallier le manque d'eau, les gérants ont construit différents bassins qui, disent-ils, reproduisent la sensation de baignade. Je m'avance, sur un panneau devant la buvette, je lis : « fondue glacée, 5.– ».

Le premier bassin est rempli d'yeux de bœuf, de tous ceux que la sécheresse a affamés. Quelques yeux de poissons ont été ajoutés pour remplir les anfractuosités. Une brève brèche dans le plafond céleste m'offre un spectacle radieux : les rayons du soleil se reflètent sur ces surfaces vitrées, des milliers de micro arcs-en-ciel répandent leur spectre lumineux en une danse joyeuse. Je plonge avec délectation. La densité est parfaite ; les yeux me soutiennent légèrement tout en me permettant un vaste espace de déploiement. Je flotte agréablement avec la sensation d'être portée, soutenue, délestée des kilos superflus. J'effectue quelques mouvements de brasse sans aucune entrave. Quelques yeux éclatent à mon passage et laissent s'écouler un liquide onctueux qui enveloppe bientôt mon corps tout entier. C'est tellement délicieux que je voudrais croquer dans chacune de ces billes irisées pour qu'elles libèrent leur substance magique. Je me fonds littéralement dans le moment.

Le deuxième bassin propose un soin thérapeutique pour apaiser les épidermes tannés par le soleil largement trop brûlant. Pour retrouver une hauteur d'eau suffisante, le fond a été creusé sur quelques dizaines de centimètres, la suite s'est faite naturellement ; avec une eau à plus de 25 °C, des polypes se sont rapidement transformés en mini-méduses qui, par leur substance gélatineuse, réparent les lésions cutanées. L'effet est bluffant, je me roule dans cette masse à la consistance indescriptible. Immédiatement, ma peau retrouve toute sa souplesse et son élasticité. Je pense à tous ceux qui sont à la recherche d'un rare filet d'eau, alors que rien ne vaut, désormais, un bon bain de méduses. Mon esprit divague, je rêvasse, je m'évade.

Soudain, je me réveille en sursaut. J'ai dû m'assoupir, encouragée par l'ambiance calfeutrée des vacances d'été. Étalée sur la grève, la tête un peu sonnée, confuse, je reprends mes esprits ; ai-je fait un mauvais rêve ? Les yeux encore embués, je tourne la tête à la recherche du monde pour me raccrocher à la réalité. Soulagée, je vois de l'eau, je vois le lac, et là, à ma droite, un caïman qui me regarde d'un air narquois.

DESSIN BRICE GOYARD

# Amour rivière

ANIS KAISER

Photographie Eden Levi Am

Tu glisses comme une raie dans l'obscurité de mon lac souterrain
Et rien ne se fige à ton passage.

À travers les algues, des rayons de soleil percent mon monde, la surface est loin, là-haut.
Parfois, j'aimerais que mon thorax se remplisse de cette eau froide et sucrée,
que mes doigts deviennent flous, que ma peau se transforme en un épiderme lisse et élastique,
qu'elle se constelle de palpeurs.
Que je puisse juste me dissoudre, ici, au fond de l'eau.

Je sais que je n'existe pas, et pourtant tu glisses autour de moi comme une raie
Je sens tes surfaces rauques, la pesanteur de nos mots.

Tu m'as dit que l'union de ces branches, dans cette forêt, représentait une porte
Et que les racines de ces arbres s'enlaçaient dans le sol d'un cimetière.

J'imagine que derrière ces branches se trouve un îlot
et là, ancré dans l'intersection de nos chantiers respectifs
Une maison.

Comme une anémone de mer
Elle flotte doucement dans le vent
Son corps mou, musclé, est orné de couleurs vives.

Tu m'as dit que l'union de ces branches, dans cette forêt, représentait une porte
Et que les racines de ces arbres s'enlaçaient dans le sol d'un cimetière.

J'imagine que sur cet îlot de quelques galets
nos pieds enfoncés dans le sol gelé
on rassemble nos fragments, on respire
et on bâtit.

PHOTOGRAPHIES FAUSTO PLUCHINOTTA

# Quand l'eau prend de la hauteur

Les spécialistes parlent volontiers de réservoirs aériens pour qualifier ces constructions dressées dans les campagnes depuis belle lurette. Le grand public préfère les nommer châteaux d'eau, rapport à l'or bleu que ces étroites forteresses conservent et protègent jalousement.

FRANÇOISE NYDEGGER

Ces tours font tellement partie du paysage qu'elles n'attirent plus guère l'attention. D'ailleurs, ne sont-elles pas d'un autre âge, ces sentinelles de béton perchées sur les plus hauts points du canton ? Ont-elles encore quelque utilité, à l'heure où se creusent des réservoirs souterrains capables de contenir des volumes d'eau bien plus considérables ?

Réponse affirmative : ces réservoirs aériens continuent, en toute discrétion, de jouer parfaitement leur rôle. Celui d'entreposer l'eau potable qui leur parvient pour la redistribuer sous pression là, où et quand le besoin s'en fait sentir dans des régions de taille restreinte. Trois d'entre eux sont toujours en activité sur le territoire genevois. Ils sont de taille, d'allure et de contenance variables. Mais le plus élégant, le plus gros aussi, reste celui de Bossy.

Nous avons pu visiter cet ouvrage, propriété des Services industriels de Genève, construit en son temps par des ingénieurs maison. De près, il en impose vraiment ! L'édifice affiche une sobriété exemplaire, avec ses lignes tendues qui s'évasent en partant vers le ciel. Aucune ouverture ne vient percer cette immense surface circulaire de béton. Exception faite d'une petite porte de service. En ce jour du joli mois de mai, c'est le directeur de l'eau potable des SIG, Gérard Luyet, qui fait le guide et nous ouvre la porte du château. Et c'est parti pour faire le tour du propriétaire.

Au cœur de cette construction trône un escalier en colimaçon qui conduit en deux étapes presque jusqu'à son sommet, une trentaine de mètres plus haut. Il y a là aussi une pompe de surpression et du matériel entreposé. Mais pas la moindre goutte d'eau à l'horizon.

Et c'est bien la chose la plus étrange qui soit, de se trouver à l'intérieur d'un réservoir d'eau sans la voir. Avant de grimper, on la sait au-dessus de nos têtes puisqu'elle est contenue sur le haut de l'ouvrage, à partir de 18 mètres du sol. Puis dès cette hauteur, en gravissant les marches, on la devine tout autour de nous, à la fraîcheur des murs qui soudain enserrent l'escalier. On repère alors avec précision le niveau de remplissage du réservoir grâce à un marqueur rouge indiquant le long du mur à quoi s'en tenir. Un peu comme un thermomètre à l'ancienne donnant la température d'un corps. Enfin, on se retrouve au-dessus de l'eau, dans une zone dite d'aération, coincée entre le réservoir lui-même et le toit de l'édifice.

Cet espace intermédiaire permet aux habitués des lieux d'accéder à la fois à l'eau et à l'air. Au sol, une grosse trappe donne sur le réservoir. Notre guide nous signale en passant qu'un petit bateau gonflable descend par là une fois par an pour permettre aux ingénieurs de contrôler de l'intérieur l'état de la structure et son étanchéité, à la lampe torche. Claustrophobes s'abstenir… Au plafond, une échelle à la verticale conduit à une autre trappe s'ouvrant sur le toit, où la vue est imprenable sur la campagne et les montagnes alentour. De là il est possible, par temps clair, de repérer un château d'eau sur l'autre rive.

L'ouvrage sur lequel nous nous trouvons a été bâti en 1966, sur le site de l'ancien réservoir du service des eaux de Ferney-Voltaire, de trop faible capacité. Il est alimenté par le réseau de Collex, via la station des Tuileries qui traite l'eau du lac, pompée depuis la station du Vengeron. Il la redistribue au réseau proche de Collex, puis à celui de Sauverny. Le réservoir est rempli la nuit pour une utilisation rapide en journée, ce qui permet de lisser les consommations. « Tout est piloté à distance depuis la centrale des SIG au Lignon », précise Gérard Luyet.

Le château d'eau reçoit la visite, deux à trois fois par semaine, d'employés des SIG qui viennent contrôler la qualité de l'eau, une eau que nous découvrons enfin, cachée dans une petite salle, et qui coule en filet continu d'un robinet pour permettre facilement des prélèvements.

Tout ceci donne soif… Et comme nous n'avons pas emporté de récipient pour trinquer à l'eau de Genève, c'est au bistrot de Collex que nous finirons la visite, en apprenant encore que le réservoir de Bossy est lavé et désinfecté chaque année, pour garantir à la population la meilleure eau qui soit. Qu'il y a toujours là une réserve incendie de deux heures pour les besoins des pompiers. Et que les réservoirs aériens, c'est bien et pratique, mais qu'ils sont tout de même limités par leur taille. Les temps sont plutôt aux réservoirs enterrés, que l'on se réjouit d'ores et déjà de pouvoir visiter un jour.

# Le mythe des châteaux d'eau

PHILIPPE CONSTANTIN

Il y a bien sûr les châteaux de sable de notre enfance. Ceux-ci avaient fort à faire avec les marées. Nos constructions de l'après-midi ne survivaient guère. Au soleil couchant, elles se délitaient silencieusement sous l'assaut du flux et du reflux des vagues. Notre consolation était, tôt le lendemain matin, d'aller vers ces vestiges pour y découvrir des étoiles de mer agonisantes. Nous les ramassions dans les mêmes seaux en plastique qui nous servaient à bâtir nos éphémères forteresses. Fiers comme seuls les gamins savent l'être, nous les ramenions à la maison, faisant frémir de dégoût notre pauvre mère qui accueillait tout de même sur les commodes et les étagères notre récolte puante de cadavres.

Mais le mythe des châteaux d'eau était venu avant tout par le cinéma. Il s'agissait de la toute première scène du film *Il était une fois dans l'Ouest* de Sergio Leone. Un film qu'avec mon frère, durant l'été 1969, nous avions regardé une bonne dizaine de fois au cinéma en plein air sur la place du village. Sans doute plus pour le physique avantageux de Claudia Cardinale, dont nous étions tous deux tombés éperdument amoureux, que pour cette immense barrique de bois sur pilotis suintante d'humidité. Mais, sans cette scène primordiale, il nous semblait que le film n'aurait eu aucun sens. D'ailleurs, longtemps notre jeu favori aura été, à l'improviste, de se mettre l'un ou l'autre à siffler les premières notes du film et nous mettre automatiquement en posture pour un fratricide duel.

Du cinéma, j'avais également gardé l'image du château d'eau de la Warner à Hollywood, construit en 1927. Quelque chose entre Woody Woodpecker et Tex Avery. Période glorieuse tant pour les *cartoons* que pour ces réservoirs, disparus trop longtemps pour avoir été remplacés, après l'âge d'or de la Rome antique, par des porteurs d'eau, avant de réapparaître au XIXe siècle.

Cependant, la grande révélation de ces constructions aux faux relents de Moyen Âge m'était venue beaucoup plus tard, avec les photographies monumentales et répétitives de Bernd et Hilla Becher. La force de ces images me faisait sans cesse vaciller entre le sens de ce qu'elles représentaient et le non-sens qu'elles évoquaient.

Pourtant, peu à peu, ces objets si familiers du panorama de mon adolescence ont également disparu, à l'instar de nos châteaux de sable. Ce qui longtemps aura été une nécessité pour assurer un débit égal à toute heure de la journée dans les foyers a été remplacé, technologie oblige, par des bassins d'eau munis de surpresseurs. Loin de se tenir comme des sentinelles à la façon d'un Don Quichotte dans le paysage, ceux-ci se sont couchés en de vastes réservoirs aux allures de piscines nichées dans des grottes d'acier et de béton.

Quant aux châteaux d'eau survivants, ils se seront transformés en logements ou en salle de congrès pour les plus grands, en observatoire pour la faune ou en fresque d'une certaine mémoire pour les plus petits.

Perdu dans mes pensées, je m'imagine dresser de nouveaux donjons dans les plaines de mes souvenirs. Ces lieux inaccessibles où des princesses aquatiques, telles des Mélusine, étaient prisonnières de quelque baron au front bas. Jamais plus sans doute mon esprit n'ira sauver de naïades ni se noyer dans ces campaniles qui ponctuaient autrefois la campagne de repères pour les rêves les plus fous. Qu'ils fussent peuplés de dragons et de chevaliers, ou de cowboys et d'Indiens…

# Le libre esprit des Bains

En plein centre de la rade de Genève est amarré depuis 1932 un drôle de paquebot en béton armé qui, sans jamais se déplacer, a pour vocation d'offrir à ses passagers détente, bien-être et convivialité, sans distinction d'origine ni de classe sociale. 365 jours par an, ce sont eux qui viennent à lui par milliers, s'y déversant des quatre coins de la ville pour y manger, se baigner ou juste flâner dans un espace de liberté jalousement gardé.

MIGUEL A. QUINTANA

Photographie Jean-François Vercasson

Fuir la grisaille urbaine, se ressourcer, discuter entre collègues, rencontrer des amis ou s'en faire de nouveaux : on ne fait pas que se baigner, aux Bains des Pâquis. « Et si on allait aux Bains se faire une fondue ? » est une question qui se pose tôt ou tard dans l'entourage de quiconque habite Genève. Et même si on n'est pas féru de fromage fondu, on y va quand même pour l'ambiance, la vue imprenable du Jet d'eau et du Mont Blanc, les reflets du soleil à la surface de l'eau, avec la certitude de pouvoir y manger des plats de qualité à des prix plus qu'abordables.

Contrairement à la plupart des établissements de Genève, l'inflation n'a ici presque pas de prise. Un café ? Deux francs cinquante*. Le plat du jour, mijoté sur place avec des ingrédients frais et des intitulés surprenants pour une simple buvette de plage (au menu ce 21 octobre à midi, paccheri crème de parmesan & courge, ou spaghetti aux moules du Mont-Saint-Michel) : 14 francs*, ou même 10 si vous êtes retraité, chômeur ou handicapé*. Car ici, comme tout ce qui a trait au bon fonctionnement du navire, les prix sont surveillés de très près par l'Association d'usagers des Bains des Pâquis (AUBP).

### Un espace de liberté, contre vents et marées

Fondée en 1987, l'AUBP est le fruit d'une insurrection citoyenne contre un projet visant à « moderniser » les Bains, à savoir les détruire pour tout reconstruire de zéro.

Habitants du quartier des Pâquis et d'au-delà, intellectuels, artistes et personnalités se mobilisent rapidement. « Il s'agissait de faire des Bains qui nous paraissaient être pour les hôtels et pour un autre public », se remémore Armand Brulhart, membre de l'association depuis ses débuts et « mémoire vivante » de l'institution. « On s'est aperçu que même dans les quartiers plus riches il y avait une affection pour les Bains, en partie parce que la plupart des enfants y apprenaient à nager, et toutes les classes du canton venaient s'y baigner tour à tour. » Le collectif présente un contre-projet qui – démocratie directe oblige – remporte en septembre 1988 l'adhésion des citoyens, et contraint les autorités municipales à faire marche arrière : les Bains seront rénovés et leur architecture sobre, inspirée par le courant Bauhaus, préservée.

Cet épisode de résistance pacifique est au cœur de l'ADN profondément démocratique – certains diraient même libertaire – des Bains. Il en reste des traces, souvent méconnues des usagers actuels, notamment sur l'étiquette des bouteilles de vin (rouge, blanc ou rosé) éponymes : une pieuvre dont les tentacules ont tenté d'accaparer un lieu à vocation publique et accessible à tous.

Plus qu'une rénovation de surface, c'est une refondation qu'ont connue les Bains durant les années 1990. Désormais ouverts 365 jours par an, au lieu de mi-mai à mi-septembre, ils ont transcendé leur appellation balnéaire pour devenir un haut-lieu de rencontres, manifestations et échanges socio-culturels. Lectures de poésie, cafés-philo, concerts et expositions sont venus s'ajouter à la longue liste d'activités, aquatiques ou non, qui font depuis plus d'un siècle la joie des habitants, passagers et plaisanciers, petits et grands.

« La volonté était vraiment de garder l'aspect populaire des Bains, de redonner de la culture et d'avoir cette espèce de *patchwork* de culture, de religions, d'idées », explique Philippe Constantin, en première ligne de tous les combats de l'AUPB avant d'en devenir le coordinateur. « Parmi toutes les choses qui ont fait le succès des Bains, c'est justement cet apport de la culture qui est offerte, qui n'est pas payante. Tout le monde est le bienvenu. Ça donne une tonalité qui n'est pas uniquement de venir là pour faire la fête, boire des coups et se jeter à l'eau. »

### Mixité, cosmopolitanisme et tolérance : la société « telle quelle »

Fréquenter les Bains, c'est aussi prendre un bain de mixité dans une foule où les appartenances ethniques, sociales ou religieuses sont gommées. C'est un peu comme l'expérience du service militaire : l'horticulteur, l'éboueur et le boulanger y côtoient l'avocat, le fonctionnaire international et le banquier – sauf qu'il n'y a bien sûr ni hiérarchie, ni uniforme. On est libre d'y aller en maillot de bain et tongs comme en complet trois pièces et Weston. Ou même d'y passer en tenue d'Adam et Ève – à condition d'être dans l'espace délimité du hammam en période hivernale – et faire le tour complet du navire sans jamais sortir de l'eau (si, c'est possible, posez la question aux nageurs), nu comme un ver si l'on préfère.

« Quand tout le monde est en maillot de bain ou tout nu, la classe sociale s'efface », explique Philippe Constantin. « C'est ce qu'on retrouve aussi dans le concept des grandes tables à la buvette, où tout le monde se côtoie. Les Bains, ce n'est rien d'autre que la représentation de la société telle quelle. »

Dans une ville qui abrite tant de sièges d'organisations internationales, dont le Haut-Commissariat des Nations Unies aux droits de l'homme et le Comité international de la Croix-Rouge, il est fréquent d'entendre parler beaucoup de langues. C'est le cas sur la terrasse de la buvette, mais aussi derrière le bar, où des dizaines de nationalités, cultures et autant de sensibilités se côtoient dans un espace exigu.

« Salut, comment vas-tu ? » s'y décline entre autres en français, anglais, portugais, espagnol, kurde, arabe ou encore indonésien, le sourire aux lèvres malgré la concentration requise pour amener à bon port trois plats du jour, en naviguant entre une collègue qui change un fût de bière et un autre qui refait le stock de la chambre froide. « Chaud ! » (en français des cuisines) demeure l'interjection la plus entendue, à la fois pour prévenir l'autre et se protéger soi-même.

« C'est un peu un grand *melting pot* », estime Laurent Grégoire, cuisinier aux Bains depuis 2014. « C'est incroyable de travailler avec autant de nationalités et de religions, et de voir qu'on arrive quand même à faire quelque chose ensemble. C'est le point extrêmement positif. L'adaptation de tout un chacun et du respect général est assez complexe, mais on y arrive bien après une période pour rentrer dans l'esprit et le mode de fonctionnement de cet endroit. »

### Nouvelle vague de résistance(s)

Plus récemment, la communauté des Bains a été ébranlée par une autre vague, cette fois d'envergure mondiale, qui n'a pas épargné Genève : la crise du covid. Là encore, un des mots-clés de la mobilisation pour maintenir à flot le navire a été la résistance. Contre la morosité, la peur, l'isolement – autant d'ennemis invisibles qu'il s'agissait d'affronter à coups de joie de vivre, d'esprit de communauté et de (sou)rires face à l'adversité.

Dans l'attente de jours meilleurs, la devise de Genève, *Post tenebras lux* (« après les ténèbres, la lumière »), semble avoir reçu, dans son esprit du moins, les renforts de celle, plus aquatique, de Paris : *Fluctuat nec mergitur* (« battu par les flots, mais ne sombre pas »).

Philippe Constantin y a dormi tout seul dans ces Bains cadenassés pendant les longs mois de confinement. « Le but était qu'il y ait un capitaine qui reste à bord, qui dirige le navire. » Très vite, en mars 2020, première bravade « contre le virus et tout ce qui se passait » : une lecture de poésie en direct sur la page Facebook des Bains. « On devait résister pour exister », résume le coordinateur. De confinement en réouverture, malgré les incertitudes qui planent parfois encore, le paquebot reste solidement amarré. « Des Bains en Résistance (BER), on a fini par devenir les Bains en Résilience. »

Pour lever toute ambiguïté sur la fibre résolument non violente de cette résistance, il y a le pavillon des Bains, créé durant le confinement en 2020, qui claque dans le vent et annonce la couleur – rouge et blanc, comme le drapeau suisse, sauf que la croix helvétique y a été remplacée par un cœur. Et ce mot au sommet du plongeoir des 10 mètres, qui retentit en silence, comme un défi : « poésie ».

### Brasse ou plongée : le choix est libre

Il en va des usagers, passagers, visiteurs et travailleurs des Bains comme des omniprésents nageurs : on peut barboter et batifoler en surface, en admirant le paysage, ou plonger à la découverte de profondeurs insoupçonnées. Bref, on a le choix d'être ici quand, avec qui et comme on veut, avec ou non conscience de ce qui s'y trame en coulisses. Pour le plus grand bonheur de la collectivité. C'est peut-être ça, « au fond », l'esprit des Bains.

**Article initialement publié en novembre 2021 sur houseofswitzerland.org**

* Les prix mentionnés ici sont ceux de 2021.

Depuis le passage de la Cour des comptes aux Bains des Pâquis, en automne dernier, tout et son contraire a été dit dans la presse et dans les conversations, entretenant ainsi une grande confusion dans le public. Quels sont les rôles des uns et des autres pour faire vivre ce lieu ? Comment un fonctionnement associatif peut être aussi une réussite sociale et économique ? Voici tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur les dessous des Bains sans jamais avoir osé le demander.

# Les coulisses d'un succès

Les Bains des Pâquis, c'est 1,2 million de visiteurs chaque année

## Côté AUBP

- L'Association d'usagers des Bains des Pâquis, créée en 1987, gère l'ensemble du site 365 jours par an depuis 1991.
- 80 bénévoles sont actifs dans différents groupes de travail (baigneuses-baigneurs, bureau, communication, culture, entretien-aménagement, journal, lien social, sauna, sports-loisirs).
- Un comité d'une douzaine de personnes, élu chaque année par l'assemblée générale, assure le bon fonctionnement et l'animation des lieux.
- L'AUBP délègue les activités commerciales à une Sàrl (Buvette des Bains) et à « Mains des Bains » (masseuses et masseurs). Elle passe des conventions avec ses partenaires (taï-chi et yoga).
- Une convention quinquennale, signée avec la Ville de Genève, définit les conditions-cadre pour la gestion des Bains.
- Le budget pour l'année 2022 est de 2,3 millions de francs.
- Jusqu'au 31 décembre 2021, l'AUBP recevait une subvention de fonctionnement de la Ville de Genève de 245 000 francs.
- Depuis le 1er janvier 2022, l'AUBP ne reçoit plus de subvention de la Ville de Genève, mais perçoit directement le loyer de la Buvette.
- 17 salariés fixes travaillent toute l'année sur le site (gardiennage, caisse-vestiaire, entretien, nettoyage).
- 14 à 15 auxiliaires sont engagés pour la saison estivale.
- La politique d'emploi repose sur la responsabilité sociale et la dimension humanitaire.
- Presque toutes les activités sportives et culturelles proposées au public sont offertes.
- L'AUBP reçoit des subventions ponctuelles pour les animations qu'elle organise.
- L'association met tout en œuvre pour que les Bains soient un lieu de rencontre et de partage pour tout le monde, où il est bon venir se ressourcer.

Photographie Fausto Pluchinotta

## Côté Buvette

- La Buvette est gérée par une société à responsabilité limitée (Sàrl) depuis 2006. Les deux associés sont Julien Brulhart et Raymond Dumuid.
- Un contrat de sous-traitance est passé avec l'AUBP qui l'engage à respecter la Charte et les valeurs de l'AUBP et définit un certain nombre de prestations réciproques.
- La Buvette ouvre 365 jours par an depuis 2001.
- Depuis 2022, la Buvette verse un loyer à l'AUBP équivalant à 5,25% de son chiffre d'affaires (350 000 francs pour cette année).
- Avant le covid, en 2019, son chiffre d'affaires s'est monté à 8 millions de francs. Pendant le covid, la Buvette a été fermée près de 8 mois.
- Le cap symbolique des 100 plats du jour (par jour) pendant la saison hivernale est franchi en 2009. Ce chiffre peut aller jusqu'à 800 plats du jour à midi les beaux jours d'été. Le lieu est fortement tributaire de la météo.
- En décembre 2021, 150 fondues en moyenne ont été servies chaque soir.
- La cuisine fait 23,8 m², l'office 22,32 m². Soit moins de 50 m² pour assurer la restauration aux Bains.
- Des produits locaux et de qualité sont cuisinés sur place (plats, salades, desserts).
- La Buvette assure des prix populaires, avec des tarifs très avantageux pour les personnes à l'AVS, AI et les chômeurs. Le pourcentage de plats du jour à prix réduit est en moyenne de 25%, avec des écarts entre les saisons d'hiver et d'été.
- En 2021, plus de 120 employés sont engagés, dont 50 toute l'année, avec des contrats divers. L'équipe intègre plusieurs réfugiés et étudiants.
- Entreprise formatrice depuis 2003. Ses deux cuisiniers principaux y ont passé leur CFC.
- La Buvette fournit un soutien logistique et financier aux activités sportives et culturelles de l'AUBP. Elle organise aussi des événements socio-culturels.
- C'est le cœur des Bains !

# Un engagement citoyen

Les Bains des Pâquis sont gérés par l'AUBP depuis 1991. Les membres du comité en sont les patrons, mais ils ne touchent pas un rond, contrairement à leurs employés. La chose surprend dans la République, mais c'est ainsi : leur travail, ainsi que celui des différents groupes de l'AUBP, est bénévole. C'est un véritable engagement citoyen !

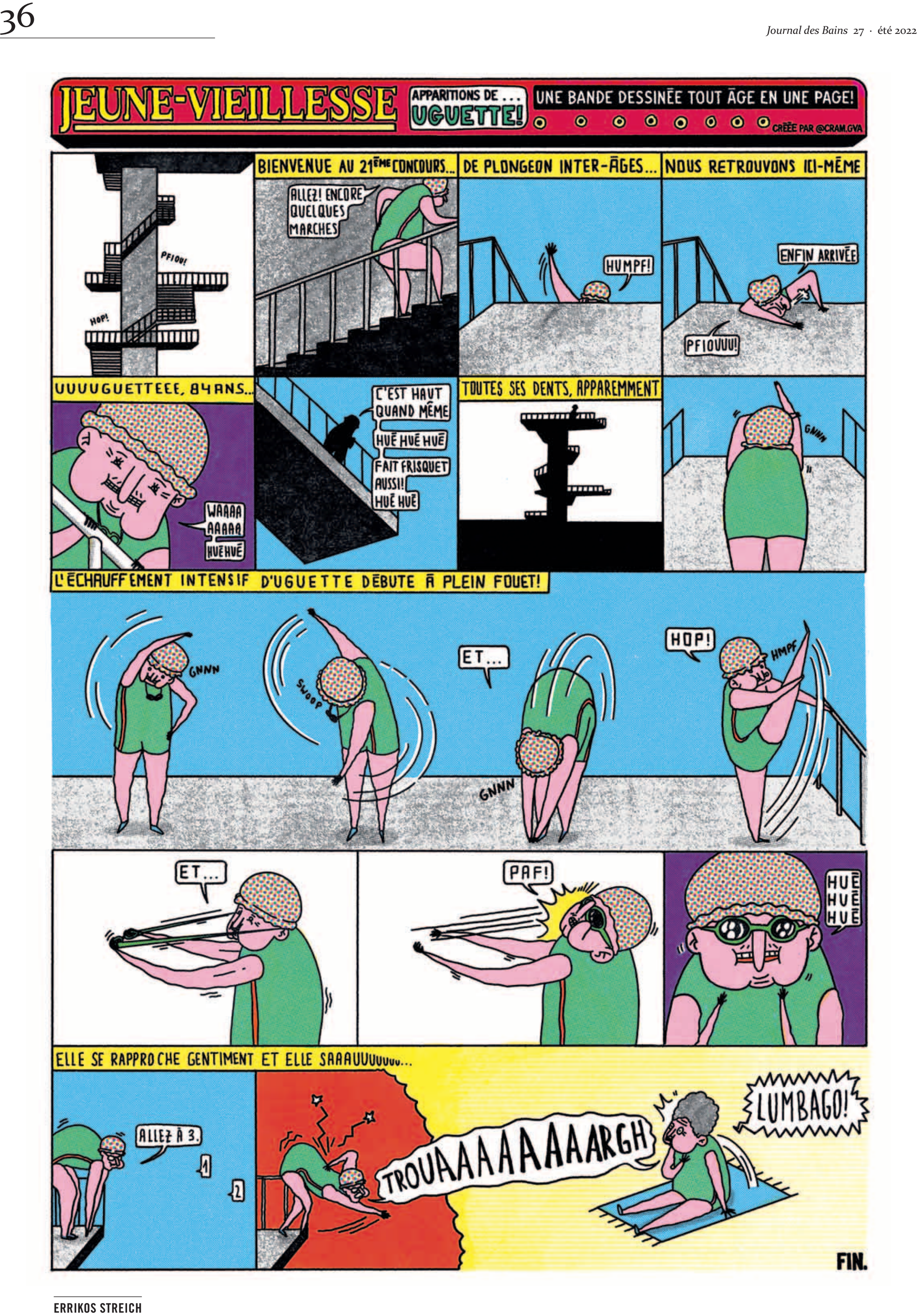
En plus de trente ans de gestion, l'AUBP a pu compter sur des centaines de femmes et d'hommes désireux de mettre leur énergie et leurs compétences à disposition pour que ce lieu, sauvé de la destruction, puisse fonctionner au plus près de leurs convictions. Les Bains que nous connaissons aujourd'hui leur doivent tout. Sans l'implication constante de ces citoyens créatifs et déterminés, le site serait ce qu'il était du temps du service des sports de la Ville de Genève : ouvert cinq mois par an et fermé le reste du temps. Il n'y aurait pas de buvette populaire, pas de sauna-hammam, pas d'aubes musicales, pas d'activités sportives et culturelles. Toutes ces prestations qui participent au rayonnement des Bains loin à la ronde ont été imaginées et développées par des êtres désireux de faire toujours mieux pour la collectivité.

Or, cette force extraordinaire n'est généralement pas prise en considération par les représentants des autorités. Dommage ! Car sans elle, rien ne serait. À celles et ceux qui douteraient encore de ce qui est avancé, parlons chiffres. Chaque année, les représentants de l'AUBP et les personnes actives dans différents groupes offrent plus de 6500 heures de travail. Soit l'équivalent de 300 000 francs. De quoi faire pâlir d'envie n'importe quelle administration municipale…

Un tel engagement a parfois son prix. À trop s'impliquer dans la gestion des lieux, certains membres du comité finissent par y laisser leur santé. Car ce n'est pas tout de se dépenser sans compter pour les Bains. Il faut encore et toujours les défendre contre des attaques qui, régulièrement, viennent remettre en cause leur fonctionnement.

Des représentants de municipalités vaudoise et fribourgeoise ont fait le déplacement pour connaître les recettes du succès des Bains des Pâquis afin de les appliquer dans leur ville. Mais ils ont renoncé. Et pour cause : il n'existe pas chez eux pareille force associative. Nul n'est manifestement prophète en son pays… pas vrai, l'ami Rousseau ?

***FNy***




**ERRIKOS STREICH**

C'est en alliant les références actuelles et passées et en les ponctuant d'une bonne dose d'humour et d'un brin d'ironie qu'Errikos Streich, étudiant en 2e année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, nous présente Uguette, qui se rêve à transposer l'esprit compétitif et l'agilité hors norme de sa jeunesse aux réalités de ses 84 belles années. Nous vous souhaitons à toutes et à tous un été magnifique, sportif et sans lumbago.

***Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts***

# Comme un poisson dans l'eau

Avant de s'initier à la brasse ou au crawl, les apprentis nageurs apprennent avec elle à ne pas avoir peur de l'eau, ce qui est un bon début. Les enfants la connaissent sous le nom de « poisson-clown ». Les élèves adultes préfèrent l'appeler Sylviane. Très vite, elle va leur parler de son copain Archimède pour leur faire comprendre qu'un corps, ça flotte !

**FRANÇOISE NYDEGGER**

Il y a les aquatiques et les terriens. Sylviane Domenge se range résolument dans la première catégorie. L'eau, c'est son élément, et elle y passe une bonne partie de son temps. Encore qu'elle aime aussi s'évader dans les montagnes ou dévaler les pistes à ski. Cette femme, on l'aura compris, est une grande sportive. Mais pas tendance compétition à tout prix, chronomètre et classement au tableau. Plutôt tendance plaisir, découverte de sensations, afin d'être bien dans son corps et sa tête.

L'eau, donc. Elle n'a pas tout de suite su qu'elle allait faire de la natation sa profession. C'est seulement à 33 ans qu'elle passe son brevet d'État à Grenoble pour devenir « éducatrice sportive des activités de la natation ». Avec un faible pour le water polo…

Un jour, alors qu'elle officie dans une piscine sentant bon le chlore et l'air saturé, une amie la contacte pour lui signaler que les Bains des Pâquis sont à la recherche d'une personne capable de donner des cours de nage en eau vive. Elle se déplace pour repérer les lieux. Et c'est le coup de foudre !

Avec Anke, qui travaillait tout comme elle à Handisport, Sylviane va adapter son enseignement au site et au plein air. Cela remonte bientôt à une dizaine d'années. Les usagers des Bains ont tôt fait de la repérer. « On me croise souvent près des bassins avec ma frite » se marre-t-elle. La frite ? C'est le long cylindre de mousse colorée auquel les apprentis nageurs s'agrippent volontiers. C'est aussi le dynamisme enjoué qui caractérise la sportive.

« Nager, pour moi, c'est une forme de méditation. Je pratique d'ailleurs l'apnée. Pour évoluer dans l'eau, il faut parvenir à recréer son équilibre. À maîtriser sa respiration. Dès qu'on s'immerge, on pense qu'il faut prendre énormément d'air et le bloquer. Or, il faut l'expulser. Faire des bulles. Beaucoup de bulles.

Photographie Bertrand Theubet

Sous l'eau, on peut parler, souffler par la bouche ou le nez. »

Certes. Mais avant d'atteindre ce nirvana aquatique, encore faut-il avoir suffisamment confiance en cet élément. D'où l'importance de développer, dès l'enfance, une approche ludique de l'eau. Pour notre interlocutrice, l'apprentissage de la natation peut se faire à partir de 5 ans. Avant, ça ne sert à rien. Trop compliqué pour les petits de coordonner les mouvements de tous leurs membres, en plus de la respiration. « Ils ont passé du temps à se redresser pour apprendre à marcher et là, on les remet à l'horizontale ! »

Dans les stages pour jeunes nageurs aux Bains des Pâquis, elle se fait appeler « poisson-clown ». « Regarde mon badge », fait-elle en me montrant l'image de Nemo, l'*amphiprion ocellaris* croqué par les studios Disney. Les gosses adorent cette complicité et battent des nageoires avant d'effectuer leur parcours dans l'eau.

« Dans le lac, la question qui freine souvent, c'est le froid. C'est pourquoi nous proposons des combinaisons aux minots. Mais ce sont surtout les mères qui craignent que leur enfant prenne froid… ».

Pour les adultes, c'est plus compliqué. Celles et ceux qui veulent apprendre à nager le font souvent avec une certaine appréhension. Ils ont derrière eux de mauvaises expériences. Certains ont failli se noyer ou n'osent pas mettre la tête sous l'eau. Sait-on jamais ce qui s'y trouve. « Un jour, une femme vient vers moi en disant "J'ai peur de l'eau !" Je lui réponds "On enlève le mot peur. On va essayer l'eau. Tu peux réussir !" » Et c'est là que Sylviane raconte Archimède. Le corps qui flotte. Petit à petit, à force d'encouragements, la débutante prend confiance et peut bientôt envisager de se coucher dans l'eau. Mais cela ne se fait pas en un seul cours…

Parmi les élèves qui l'ont marquée, il y a ces réfugiés venus prendre des cours aux Bains par le biais de l'Hospice général. Des femmes et des hommes qui ont traversé la mer à bord de frêles embarcations, sans savoir nager, et qui savent ce qui peut en coûter. Leurs craintes de l'eau sont fondées. Elle espère les avoir aidés à appréhender différemment cet élément, à défaut d'avoir eu le temps de leur apprendre les quatre nages.

D'autres adultes viennent aussi se perfectionner en eau vive. « Nous disposons ici d'un terrain de jeu immense qui nous permet d'être hyper-polyvalent » se réjouit la prof, qui ne peut s'empêcher de donner encore quelques conseils en passant. On ne se refait pas. « Tu dois glisser dans l'eau, pas la battre ! On dit d'ailleurs que les nageurs sont des fainéants, car ils effectuent le moins de mouvements possibles pour obtenir un maximum de glisse. »

Son enseignement a manifestement porté ses fruits : « Chloé, une des gardiennes des Bains, était mon élève dans un club de natation. Il y a plein d'autres gardiens ici à qui j'ai donné des cours dans le passé, et ça me fait extrêmement plaisir. »

Car même si le temps passe, la nage reste. « Toute ta vie, tu peux aller dans l'eau. Et ça te fait toujours du bien ! »

**Sylviane donne des cours de 45 minutes en juillet et août aux Bains, de 9 h à 14 h 30, du lundi au vendredi. En cas d'orage ou de lac trop froid (moins de 19 °C), les cours sont annulés.**

# Traversée du détroit de Gibraltar à la nage

Ce nageur de l'extrême n'a peur de rien. En juillet, il va se jeter à l'eau pour crawler de Tarifa à Punta Cires, soit une quinzaine de kilomètres en eaux chahutées. Une nage solitaire pour une action solidaire en faveur de la fondation genevoise Otium.

Sergio Bianchini est givré, mais pas fou ! En 2017, ce natif d'Uruguay a voulu faire découvrir le plaisir de la nage en eau froide aux habitants de sa commune. Les « Givrés d'Anières » voyaient alors le jour. Depuis, ils se retrouvent dans le lac par tous les temps, près du débarcadère, et participent à la coupe de Noël. Mais si ce père de famille nombreuse aime nager en société, il apprécie plus encore la nage en solitaire. Celle qui le fait avaler des kilomètres dans des eaux douces ou salées.

Rien ne le prédisposait pourtant à réaliser pareils exploits. Sergio s'est mis à la natation à des fins thérapeutiques quand il avait une quarantaine d'années. Et il y prend goût. Le sportif se fixe tout d'abord de petits défis. Participer à « Genève nage », en 2005, en faveur de Terre des Hommes. Il réussit au-delà de ses espérances. Puis il envisage de doubler la mise : ce sera 14 kilomètres dans le lac en 2006, puis 27 kilomètres en 2007, toujours en faveur d'associations caritatives. La natation devient vite sa passion.

À partir de là, l'homme se sent prêt à relever tous les grands défis, dont celui d'effectuer la traversée des îles du Salut à Kourou, en Guyane, dans le sillage de « Papillon ». Il le fera en 2016 en moins de six heures, et reste le premier Suisse ayant réalisé cet exploit.

La traversée du détroit de Gibraltar qu'il s'apprête à vivre n'est pas une première pour lui. Il y a six ans déjà, il l'avait bouclée dans une mer déchaînée et en était sorti totalement lessivé. Ce nageur de l'extrême espère que la traversée à venir, prévue entre le 18 et le 30 juillet, selon la météo, sera plus sereine, à défaut d'être de tout repos. Pour l'épauler dans cette aventure, son employeur, l'EMS Saint-Paul, lui donne un coup de pouce financier. Deux « Givrées d'Anières », Béatrice de Polo et Joëlle Leuba, viendront l'assister depuis un zodiac pour veiller principalement à son hydratation. Et dans l'eau, Sergio Bianchini n'aura qu'un objectif en tête. Crawler, crawler encore et toujours, jusqu'à toucher la terre marocaine et réussir son défi solidaire en faveur du centre Otium, à Genève, qui s'occupe de personnes atteintes du cancer. Bonne traversée !

***FNy***

**Nage solidaire, fondation Otium, compte 80-500-4**

Sergio Bianchini en pleine action.

# Brèves de buvette

## Le JdB c'est les Bains

– Tu le lis le journal ?
– Quel journal… ?
– Celui des Bains, naturellement !
– Mais oui que je le lis !
– En entier ? insiste-t-il…
– À deux pages près, c'est évident que je le lis en entier… Il est trop bien ! J'en utilise même des fragments avec les classes que j'anime, quel que soit leur niveau. Et de plus, je les collectionne !!

Écoute : ce que j'aime, c'est qu'il y a de tout dans un seul journal.

D'abord le papier, on a du plaisir à le toucher, à en tourner les pages. Il commence par une image, souvent poétique ou un dessin qui te donne envie de l'ouvrir, de voir la suite.

On pourrait le croire rébarbatif, mais tu n'y es pas ! Tu y apprends toujours quelque chose d'intéressant. Il y en a pour tous les goûts : photographies, caricatures, textes de fond agrémentés d'illustrations qui te donnent envie de continuer.

Il parle de Genève, des environs, d'histoires au singulier et d'histoires au pluriel… Il parle de toi, de moi, de nous…

Il donne souvent la parole aux oubliés, aux marginaux, à toute personne invisible aux yeux de beaucoup et grâce à qui toutes les choses importantes existent.

Il ne se lit pas d'une traite, oh que non ! On prend plaisir à le laisser, le reprendre, le savourer et relire les articles que l'on a aimés.

Il est à l'image des Bains : multiple, bigarré, réjouissant, poétique, ludique, dérangeant parfois, mais essentiel…

***Gabrielle,***
***une cliente de la Buvette***
***prise en flagrant délit de lecture***
***du Journal des Bains***

Dessin Alyaa Kamel

## Le vol paie

J'ai tendu la main sur le trottoir, j'ai chantonné dans le tram, à l'occasion un peu de recel augmentait mon ordinaire. On m'a pincé, on m'a puni, on m'a relâché. Je suis devenu un homme nouveau, un repenti ont-ils dit ; et c'est reparti, j'ai été tenté grâce au mauvais temps. J'ai trouvé la combine. Tenir la caisse à l'entrée des Bains des Pâquis quand il roille, lorsqu'aucun employé ne siège à cet endroit ! J'ai obtenu assez d'argent pour ma journée. Des habitués avaient beau soutenir que l'entrée était libre en cas de pluie, j'étais écouté car j'affirmais que c'était par solidarité que la décision avait été prise récemment. Je mentais, bien sûr, mais mentir, c'est parfois déshabiller la vérité. Avant que des costauds ne viennent me cueillir, plutôt que de m'enfuir avec le paquet selon mes vieilles habitudes, je me suis rendu au bureau principal : « Chef, je vous apporte ce beau pécule que j'ai amassé à ma seule initiative et aux conditions météorologiques qui l'ont encouragée. » Surpris par ma conduite, le responsable me répond : « Enchanté de vous connaître, mon garçon, soutenir la cause des démunis vous honore, je vous engage et voici votre badge : vous êtes nommé Receveur des espèces excédentaires. À demain, si la fraîcheur persiste. »

***Cador Lefilon***

## Le vol gastro

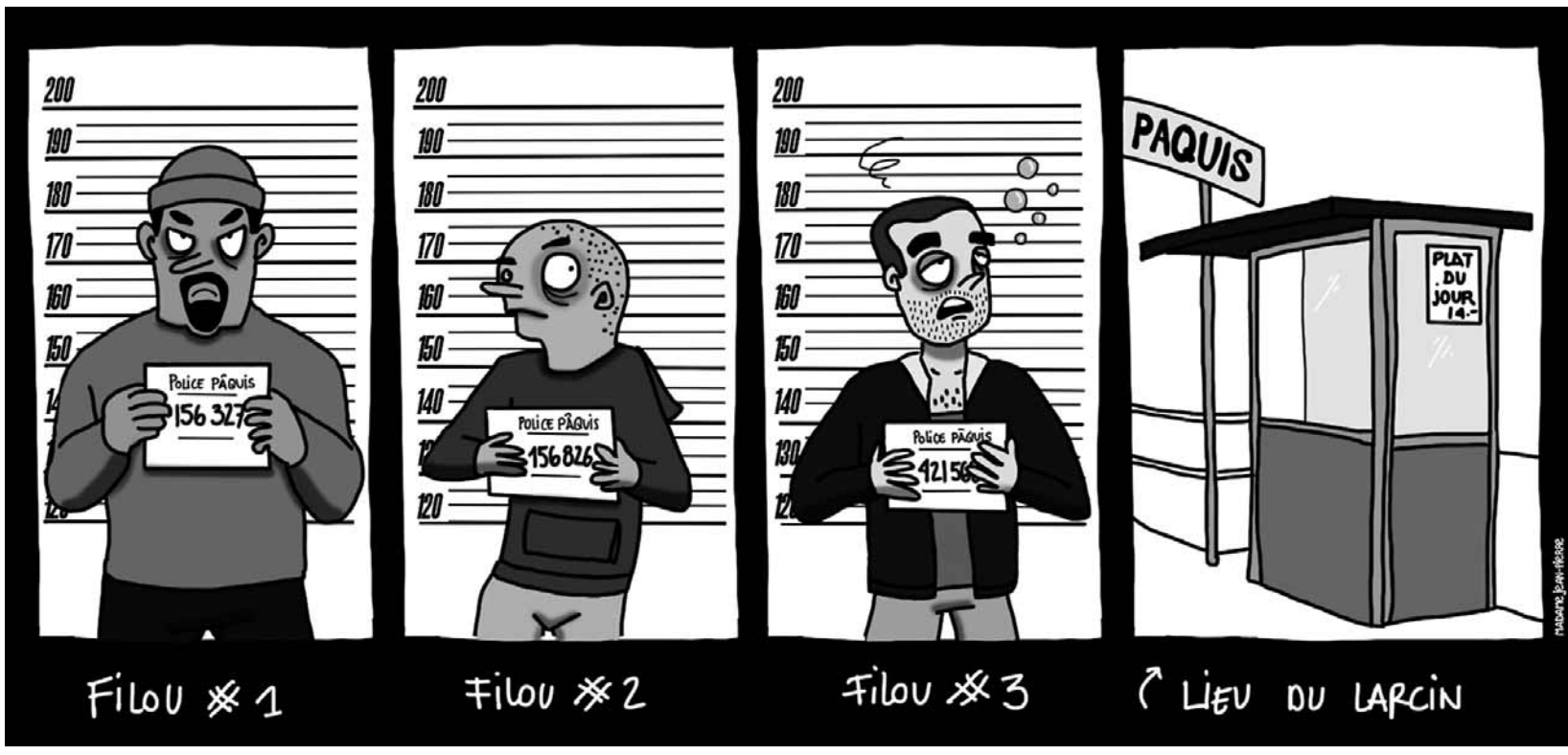
« Vu que le caissier de l'entrée des Bains est absent, on prend les 2 francs et on en fait notre beurre. » Sitôt dit, sitôt fait. Ils étaient trois. Le premier avait mangé de la vache enragée, le deuxième sucrait les fraises et le troisième avait des yeux de merlan frit. Ce jour-là, pour un morceau de pain, ces trois jeunes des Pâquis allaient enfin mettre un peu de beurre dans leurs épinards. Manque de bol, un vieux croûton qui avait la frite ne se laissa pas rouler dans la farine : il mit alors son grain de sel. Ayant mal digéré l'escroquerie, la moutarde lui monta au nez. Il raconta l'arnaque au gardien de la Rotonde qui ne pouvait être au four et au moulin. « On va pas en faire un fromage », lui dit le gardien qui n'était pas dans son assiette. Il avait pourtant du pain sur la planche. Il fallait donc agir. Le plus fin des aigrefins qui était soûl comme une bourrique, arriva alors comme un cheveu sur la soupe. La coupe était pleine. Pour le gardien, c'était du pain béni. Allô le 117. Les poulets débarquèrent fissa. Bim, bam, boum ! Distribution gratuite de pains. Les pandores les ramassèrent à la petite cuillère puis les menottèrent. Et au dessert ? Un œil au beurre noir.

***Flac***

## Le tireur de corner

J'aimais regarder les matchs à la télé. Le corner était le moment le plus intense, où tout était encore possible, et pouvait parfois renverser le cours de la rencontre. Le tireur de corner avait une pression extrême. Puis un jour, les responsables de la FIFA ont francisé les terminologies du football. Dorénavant, c'est le coup de coin ! Depuis ce jour qui restera comme grotesque dans ma mémoire, je ne frémissais plus au moment fatidique de la compétition. Puis, j'ai retrouvé le goût du foot à la Buvette des Bains, en prenant avec mon café, un coup de coing. Un corner, quoi !

***Radio FM***




Dessin Julia Pelichet

# À toi de jouer

On dirait que tu serais le serveur
Et que je serais la princesse
C'est aujourd'hui que t'embarques
Sur le navire, dans le sous-marin,
sur l'île invisible,
sur le radeau
Médusé, c'est aujourd'hui
Que tu y sautes, que tu y viens
Que t'essaies. Y'a que ça à faire.
Mais alors quoi ? Jambes cassées, yeux cernés
jusqu'au crâne, mains sales de confiture,
de poussière,
brûlées, jugées, doigts coupés pleins
de miettes et de beurre.
C'est ça le bonheur ?
Bah ! tu croyais quoi ?
C'est la barque pleine de présents
minuscules et sans fin
translucides et multiples
qui remplit ton cœur de joie
D'insultes, de fatigue, d'oreilles qui
bourdonnent.
Mais quoi
la vie
l'amour
ça gueule
C'est comme ça
C'est aujourd'hui que t'embarques
Lâche tout, prends rien
Là-bas, ton cœur en aura plus besoin
Là-bas, tous ceux qui seront avec toi
seront toujours là.

***Alexis Kasparians***

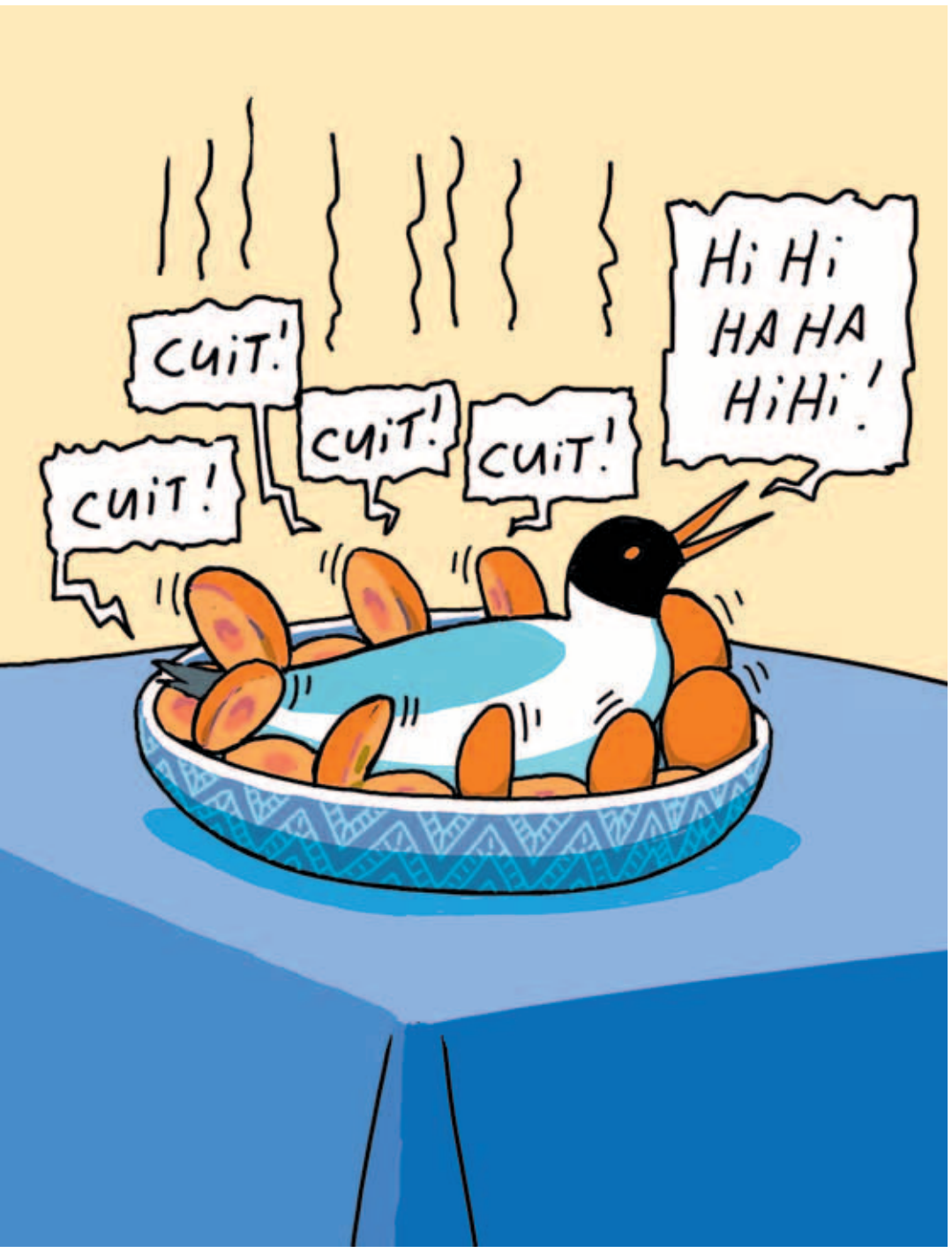
Dessin Julia Pelichet

# Le secret de la fondue des Bains

Un jumelage entre le canton de Fribourg et la presqu'île des Bains des Pâquis a incité la Buvette à acquérir une parcelle, située à 1700 mètres d'altitude, dans les pâturages surplombant la Gruyère entre la Berra et la Crête du Cousimbert.

Cette parcelle a ceci de particulier qu'elle est parsemée d'edelweiss. Or seul l'estomac des vaches sacrées hindoues est capable de digérer ces fleurs si pures. « Les Suisses ont ceci de commun avec les Indiens qu'ils vénèrent les vaches », constate un journaliste indien de Swissinfo à Berne. Grâce à cet article, le Premier ministre de l'Inde, le très nationaliste Narendra Modi, nous a offert un troupeau conséquent lors de la crise de 2019. Un geste de solidarité. Depuis, c'est dans cette prairie idyllique que paissent les ruminants dont le lait bien crémeux est collecté par les soins de la laiterie-fromagerie qui nous livre le fromage pour la fondue que vous avec probablement déjà goûtée : un subtil mélange de gruyère AOP, vacherin fribourgeois AOP et de Cousimbert. Chaque livraison est contrôlée et analysée à la loupe. Le lait ne subit aucun traitement thermique jusqu'à sa transformation finale. Cela garantit le maintien de la flore qui donne son goût si typique. On sent carrément les arômes d'herbes sauvages et de fleurs de prairies dans le caquelon.

***Gigi***




Recette de saison

# Tajine de mouette rieuse aux abricots du Valais

**Il ne faut pas confondre la mouette de mer et celle d'eau douce. La chair de la première, bien que comestible, empeste le vieux poisson pourri et demande lors de sa préparation de fastidieuses pirouettes techniques pour lui ôter ses fortes notes de hareng, d'oiseau de chasse et de foie. La mouette lacustre offre, elle, un goût plus subtil, qui évoque tout à la fois le pigeon et la perche.**

**Pour une entrée originale, vous pouvez proposer à vos convives un œuf de mouette mimosa au caviar d'escargot et à la crème acidulée, la crème remplaçant ici la mayonnaise de la recette originale.**

**L'œuf doit être frais, cela va sans dire, et cuit bien dur. Faites votre farce en émiettant le jaune d'œuf auquel vous adjoindrez un peu de crème fraîche acidulée. Remplissez les deux moitiés d'œuf de cette mixture sur laquelle vous déposerez avec délicatesse une cuillère à café de caviar d'escargot. Complétez la composition avec trois cristaux de sel de l'Himalaya et quelques fines herbes finement ciselées.**

**Mais revenons à notre plat principal. Il faut compter une belle mouette par personne. À défaut, un goéland pour deux. Procédez comme avec un poulet. Ébouillantez les oiseaux vivement avant de les plumer avec autant de vivacité. Cela fait, passez un coup de chalumeau sur le corps nu pour en ôter les restes éventuels de duvet. Tranchez les têtes, les ailes et les pattes, éviscérez les entrailles avant de découper les bêtes en quatre ou cinq morceaux.**

**Ensuite, procédez comme pour un tajine normal.**

**Pendant que vos abricots secs du Valais gogent dans de l'eau tiède, faites revenir les morceaux de mouette dans de l'huile chaude jusqu'à coloration. Baissez le feu et ajoutez un gros oignon émincé, une cuillère à thé de gingembre, de la coriandre en poudre, trois clous de girofle, sel, poivre et ce qui vous tombe sous la main qui pourrait vous faire plaisir.**

**Mettez tout cela avec les abricots et un peu d'eau dans le plat à tajine que vous glisserez au four à 180°C pour une petite heure.**

**À servir avec une semoule de couscous ou de préférence avec du riz, car comme le dit la mouette rieuse, plus il y a de fous et moins il y a de riz.**

**Et pour accompagner le tout, évidemment, la fameuse Dôle du Valais « La Mouette », ou un thé vert bien chaud.**

***Le chef***

DESSIN HERRMANN

Anne Bory

# Poésie en ville – poésie émoi

Après deux années chahutées par la crise sanitaire, une édition 2020 miraculeusement sauvée, « Poésie en ville » déroule sa prose du 22 au 25 septembre sous le soleil exactement. Des Bains évidemment. Avec cette année la mise en lumière d'un éventail d'artistes-poètes/poétesses, surtout d'ici et un peu d'ailleurs, dans un festival pluridisciplinaire dédié aux multiples facettes de la poésie contemporaine.

Quatre jours de pérégrinations poétiques par le biais d'immersions surprenantes durant toute la manifestation, à l'instar du poématon (cabine inspirée du photomaton dans laquelle on pénètre pour écouter un poème que l'on reçoit en sortant), d'installations sonores inédites, de lectures à écouter au casque, de machines à écrire à disposition du public et d'espaces d'affichage, pour que chaque personne éprise d'un soudain désir d'écrire puisse partager ses mots.

Aux antipodes des clichés, la poésie vue des Bains convoque les sons, le mouvement et l'espace, invitant ainsi à l'exploration jouissive d'une discipline ô combien plurielle.

Une poésie qui se dessine aussi en direct avec le crayon de Wasem sur les textes de Perrine Poget, se déclame en ateliers slam avec Louis-Noël ou s'illustre sur papier avec la revue littéraire *L'Ours blanc*. Entre autres nombreuses perles.

Autant de propositions à même d'enchanter un grand public, dans sa diversité intergénérationnelle et multiculturelle. Sans oublier les enfants qui trouvent évidemment dans plusieurs performances et installations écho à leur univers.

Poésie. Un mot inscrit en lettres magistrales sur l'iconique plongeoir des Bains. Tout un symbole.

***Iris Mizrahi***

**poesieenville.ch**

Cédric Marendaz

# Poésie en clown

### HISTOIRES QUI NE MÈNENT NULLE PART
**(40', dès 5 ans)**
**28 septembre à 14 h et 16 h**

La Compagnie Vélo-scène nous mène partout. Elle arrive à vélo, déplie sa scène sous nos yeux et nous embarque dans les contes drôles et absurdes de l'auteur italien Gianni Rodari. Un spectacle qui parle de découvertes, de détours et de prise de risque pour aller vers l'inconnu.

### MORT INTERDITE (dès 7 ans)
**28 septembre puis les 1, 2, 5, 7, 8, 9 et 12 octobre à 19 h 30**

Un cabaret chanté, une mascarade multigénérationnelle, un hymne à la vie ! La troupe des Canailles Pirates vous autorise à entrer dans sa cale. Tendres pirates, étranges voyageurs et étonnants animaux vous accueilleront à bord de leur arche. Mais soyez sans crainte car ici la mort est interdite ! Un ricochet poétique sur l'Aube musicale du 23 août 2020 de la famille Dumuid.

### POMME (35', dès 7 ans)
**29 et 30 septembre à 16 h**

Par le Collectif Imaginaire. Trois clowns viennent pour une conférence sur la Pomme. Elles n'y connaissent rien mais les notes des spécialistes sont encore là. Elles tirent au sort les sujets et en font un jeu improvisé.

### POAIMES (35', dès 12 ans)
**29 et 30 septembre à 19 h 30**

Par Le Collectif Imaginaire. Qu'est-ce que c'est un poème ? Est-ce que ce ne serait pas plutôt un poaime ? Ou même un peau-aime ? De l'amour en mots ou l'amour des mots ? Trois clowns s'essaient à la déclamation. Mais prononcer un poème, ça pèse un certain poids !

### LE PETIT PRINCE (50')
**1er octobre à 11 h, 2, 5 et 9 octobre à 14 h**

Par Philippe Campiche. Lorsque j'étais enfant, je voyais les adultes en grandes conversations sérieuses, et je me disais qu'ils devaient connaître beaucoup de choses sur les mystères du monde. Maintenant que je suis adulte, j'écoute les enfants. Ils en savent beaucoup plus que nous.

### EN ROUTE SIMONE (dès 6 ans)
**5 octobre à 16 h, 8 octobre à 11 h et 14 h, 9 octobre à 11 h**

Par le Collectif Feu de Dieu. Bienvenue à la Gare du Nord ! Quelle sera votre destination ? Peu importe… l'important est de suivre son chemin. Simone nous guidera tout au long du voyage à travers contes et musique.

### LE MURMURE DES ÉTOILES
**13 octobre à 19 h, 14 octobre à 20 h 30**

Solo clownesque pour une piste, un accordéon et la Bougresse : personnage au langage onomatopesque, petite bonne femme débarquée de nulle part et définitivement aimantée par un énorme accordéon trônant au milieu de la scène. Et de ce simple prétexte s'ébauche alors une improbable bataille contre la gravité.

### CABARETTO
**13 octobre à 20 h 30, 14 octobre à 19 h**

Par la Compagnie La Sensible. Un cirque de poche forain. Il y a lui, têtu comme un âne, et l'autre, fou comme un cheval sauvage. Entre ces deux clowns errants le temps se tend comme un élastique, laissant au doute la place de s'installer. Mais bientôt tout s'enclenche, s'accélère : les objets et la musique se métamorphosent de concert en un merveilleux capharnaüm.

### LE CHANT DES PAVILLONS
**15 octobre à 16 h, 16 octobre à 10 h**

Un trio à cordes et à la rue. L'errance de trois musiciens et leurs phénomènes sans âge et sans frontières. De ce concert déconcertant naît un son minéral en mouvement, une promesse de liberté. Une virée musicale aussi imprévisible et cocasse que sensible et lumineuse.

### HA HA HA
**15 octobre à 17 h 30, 16 octobre à 18 h**

Par Okidok, duo de clowns belges. Un titre simple et efficace qui en dit long sur la teneur du spectacle. Un titre comme un pari car ici, le rire est maître, il s'affiche, tantôt en finesse, tantôt à grands éclats, sur les lèvres d'un public sans âge.

### ÊTRE
**15 octobre à 20 h 30, 16 octobre à 16 h**

Une carte blanche donnée à Lior Shoov, Carine Henry, Magali Gaudubois et Freddy Boisliveau, qui font de la musique un voyage sensible, surprenant et non moins libre… comme une manière d'être au monde pour découvrir ensemble de nouvelles contrées.

**Invitée d'honneur de Poésie en clown, la poétesse autiste Babouillec. Elle pourrait écrire ses impressions sur chaque spectacle présenté lors des quatre derniers jours du festival, comme sur les Bains des Pâquis.**
**Rencontre avec Babouillec dans la yourte, dimanche 16 octobre à 11 h**

**MAX CHAMAY**

C'est en écoutant « Sunny Afternoon » du groupe The Kinks que Max Chamay, étudiant en 2e année de l'École supérieure de bande dessinée et d'illustration du CFP Arts, s'est rendu aux Bains des Pâquis en vue de réaliser des repérages et des croquis. Porté par la musique, le cadre envoûtant et l'atmosphère si particulière du lieu lors d'un « après-midi ensoleillé », il n'avait qu'une envie, celle de profiter pleinement de cet instant et de s'offrir un moment de baignade et de détente. Le temps en ayant malheureusement décidé autrement, cet instant de plaisir sera remis à un autre moment.

***Frédéric Ottesen, directeur CFP Arts***

# Les Aubes 2022

Pour leur 16e édition, les Aubes proposent une programmation faisant la part belle aux talents locaux tout en préservant une diversité artistique qui promet bien des surprises. De la mise en valeur des classiques aux sonorités orientales, africaines, créoles, juives, françaises, en passant par le jodel, le reggae, le jazz, la soul ou le rap, nous vous promettons un programme éclectique et haut en couleurs. Vous y trouverez également des performances de danse contemporaine et traditionnelle, des propositions spirituelles de différentes cultures du monde et des sons plus électroniques.

## du 24 juillet au 21 août

## de 06 h à 07 h

**À l'abri en cas de pluie. Accès aux Bains : 2 francs, achat en ligne recommandé www.lesaubes.ch**

**DIMANCHE 24 JUILLET** Flèche Love.
Une musique soul électronique ancrée dans la spiritualité et influencée par le jazz, le R'n'B et le hip hop.

**LUNDI 25** Korshid Ahmed Duo – Nuit d'Orient.
Un duo surprise pour une musique aux parfums d'Orient.

**MARDI 26** Duo R&R, tango.
Le duo Ratto-Rüfenacht propose une danse enchanteresse qui traduit une passion pour la culture argentine et pour la danse en mêlant tango, valse, milonga et chacarera.

**MERCREDI 27** Big Band de Dardagny BBDR.
Revisite des chansons classiques au son des saxophones, clarinettes, trompettes, trombone, contrebasse, piano et chant.

**JEUDI 28** Mathias Duplessy
et les violons du monde. Mathias Duplessy (guitare), Guo Gan (erhu), Aliocha (nickelharpa), Epi (morin khuur). Un guitariste et trois virtuoses du violon traditionnel pour une musique aux sonorités blues et celtiques.

**VENDREDI 29** I-Twins Trio.
Les jumeaux Quentin et Camille Chappuis avec Solal Excoffier à la guitare.
Un voyage dans le roots reggae jamaïcain revisité par le jazz, la soul et le blues porté par une passion du reggae en particulier et par l'amour des harmonies vocales.

**SAMEDI 30** Colour of the rice.
La voix enchanteresse, une caresse musicale pour une aube dans l'émotion et la lumière.

**DIMANCHE 31** Professor Wouassa.
Onze musiciens pour un son mêlant grooves africains, afro-disco haïtien, pop africaine et spiritual jazz en passant par le blues touareg.

**LUNDI 1er AOÛT** Barbara Klossner, Miss Helvetia.
Yodleuse réputée, elle sublime les traditions helvétiques de sa voix magnifique dans une ambiance joyeuse et festive.

**MARDI 2** Quartet Manu Gesseney.
Manu Gesseney (sax alto), Ernie Odoom (chant et sax tenor), Pierre Balda (contrebasse), Antoine Brouze (batterie). Entre swing et groove, une musique dansante et chaleureuse faite de compositions originales et de bons vieux standards de jazz.

Tina Schwizgebel-Wang

**MERCREDI 3** Chuma-her & Montoya Andina
instreption. Trois musiciens et un gardien de feu. Autour d'un feu amplifié, la musique méditative des Andes accueille le réveil du soleil.

**JEUDI 4** Lüme.
Une chanteuse et ses musiciens pour un voyage de l'âme par les mers avec une ferme intention d'offrir des sourires et du soleil avec la pluie et le chant des oiseaux.

**VENDREDI 5** Sarclo.
Un style folk subversif, poétique, banal et nonchalant de chanson qui nous plaît.

**SAMEDI 6** Léo Tardin et Louis Matute.
Léo Tardin (pianiste compositeur) et Louis Matute (guitariste compositeur), musique jazz électrique.

**DIMANCHE 7** Gypson 5ive.
Musique gypsoïde, fractales orientales, balkanic madness, transe berbère, envol gitan avec un vent du désert, un voyage tziganoriental.

**LUNDI 8** Le chœur de Jade de Fribourg – Hildegarde von Bingen.
Dirigé par Céline Latour Monnier.

**MARDI 9** Quatuor MYST.
Timea Rosca, Mika Ruckstuhl, Syméon Newell et Yann Alhadeff.
Quatre musicien·ne·s, des connaissances et expériences, une passion pour la musique de chambre.

**MERCREDI 10** Kayali Reggae Band.
Tribute to Bob.
Rafi (compositeur martiniquais, guitariste et clavier), Vish (chanteur, musicien et Dj sri lankais).

**JEUDI 11** Des Lions pour des Lions.
Musique jazz au style punk, sur un fond rock et jazz avec des reprises de Nino Rota pour une transe pop enivrante.

**VENDREDI 12** Francesco Braggio.
Le guitariste nous offre un concert classique revisité avec légèreté et talent pour un éveil tout en douceur.

**SAMEDI 13** Évasion vers le 7e art.
Lisa Piazza (altiste) et Antoine Césari (pianiste). Un répertoire éclectique au cœur des plus grands chefs d'œuvre de musiques de film : John Williams, Nino Rota, Enio Morricone, Piazzola et bien d'autres.

**DIMANCHE 14** Oana Dina, piano.
Un concert vivant pour une musique généreuse tournée vers le partage.

**LUNDI 15** Grand Théâtre.
Le Grand Théâtre ressort ses serviettes et ses maillots pour partir sur les routes de ses migrations de saison, entre Russie moderniste et chants juifs de l'Europe de l'Est.

**MARDI 16** Danse contemporaine.
En trois tableaux :
1. « Sink aux Aubes », valse d'amitié avec Sophie Ammann et Erin O'Reilly.
2. « La Criée – CFP Arts aux Aubes », danseur·euse·s, musicien·ne·s et chanteur·euse·s au gré du vent, des étoiles et de l'espace.
3. « Momentum aux Aubes », une dernière danse, un second souffle, des rêves de la nuit au lever du jour.
Avec Solène Schnüriger, Julia Botelho, Antoine Weil, Jeremy Currat.

**MERCREDI 17** Ensemble Terpsycordes.
Girolamo Bottiglieri (premier violon), Raya Raytcheva (second violon), Caroline Cohen Adad (alto), Florestan Darbellay (violoncelle). Prisme des répertoires (classique, moderne, jazz, etc.), multiplicité des approches musicales, kaléidoscope des personnalités, traduit une volonté de toucher l'essence du texte dans une démarche alliant rigueur et fantaisie.

**JEUDI 18** Flamenco La Cuerva.
Daniel Renzi, Maud Brulhart, Sankum Cissokho et Marta Dias. Un dialogue entre le flamenco et les griots d'Afrique de l'Ouest pour un chant porté par une guitare percussive, des mélodies mandingues et de la harpe-luth kora.

**VENDREDI 19** Zafîf, musique gnawa.
« Bruissement du vent », en arabe, est une aventure musicale novatrice, au carrefour des cultures européenne, africaine et turco-arabe, formée en 2017 à Genève.

**SAMEDI 20** Sainte Nicole.
De sa voix douce et enrobante, elle dit des vérités grinçantes, vêtue avec élégance elle chante son désir crûment.
Une pop française irrévérencieuse.

**DIMANCHE 21** BDZ,
suivi de la journée des enfants.
Bozo, accompagné de ses amis, présente un set en trois parties. Styles pop, chanson française mais surtout rap. Chaque année, le dernier dimanche des vacances scolaires et des Aubes se dédie aux enfants avec un florilège d'activités musicales, concerts, jeux et autres lubies ludiques.

## PLAGE
Prix d'entrée : 2.– pour les adultes, dès 16 ans
1.– pour les enfants, AVS et AI
Gratuité pour les enfants en-dessous de 6 ans
Abonnement pour toute la saison :
50.– pour les adultes
30.– pour AVS, AI, étudiants (jusqu'à 25 ans)
20.– pour les juniors
Tél. 022 732 29 74

## LA BUVETTE DES BAINS
Dès 6 h 30, petit-déjeuner.
Dès 11 h 30, un excellent plat du jour.
Fondues au crémant toute l'année.
Horaires : de 7 h à 23 h. Tél. 022 738 16 16
www.buvettedesbains.com

## MASSAGES
Des masseurs et masseuses professionnelles proposent différents types de massages, de détente, sportifs ou musculaires, réflexologie, drainages lymphatiques ou encore shiatsu.
Tarif : séance de 50 minutes à 70.–
Horaire : de 8 h à 20 h 30 tous les jours
Réservation sur place ou par téléphone au 022 731 41 34 (lun, mer, ven) de 9 h à 12 h
Réservation en ligne recommandée :
www.massagesbainsdespaquis.ch

## HAMMAM
Les hammams sont ouverts tout l'été
Prix d'entrée 10.–, abonnement 11 entrées : 100.–
(location possible de serviettes à 5.–)
Places limitées, dernières entrées à 18 h

## TAÏ-CHI
Juin à septembre : de 9 h 15 à 10 h 15.
Octobre à mai : de 10 h à 11 h.

## YOGA
Les samedis, de mai à septembre : de 9 h à 10 h
Les samedis, d'octobre à avril : de 10 h à 11 h

## DU 3 JUIN AU 29 JUILLET
**EXPOSITION « CLAP SUR LÉMAN II »**

## TOUS LES MERCREDIS DU 15 JUIN AU 14 SEPTEMBRE
**DANSE(IN)**
Performances de danse contemporaine à 19 h

## SAMEDI 25 JUIN
**PING PONG**
Inscriptions dès 13 h, tournoi à 14 h

## DIMANCHES 26 JUIN ET 11 SEPTEMBRE
**PÉTANQUE** Triplette mixte
Inscriptions dès 9 h, tournoi à 10 h

## 30 JUIN, 29 JUILLET, 4 ET 12 AOÛT
**HOOKED** Danse contemporaine à 18 h

## VENDREDI 1er JUILLET
**ÉCOUTES AU VERT** à 20 h

## SAMEDIS 2 JUILLET ET 3 SEPTEMBRE
**SENSIBILISATION** au harcèlement sexuel de 16 h à 20 h

## SAMEDI 2 ET DIMANCHE 3 JUILLET
**MOUVANCE SONORE**
Danse contemporaine sur la plateforme à 20 h 30

## SAMEDI 9 JUILLET ET 6 AOÛT
**WATER VOLLEY**
Inscriptions dès 14 h, tournoi à 16 h

## DIMANCHE 10 JUILLET
**WATER-POLO** dès 14 h

## SAMEDI 16 JUILLET
**BACKGAMMON**
Inscriptions dès 13 h, tournoi à 14 h

## DU 24 JUILLET AU 21 AOÛT
**LES AUBES** ▶ voir page ci-contre
Chaque matin à 6 h 00 par tous les temps

## DIMANCHE 1er AOÛT
**FÊTE NATIONALE**
Tournoi de jass, pêche aux canards pour les enfants à 15 h 30, course au psychobloc, lancer de la pierre à 17 h

## DU 1er AU 31 AOÛT
**EXPOSITION DU GRAND THÉÂTRE**
Photographies de Paolo Pellegrin

## SAMEDI 20 AOÛT
**PING PONG**
Inscriptions dès 13 h, tournoi à 14 h

JULIETTE HAENNI

## VENDREDI 26 ET DIMANCHE 28 AOÛT
**TOUCH ME SAUL**
Danse contemporaine sur la plateforme à 19 h

## SAMEDI 27 AOÛT
**SUZE, BLANCHE BIAU**
Concerts sur la plateforme à 19 h

## DU 5 AU 30 SEPTEMBRE
**EXPOSITION « HISTOIRE D'EAU – BAINS D'ENCRE »** Fondation Martin Bodmer

## SAMEDI 10 SEPTEMBRE
**BANDIT VOYAGE** Concert à 7 h du matin dans le cadre des Journées du patrimoine

## DU 22 AU 25 SEPTEMBRE
**POÉSIE EN VILLE** ▶ voir page 40

## DU 28 SEPTEMBRE AU 16 OCTOBRE
**POÉSIE EN CLOWN** ▶ voir page 40

## SAMEDIS 15 ET 29 OCTOBRE
**APÉROS POÉTIQUES**

## DU 15 OCTOBRE AU 31 JANVIER 2023
**EXPOSITION « BESTIAIRE DU LÉMAN »**

**POUR TOUTE INFORMATION**
**www.bainsdespaquis.ch**
facebook et instagram

# La Traversée

**Anne ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? Oui je les vois, un ou une tout d'abord, puis une deuxième, un troisième, ils nagent, fendent l'eau dans des gestes élégants, rapides. Fondamentalement : ils glissent dans l'eau. D'autres suivent, par dizaines, par centaines, certains brassent, tranquillement, d'autres crawlent, maladroitement, peu importe le style ou l'âge, toutes et tous sont attirés c'est sûr par le chant des sirènes. Tu peux les voir, ces magnifiques créatures à la chevelure couleur auburn, elles sont au nombre de trois regroupées près du phare. Elles ne cessent de dire deux mots : LA TRAVERSÉE. Et la Traversée, c'est un appel auquel on répond, sans hésitation, car le plaisir est intense et l'accueil somptueux. Ulysse détache-toi, débouche tes oreilles et viens nous rejoindre !**

**Sur une distance de 1,8 km, mille valeureuses et valeureux relieront au matin du 21 août Genève-Plage aux Bains des Pâquis. Bonheur garanti sous le chant des sirènes…**

▶ ***Désolé, plus d'inscription, c'est complet !***

**JOURNAL DES BAINS**

**Le journal de l'AUBP**
**Association d'usagères·ers·x des Bains des Pâquis**
Quai du Mont-Blanc 30, 1201 Genève
tél. 022 732 29 74
**www.bainsdespaquis.ch**

**Rédactrice responsable** Françoise Nydegger
**journal-des-bains@aubp.ch**

**Rédaction** Serge Arnauld, Florencio Artigot, Fanny Briand, Armand Brulhart, Philippe Constantin, Joseph Incardona, Eden Levi Am, Guy Mérat, Fausto Pluchinotta, Bertrand Theubet

**Conception graphique**
Pierre Lipschutz, promenade.ch

**Ont collaboré à ce numéro**
Tonatiuh Ambrosetti, Jean-Luc Babel, Pierre Baumgart, Olivier Boillat, Anne Bory, Frédéric Bott, Gion Capeder, Max Chamay, Jessica Decorvet, Antón de Macedo, Michel-Félix de Vidas, Erica Deuber Ziegler, Viva Dumuid, Lionel Gauthier, Gigi, Brice Goyard, Hervé Groscarret, Juliette Haenni, Gérald Herrmann, Anis Kaiser, Alyaa Kamel, Alexis Kasparians, Jehan Khodel, Cécile Koepfli, Jens Koopmann, Cédric Legendre, Aloys Lolo, Cédric Marendaz, Manuella Maury, Iris Mizrahi, Gilles Mulhauser, Frédéric Ottesen, Yves Paccalet, Naïma Pasche, Julia Pelichet, Anne Pitteloud, André Piuz, Florance Plojoux, Miguel A. Quintana, Lionel Rard, Guy Schibler, Meryl Schmalz, Tina Schwizgebel-Wang, Errikos Streich, Amélie Strobino, Prosper Thon, Jean-François Vercasson, Sylvie Wibaut

**Publicité**
Philippe Constantin journal-des-bains@aubp.ch
**Impression**
CIL Centre d'impression Lausanne SA

Tirage : 6000 exemplaires

© 2022, les auteurs et l'AUBP
ISSN 1664-3003

**Prochaine parution :** hiver 2022-2023
Délai rédactionnel : 26 septembre 2022

**Toutes les éditions du *Journal des Bains* sont disponibles en pdf sur aubp.ch**

# Mondes en migration

## Saison 22 – 23

grand theatre geneve

**OPÉRA**

**La Juive** Fromental Halévy 15–28.9.2022
**Katia Kabanova** Leoš Janáček 21.10–1.11.2022
**Combattimento...** Monteverdi et ses contemporains 6–7.11.2022
**Maria Stuarda** Gaetano Donizetti 17–29.12.2022
**Parsifal** Richard Wagner 25.1–5.2.2023
**Le Retour d'Ulysse** Claudio Monteverdi 27.2–7.3.2023
**Voyage vers l'Espoir** Christian Jost 28.3–4.4.2023
**Lady Macbeth de Mtsensk** Dimitri Chostakovitch 30.4–9.5.2023
**Nabucco** Giuseppe Verdi 11–29.6.2023

**BALLET**

**Mondes flottants** Damien Jalet / Sidi Larbi Cherkaoui 19–24.11.2022
**Sutra** Sidi Larbi Cherkaoui 16–19.2.2023
**Traces** Damien Jalet / Fouad Boussouf 19–23.4.2023

**RÉCITAL & CONCERT**

**L'Éclair** Fromental Halévy 18.9.2022
**Diana Damrau** 24.9.2022
**Bryn Terfel** 26.11.2022
**Concert de Nouvel An / Gala Offenbach** 31.12.2022
**Nina Stemme** 4.2.2023
**Simon Keenlyside** 4.3.2023
**Concert du Chœur** 18.3.2023
**Anne Sofie von Otter** 16.6.2023

**LA PLAGE**

**Sparge la Morte** Carlo Gesualdo 7–8.9.2022
**La Souris Traviata** 12–15.10 & 2–5.11.2022, 1–4.2 & 22–25.3.2023
**Rosa et Bianca** 14–21.12.2022
**Electric Dreams** Matthew Shlomowitz 2–5.3.2023

PHOTO: PAOLO PELLEGRIN

Abonnez-vous dès maintenant !

GTG.CH